

Voyage en République

Qui est Emile Combes ?

Si l'on consulte un *dictionnaire traditionnel*, le *Petit Robert*, que trouve-t-on ? “Homme politique français (Rocquécourbe, Tarn, 1835 - Pons, Charente-Maritime, 1921). Docteur en théologie, il abandonna l'état ecclésiastique auquel il se destinait, étudia la médecine et se lança dans la politique. Rallié au radicalisme, il fut successivement président du Sénat, (1894-1895), ministre de l'instruction publique (cabinet L. Bourgeois, 1895-1896) et président du Conseil après Waldeck-Roussseau (1902-1905). Sa politique anticléricale, qui aboutit à la loi de séparation de l'église et de l'Etat, provoqua une rupture du gouvernement républicain avec le Saint-Siège (juillet 1904). Combes démissionna (janvier 1905) après l'affaire des fiches”.

Si l'on examine un *essai politique célèbre*, *La République des Comités* de Daniel Halévy, que lit-on ? “Je propose que nous laissions là les illustres. Aussi, bien, le parti radical

n'est pas apte à les produire. Sa spécialité, c'est le médiocre, une certaine ténacité dans le médiocre. Son héros, c'est M. Combes, dont il serait certainement instructif d'interroger la carrière. Mais cette carrière a été courte. Avant 1902, M. Combes n'était rien qu'un sénateur fort effacé ; après 1905, il n'est plus que très peu de chose. M. Combes est surtout un exemple de passion anticléricale. C'est, répétons-le, à sa manière et dans son ordre, c'est-à-dire le médiocre, un héros, l'homme d'une crise ". (1)

(1) *La République des Comités, essai d'histoire contemporaine de 1895 à 1934*, Daniel Halévy, Grasset, 1934, page 25.

Si l'on interroge la *mémoire populaire*, que retient-on ? Peut-être une image : un vieil homme à petite barbiche. Ou peut-être un surnom : "le petit père Combes". Ou, souvent, le souvenir d'un engagement : la laïcité et l'anticléricalisme intransigeant d'une III^{ème} République triomphante. Ou, plus souvent encore, l'association - l'assimilation - avec la grande loi de Séparation des églises et de l'Etat... dont peu importe, en définitive, qu'elle ait été votée alors que Rouvier lui a succédé.

Un siècle après, c'est à peu près tout. Quelques lignes. Un jugement lacunaire et lapidaire. Il fallait donc aller au-delà. Tel est l'objet de cette Note. Mais, d'abord, quelques mots sur *l'auteur* - Marc Villemain - et *l'acteur* - Emile Combes.

(2) Cf. Les Notes de la Fondation Jean-Jaurès, histoire et mémoire, Eloge de la réforme, discours de Jean Jaurès au congrès de Toulouse en 1908, n°9, septembre 1998.

❄

L'auteur.

Au-delà de la volonté de publier non seulement les discours des grandes figures de l'histoire du mouvement ouvrier (2) mais aussi les travaux des jeunes chercheurs, ce texte nous a séduit pour, au moins, deux qualités.

La première : il constitue une sorte d'objet hybride, un texte à la fois universitaire et éminemment personnel, que l'on pourrait qualifier "d'essai biographique".

La deuxième : une qualité de plume, mieux, un plaisir d'écriture qui, en retour, suscite un plaisir de lecture. Un extrait, en guise de mise en bouche : "à le côtoyer sur une relative longue période, à parcourir la belle italique déliée de son écriture, à se laisser parfois pénétrer par la puissance de son verbe, il est des moments, rares mais précieux, où quelque chose semble percer. Une espèce d'intimité s'installe, suinte entre les doigts de l'historien, se glisse dans le travail du chercheur, indifférente à toutes les précautions méthodologiques. Et celui-ci rencontre alors un personnage trop typé pour être typique. Trop sensible pour être sentimental. Trop docte pour être doctrinaire".



Le personnage.

Il y a d'abord *l'homme* L'homme auquel Marc Villemain essaye de restituer une complexité que le polissage du temps lui a fait perdre. Emile Combes était anticlérical, sans nul doute. Mais il avait été *aussi* empreint de religion - ne renonçant à être homme d'église, au plus tôt, qu'en 1861, à vingt-six ans - et il était resté - c'est une des thèses originales de la Note - un homme empli de spiritualité.

L'auteur tente de démêler l'écheveau des causes de cette mue, entre évolution et révolution ; d'en répertorier ce qu'il appelle "l'élément liquide : les (mauvaises) raisons du cœur ", c'est-à-dire "l'ambition" et la "rancune" et "l'élément solide : les (meilleurs) arguments de la Raison" avec

les influences de ce “quatuor” constitué par Michelet, Quinet, Lamartine et Lacordaire.

Il y a ensuite *la méthode*. On a souvent évoqué le “combisme” - généralement d’ailleurs pour le critiquer. Ainsi, pour ne prendre qu’un exemple, François Caron, dans *La France des patriotes* ⁽³⁾, dénonce l’utilisation de méthodes “qu’il n’a certes pas inventées mais qu’il a justifiées et développées, donnant ainsi aux adversaires du régime parlementaire d’admirables arguments” et, plus loin assimile le combisme à “un nouvel ordre moral qui, sous prétexte de sauver la République, en détruit les principes”. Mais on doit constater qu’Emile Combes s’est maintenu au pouvoir trois années et cette longévité s’explique, pour Marc Villemain, par une combinaison de radicalité et de pragmatisme.

La radicalité veut, en l’occurrence, qu’un programme soit appliqué et une loi respectée. Elle lui fait dire, dans un de ses plus beaux discours : “Messieurs, ira à Canossa qui voudra. C’est un voyage que ni mon âge ni mes goûts ne me permettent d’entreprendre”.

Le pragmatisme permet de maîtriser le temps, de sentir le peuple et de saisir - parfois de provoquer - l’occasion.

D’où, enfin, *la politique*. Et donc, s’agissant d’Emile Combes, avant tout, la Séparation. Marc Villemain retrace ce chemin et ce combat qui mènent du Concordat à la Séparation.

Un chemin, commencé avant Emile Combes et achevé

après lui, mais dont l’étape décisive se situe durant son ministère.

Un combat, qui est autant un processus graduel qu’un projet affirmé d’emblée, même si Emile Combes saisit toutes les occasions pour durcir les relations avec le Vatican, avant de présenter un projet dont on imagine les attaques qu’il a provoquées à droite mais dont on ignore les critiques qu’il a suscitées à gauche. Ainsi de Clémenceau condamnant “un régime tel qu’en peut concevoir une cervelle de vieux curé, non point retourné, mais simplement détourné de ses voies. Ajoutez tous les vices du Concordat à tous les inconvénients de la liberté et vous aurez le combisme napoléonien”.



Cette Note est donc un *voyage*. Un voyage dans une République, la troisième du nom, doyenne de nos Constitutions ; dans une période : ce glorieux entre-deux-siècles, moment de stabilité politique et de réformes de fond ; dans un engagement : la laïcité, une des marques d’hier de l’exception française à la trace la plus vivace aujourd’hui.

Un voyage aux côtés d’un homme, injustement méconnu aujourd’hui, excessivement combattu alors - c’est Tardieu qui évoque son “accent de renégat” - et, désormais, nous l’espérons, sensiblement plus complexe que beaucoup le pensaient - mais Clémenceau, encore, ne l’avait-il pas accusé, déjà, d’être “ridiculement modéré” !

Gilles Finchelstein

(3) *La France des patriotes*, François Caron, Histoire de France, sous la direction de Jean Favier, Fayard, 1985, page 512.

- Marc Villemain -

L'esprit clerc

Émile Combes,
ou le chemin de croix du diable

*Dans toute vie, tôt ou tard, la croix émerge
un jour du brouillard des illusions, il ne reste alors
qu'à la porter, à nous y tenir, et tant pis
si nous n'avons pas la foi.*

François George

La traversée du désert de Mauriac

*La vie commencerait par une explosion
et finirait par un Concordat ? C'est absurde.*

René Char

N°14 - septembre - octobre 1999



Introduction

Albi, 13 mai 1857. Le grand séminaire voit partir l'un de ses élèves, tonsuré un an plus tôt. Il va avoir vingt-deux ans. Il s'appelle Emile Combes.

Rupture ? Aboutissement ? Anecdote ? Plus tard, les détracteurs de celui qui aura promu une œuvre de laïcisation sans précédent et soulevé *“un élan d'approbation populaire, de confiance en l'avenir, que l'on peut comparer, après lui, à ceux du Front Populaire ou de la Libération”*⁽¹⁾ auront beau jeu de lui rappeler cette jeunesse passée à la lumière - ou à l'ombre - de la foi catholique, convaincus que de ce sombre mais anodin 13 mai datera le début du combat implacable que ce *“défroqué”* mena contre eux. Eux, *“les cléricaux”*.

Mais revenons en arrière. En arrière de cette scène. En arrière aussi de tout ce que la *conscience collective* aura pu retenir d'Emile Combes, *“petit père”* barbichu, austère, intraitable, provincial à l'excès, vieillard *“fluet et ratatiné comme une vieille bigote*

(1) Maurice Agulhon, *La République*, 1880-1932, Editions Hachette, Collection *Pluriel*, 1990, p. 71.

(2) Georges Suarez cité par Jacques Risse, *Le petit père Combes*, Editions L'Harmattan, Collection *Les chemins de la mémoire*, 1994, p. 9.

sur son *prie-Dieu*" (2), obsessionnel bouffeur de curés de nonnes et d'abbés.

Revenir en arrière, car si un tel homme a pu conserver le pouvoir aussi longtemps en des temps aussi incertains, s'il a pu être le père spirituel d'une des réformes les plus importantes de ce siècle, s'il a su susciter un tel engouement et de telles haines, alors l'homme en question mérite sans doute un traitement plus favorable, ou en tout cas moins passionné.

Revenons en arrière, donc. Aux tous débuts.

Émile Combes, premiers pas sur un long chemin.

Émile Combes est né le 6 septembre 1835 à Roquecourbe, petite commune tarnaise de 2 200 âmes, au nord-est de Castres. Il est baptisé le jour même, et son parrain est un cousin, Jean Gaubert, "étudiant ecclésiastique" qui jouera un rôle clé dans cette histoire. En 1845, il négocie le départ d'Emile de la maison natale : je recueille Emile chez moi, je lui enseigne le latin, et en contrepartie vous me confiez Philomène, sœur d'Emile, pour l'intendance. Jean et Marie-Rose, les parents, sont soulagés ; Emile est aux anges, et Philomène ne quittera plus le service de Gaubert.

Lorsqu'il entre au petit séminaire de Castres, en 1847, Emile parle donc déjà le latin. Excellent élève, assidu, passionné, il n'en est pas moins audacieux

et gentiment frondeur. Mais il était aussi sujet à de forts accès de tristesse, "d'une tristesse dont j'avais conscience sans pouvoir me l'expliquer et qui se rat - tachait très certainement au souvenir de la misère endurée par ma famille".

En 1850, Emile sort de Seconde en raflant tous les prix, et peut s'enivrer des douceurs de l'été. Lecteur clandestin de Lamartine et de Chénier à l'internat, il tombe sur la soixantième conférence de Lacordaire. "Il n'y a pas de grande âme sans mélancolie", écrit Lacordaire ; pour le jeune adolescent angoissé, pris "en la lisant d'une émotion extrême", c'est une "véritable révélation". (3)

En 1852, après l'obtention de son baccalauréat, Emile "monte" à Paris, rue de Vaugirard, et intègre l'Ecole des Carmes, sorte d'école normale ecclésiastique.

Paris... Il faut comprendre ce que *monter à la capitale* peut bien signifier dans la tête d'un jeune gars du Tarn tout frais sorti de l'internat, au beau milieu du 19^{ème} siècle. La sous-préfecture qu'est Castres paraît du coup bien petite ; et l'internat aussi, lorsque l'on a goûté aux sorties quotidiennes. Surtout, les professeurs ne seront plus de prosélytes Gaubert, mais de grands esprits qui ne travaillent pas forcément à la gloire de Dieu. Le jeune Emile va rencontrer Michélet, Quinet, Jouffroy, Cousin, ou l'helléniste Egger. Il ira les écouter. Il les lira. Nul doute que quelque chose se passe ici, qui dérouté le jeune esprit et qui, surtout, distille le doute.

(3) Cité par Gabriel Merle, auteur de la première et remarquable biographie d'Emiles Combes, publiée chez Fayard en 1995. Cette étude lui doit beaucoup.



Elève un an plus tard au grand séminaire d'Albi, Emile se distingue en préparant deux thèses de front : l'une, en français, sur *Saint-Thomas d'Aquin*, l'autre, en latin, sur *Saint-Bernard*. Dispensé de la deuxième année de philosophie, il obtient la mention Très Bien, en dépit d'une piété "ordinaire" et d'une tenue "médiocre".⁽⁴⁾ Piété ordinaire ou pas, il est tonsuré le 17 mars 1856 et commence sa théologie. Le caractère passe de "bon" à "orgueilleux", sans commentaire aucun. Et au moment d'appeler les élèves aux ordres mineurs, le Supérieur lui tint à peu près ce langage : "Mon enfant, je vous ai observé depuis votre arrivée dans notre maison et je dois à la vérité de dire que je ne vous crois point appelé." Transcrit sur les registres du grand séminaire, ce jugement s'épelle : "La certitude acquise de son mauvais esprit a fait révoquer son appel aux Moindres. Il est parti le 13 mai 1857."⁽⁵⁾ Emile va avoir vingt-deux ans. Il ne sera jamais prêtre.

Ses adversaires glapiront que c'est dans cet épisode, dans ce divorce avec l'institution ecclésiastique, qu'il faut voir l'explication de l'anticléricalisme qu'il nourrira jusqu'à la fin de sa vie. Version psychologique tentante, mais si pauvre. Si restrictive. Et qui, surtout, tient si peu compte du temps dont toute pensée a besoin pour parvenir à maturité. D'autant que si Emile Combes a bien pu concevoir quelque amertume et quelque rancune vis-à-vis de l'institution qui le rejeta, sa foi, même complexe, même hésitante, n'en continua pas moins de s'affirmer.

(4) Georges Alquier, *Le président Emile Combes*, Castres, 1962.

(5) Ibid.

"Si Emile Combes a bien pu concevoir quelque amertume et quelque rancune vis-à-vis de l'institution qui le rejeta, sa foi, même complexe, même hésitante, n'en continua pas moins de s'affirmer."

plexe, même hésitante, n'en continua pas moins de s'affirmer. On lui trouve donc un poste de professeur au collège de l'Assomption de Nîmes, que M. d'Alzon vient de fonder.⁽⁶⁾ Sur des renseignements du chanoine Carot, de La Rochelle, on lui indique un poste de professeur vacant dans "je ne sais plus quelle ville en Charente". Il charge son ami Calvayrac des démarches, en lui donnant comme instruction de ne pas dire qu'il est abbé, ni d'où il vient... Cette ville, dont il n'oubliera plus le nom, c'est Pons.

Comme Roquecourbe, Pons connut les invasions romaines et les guerres de religion. On s'y arrêta en se rendant à Saint-Jacques de Compostelle. La petite ville conserve encore aujourd'hui un peu de sa splendeur passée ; la belle place au terrain irrégulier et aux excroissances ondulées autour de laquelle se dressent ces belles bâtisses que sont l'hôtel de ville et la bibliothèque municipale garde de cette intelligence des formes et des volumes qu'on aimerait retrouver ailleurs. Quant au parc qui environne l'ensemble, il conserve de cette candeur un peu naïve, toute charentaise peut-être, et tellement fraîche qu'il est aisé, en y faisant quelques pas, d'imaginer le plaisir qu'avait Emile Combes à s'y délasser. Pour Emile Combes toutefois, pas question de prendre racine dans les Charentes. Mais voilà : c'était sans compter que, pour un chef-lieu de canton, disposer d'un docteur ès lettres tient du miracle. L'abbé Hude va donc tout faire pour rendre le

(6) Fondateur de l'Ordre des Assomptionnistes et du journal *La Croix*.





séjour du jeune professeur le plus agréable possible; ainsi augmente-t-il son traitement et veille à ce qu'il ne manque de rien. Surtout, sondeur averti des reins et des cœurs, il va dégoter une "charentaise" pour le pied d'Emile. Mais à vingt-six ans, libéré de ses thèses, il ne songe guère au mariage et oppose son refus à toutes les avances que l'abbé Hude tente de lui faire accepter. Jusqu'à ce (beau) jour de 1861 où son regard croise celui d'une jeune pontoise, avec "sa robe bleue et sa résille d'or sur les cheveux". L'heureuse élue s'appelle Maria Dussaud et approche de son seizième printemps. Le mariage eut lieu le 16 juin 1862. Edgard naîtra le 11 août. Il sera la fierté de son père et aura dans la vie politique de ce dernier une influence certaine.

Émile lève les voiles pour Paris, sans s'imaginer qu'il reviendrait un jour à Pons, définitivement. Le départ devenait inévitable; Emile ne pouvait pas faire sa vie dans ces mornes Charente, et il était trop avide de savoirs et

d'ascension sociale. C'est donc dans la médecine qu'il finit donc par se lancer.

A Roquecourbe, pendant ce temps, rien ne va plus. La vue de son père baisse dramatiquement, rendant

impossible son travail de tailleur. Émile fait donc venir ses parents à Paris, leur trouve un petit logement à Bercy, ainsi qu'un petit commerce. Mais à la mi-septembre de l'année 1865, le choléra frappe la Capitale. Il décide de ramener Maria et Edgard à Pons; à son retour de Charente, un double deuil l'attend. Émile a tout juste trente ans. Il ne saura jamais où ses parents avaient été enterrés.

Le 21 mars 1868, Emile soutient sa thèse de médecine: "*Considérations sur l'hérédité des maladies*". A cette époque, cette hérédité est considérée comme un fait non seulement acquis, mais indiscutable. Emile Combes, lui, veut discuter. Les conclusions scientifiques de son travail sont contestables, mais on ne parlait pas alors de génétique, et les travaux de Mendel n'étaient pas encore connus. Ce qui perce, dans cette courte thèse d'une trentaine de pages, c'est une foi prononcée dans le Progrès et la Science; c'est aussi et surtout un souci, comme une éthique, de ne pas admettre l'argument d'autorité, de faire montre d'un esprit libre qui, sans jamais renier les maîtres, n'en finit pas de vouloir s'émanciper.

Nous sommes en 1868, année qui sera aussi celle de la naissance de son second fils, André, que Maria trouve peu robuste; jugement hélas prémonitoire.

René, le troisième enfant, naîtra le 8 juin 1870, pour décéder le 3 décembre de l'année suivante d'une affection cardiaque. Il sera remplacé par Charlotte quatre ans plus tard, Germaine arrivant quant à elle en 1878.

Et puis, vint la politique.
Emile Combes a trente-quatre ans.

Tout au long de ses *Mémoires*, Emile Combes se vante d'avoir toujours accepté toutes ses responsabilités politiques par “*devoir*” ; et sa sincérité ne peut être remise en question, tant il se montrera peu friand des attraits que le pouvoir semble procurer à tout homme normalement constitué... “*J'ose le dire et m'en applaudir, j'ai toujours été un homme de devoir*” écrit-il. Et quand ce n'est pas le devoir, c'est le “*hasard*” qu'il rencontre sur sa route ; et c'est encore le hasard qui le fait entrer en politique. Mais il n'est point de hasard dans la pensée combiste, il n'y a qu'une loi, celle dont Michelet se réclamait : celle du Progrès. Et de citer Benjamin Constant : “*Quand les hasards se répètent ainsi, quand l'intervention de tel ou tel homme arrive toujours tellement à point nommé, c'est que ce hasard ou cette intervention est conforme à la nature des choses*”. (7)

(7) MMM, p. 44.

Son entrée en politique, hasard ou nécessité, semble pourtant bien contingente. Les élections législatives sont prévues pour le mois de mai 1869 et elles se dérouleront autour de la construction d'une ligne de chemin de fer. Le Dr Combes rédigera pour l'occasion des rapports dans lesquels on retrouve aisément la trace d'une méthode de travail et d'un style dont il ne se départira pas : (excessivement) tatillon, (non

moins excessivement) érudit, très informé, et déjà rudement bon polémiste. Et c'est à

“Il n'est point de hasard dans la pensée combiste, il n'y a qu'une loi : celle du Progrès.”

propos de cette bataille du rail que datent les premiers commentaires sur le nouveau docteur pontois. Ainsi trouve-t-on ceci, dans *La Sévigne* du 31 décembre 1868 : “*Cet homme est jésuite ou démagogue selon la direction du vent*” (8) ; un certain Marcade parle de “*l'abbé Combes*”, pendant que *Le Progrès* évoque “*ce défroqué passé au saint-simonisme*”. Combes entre en politique comme conseiller municipal.

La période semble tellement propice à l'engagement qu'Emile Combes reçoit la lumière en 1870. “*Orphelin d'une église, il se mit en quête d'une autre*”, écrit Gabriel Merle. (9) Il ne sera pas un “*pratiquant*” fervent - et il faut dire que ses mandats ne lui en laisseront pas le temps. Mais son engagement moral sera total ; quant à son ministère, il sera l'un de ceux qui aura compté le plus de maçons dans l'histoire de la IIIème République.

Novembre 1874. Emile Combes est élu conseiller municipal. Dans une lettre à Maria, il écrit : “*Je suis devenu le maire en perspective*”. (10) Il n'aura pas longtemps à attendre : le 11 juin 1876, un arrêté présidentiel le nomme maire de la commune de Pons, en remplacement de Rigaud, démissionnaire. Rien n'est pourtant définitif. On approche d'une crise demeurée célèbre, et la politique réactionnaire n'attend pas le 16 mai 1877 pour révoquer le nouveau maire, par une décision du sous-préfet de Saintes en date du 2 avril.

Combien ne se sont pas étonnés de voir ce petit homme de soixante-sept ans parvenir au pouvoir, en 1902,

(8) ADCM 13 J 53.

(9) Gabriel Merle, op. cité, p.78.

(10) EC/MC 11 septembre 1875.

parfaitement inconnu du plus grand nombre? Combien n'ont pas pensé alors que l'ère qui s'ouvrirait serait aussi tranquille que l'image du nouveau président du Conseil, comme on penserait, plus tard, que l'arrivée de Truman ne serait qu'une parenthèse sans envergure? Combes, finalement, surprendra son monde.

Du 1^{er} novembre 1895 au 28 avril 1896, Combes se retrouve ministre de l'Instruction publique et des Cultes dans le cabinet Bourgeois. “*M. Combes a bien le ministère qu'il méritait*” (11), note *Le Soir* au lendemain de sa nomination. C'est de cette époque que datent les premières batailles de Combes pour faire respecter le Concordat. L'habitude s'était prise en effet, depuis Jules Simon, de discuter avec la Nonciature du choix des évêques, et plus encore de laisser les bulles d'investiture porter la mention *Nobis nominavit* au lieu de *nominavit*, “*nous ont été proposés*” au lieu de “*ont été nommés*”. Le ministère ne vécut pas assez longtemps pour obtenir gain de cause, mais Combes garda l'idée sous le coude...

Mai 1901. Combes dirige la commission sénatoriale sur ce qui sera la loi du 1^{er} juillet 1901 ; Vallé en est le rapporteur, ce même Vallé que l'on retrouvera un an plus tard ministre de la Justice dans le cabinet Combes. La discussion fait rage. Le sénateur Lamarzelle dénonce avec autant de fureur que d'à-propos cette “*loi d'exception dirigée contre les associations religieuses*”, ce que nul ne contredit... Plus judicieusement, *Le Temps* du 12 juin 1901 émet une interrogation prophétique : “*Demain, M. Waldeck-Rousseau aura peut-être un successeur. Ce succes-*

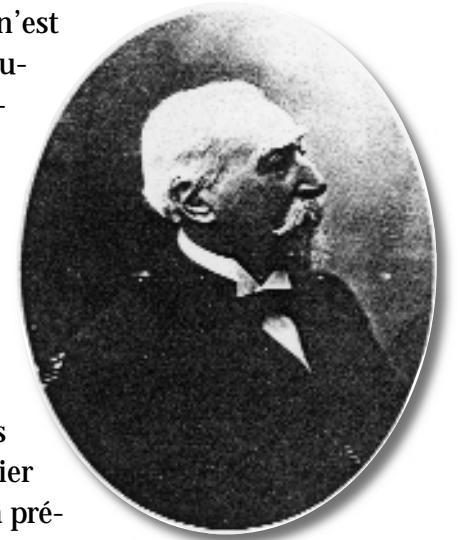
seur ne se sera engagé en rien. Qu'est-ce qui garantit qu'il n'appliquera pas la loi dans le sens le plus étroit, le plus intolérant ?” (12)

En juin 1902, Combes le roquecourbain pontois de cœur, par toute une série de *hasards* et sous l'emprise du “*sentiment du devoir*”, devient le 43^{ème} président du Conseil de la III^{ème} République.

La manière dont il apprend, au début de l'année 1902, que son nom circule dans les plus hautes sphères, cette façon qu'il a d'en récuser ne serait-ce même que l'hypothèse, son incrédulité telle qu'on se demande s'il n'en “*rajoute*” pas un peu, tout cela fait que, pour Combes, rien n'est simple eu égard à l'idée même de pouvoir. Quoiqu'il en soit, cette humilité n'est pas que feinte. Et sans doute faut-il y voir quelque reste de cette éducation à la fois pieuse et simple, faite d'invitation à la retenue, à la pudeur, et à un certain sens du désintéressement.

Durant ces vingt et quelques années qui s'étendent de son premier mandat de maire à son accession à la présidence du Conseil, la vie privée d'Emile Combes ne fut pas non plus de tout repos. Au tout début de l'année 1884, Philomène s'éteint. Emile ne s'en remettra jamais. Revenant au pays sur la fin de sa vie, il cherchera sa tombe partout dans le cimetière, laissée en plein abandon depuis trente ans ; les

(12) Jacques Risse, op. cité, p. 52.



(11) ADCM
13 J 53.

“Bien malin celui qui pourrait dire de quand date la conversion réelle d’Emile Combes à la Séparation.

Passe-t-on du sacerdoce au Concordat, puis à la Séparation, sans heurt ?”

yeux d’Emile sont pleins de sa sœur, et de larmes.

André aussi va partir, atteint d’une lésion du

cœur. “*Tu as besoin de me réconcilier avec le genre humain*”, lui écrira Maria. Profondément affecté, il lui répondra que “*c’est la plus grande douleur que nous avons maintenant en commun*”. André est mort le 18 octobre 1891.

Voilà le personnage. Le portrait est rapide, insuffisant. Il y faudrait plus de précisions, plus de couleurs. On n’y fait qu’entrevoir un homme sage, attentif à sa vie de famille, à l’éducation de ses enfants, à la santé de sa femme ; curieux de tout, avide de toute expérience ; travailleur, consciencieux, actif. Bon père-bon époux. On devine aussi aisément ses perplexités, que l’on retrouvera tout au long

de sa vie. Jusqu’à paraître quelque peu versatile à bon nombre de ses collègues politiques. Mais plus que sa versatilité, c’est sa tournure faussement déterminée qui fait illusion ; l’homme est indécis, même au plus haut point de la lutte. Et aujourd’hui encore, bien malin celui qui pourrait dire de quand date la conversion réelle d’Emile Combes à la Séparation. En son for intérieur, y a-t-il seulement jamais adhéré ? Passe-t-on du Concordat, puis à la Séparation, sans



heurt ? Sans qu’un soupçon de doute ne vienne interroger la conscience ?

Il importe peu d’établir ici ce qui serait notre vérité d’Emile Combes. Le fait est qu’à le côtoyer sur une relativement longue période, à parcourir la belle italique déliée de son écriture, à se laisser parfois pénétrer par la puissance de son verbe, il est des moments, rares mais précieux, où quelque chose semble percer. Une espèce d’intimité s’installe, suinte entre les doigts de l’historien, se glisse dans le travail du chercheur, indifférente à toutes les précautions méthodologiques. Et celui-ci rencontre alors un personnage trop typé pour être typique. Trop sensible pour être sentimental. Trop docte pour être doctrinaire.

La flamme, le style, l’œuvre, l’époque même, peuvent être diversement appréciés. Et nous n’aurons guère de nostalgie pour les combats du début de ce siècle, de cette drôle de nostalgie qui nous tient parfois lieu de réalité. Nous n’aurons pas de nostalgie pour la virulence des mots. Nous n’aurons pas de nostalgie pour la violence d’une époque qui peut, sans doute, nous exalter par la grandeur de ses idéaux et la dimension totale de ses combats. Nous n’aurons pas de nostalgie pour des pratiques politiques qui fleurissent parfois bon la tentation policière. Combes, pas moins que les autres, n’échappe aux critiques ; comme les autres, il mit une ferveur dans la lutte qui mérite tous les honneurs, mais dont la part d’ombre n’en finit pas non plus de troubler.



Mais cet homme n'était pas l'Antéchrist. Laissons le Diable aux caricatures. Et si le diable était impi-



toyable, les partisans de Dieu ne l'étaient pas moins. Rares sont pourtant les ouvrages d'historiens dans lesquels Emile Combes rencontre quelque bienveillance. Seuls des travaux récents, et l'on pense bien entendu à la belle et lumineuse étude de Gabriel Merle, font justice de cette hostilité de principe. Marc Sangnier stigmatisait les "haines aveugles des sectaires" ; le mot, aussi étrange - car nouveau - que cela puisse sembler, aurait pu être d'Emile Combes.

Il ne s'agit pas de faire Combes autre qu'il n'était. Emile Combes était anticlérical. Mais ni plus ni moins que son époque. Avec une certaine fulgurance, avec une méthode éprouvée, avec ce qu'il faut de convictions - un autre que moi aurait pu écrire de dogmatisme -, mais avec autant d'incertitudes, de disposition au spiritualisme, et finalement de ce qui fait la grandeur de toute pensée libre : le doute.

L'homme était sans doute blessé. Car son intransigeance politique n'avait d'égale que la sensibilité de son tempérament. *Blessé*, car même s'il a toujours paru complètement insensible aux attaques de ses adversaires - "j'ai tout prévu et tout accepté" s'écriera-t-il - son intégrité, son image d'homme, son honneur étaient touchés, et il ne s'en remettra jamais tout à fait.

L'impassibilité de son masque politique fut un blindage dont il se recouvrait comme d'une carapace ; son cœur, lui, était atteint. Ce à quoi il faudrait ajouter toutes ces blessures qu'ont constituées les deuils successifs de ce vieil homme qui verra partir ses frères et sœurs, sa femme et ses enfants. C'est d'un *faisceau de blessures* qu'il faudrait parler, que la virulence politique peut travestir, mais pas effacer. L'homme finira combatif, mais seul. Alerté, donc lucide, donc seul.



La princesse
Jeanne Bibesco

Le mystère reste épais, fait de troubles aussi anodins que déterminants. Impossible ici de cerner définitivement *l'esprit* de Combes. Impossible non plus d'en conclure quoi que ce soit. Peut-on parler d'agnosticisme ? Nous y serons largement tentés, quoique Combes lui-même n'ait jamais prononcé le mot. Notre certitude en tout cas - et peut-être au fond sera-ce la seule - c'est qu'il faudrait bien en finir une fois pour toutes avec cette imagerie absurde d'un homme prisonnier d'une monomanie malade et obsessionnelle. Et à la toute fin de cette présentation, il n'est pas inintéressant de citer ce mot de Clémenceau, de cet homme que la société politique en manque d'émotions parlementaires de cette fin de 20^{ème} siècle prend parfois pour modèle, et qui lâcha un beau jour, en pleine séance, à la face d'Emile Combes: "*Vous êtes ridiculement modéré !*".

Émile Combes a donc (au moins) deux versants.

Le premier de ces versants est connu, et ne surprendra pas : son anticléricalisme. Mais il s'agit d'un anticléricalisme dont la maturation est longue et complexe, fruit d'un cheminement dialectique que se partagent un certain nombre de causes objectives et de raisons plus personnelles. La République dont il a la charge à partir de juin 1902 est loin d'être pacifiée ; le cléricisme est dur, conquérant, politique, inquiet des mutations qui s'annoncent, et cela encourage tout naturellement une radicalisation des postures. Il y a là un effet de système assez basique : la férocité d'un clan, c'est bien connu, ne fait que renforcer celle de l'autre. Nous verrons d'ailleurs que l'anticléricalisme combiste ne s'exprime jamais comme un bloc. Et si la radicalité en est une caractéristique, elle se voit adoucie par un pragmatisme certes tout politique, mais bien réel. Difficile, en outre, de parler de dogme à propos d'Émile Combes, tant sa doctrine semble évolutive, incertaine, et mouvante. Émile Combes, *un anticlérical à l'orée du siècle*.

L'autre versant de Combes est moins connu, et pour cause. On n'ose lui donner un nom. S'agit-il de spiri-

tualisme ? Combes lui-même s'en revendique. La religiosité, il ne l'a pas abandonnée en se détournant de ses premiers maîtres, il l'a proprement réinvestie

“L'anticléricalisme combiste ne s'exprime jamais comme un bloc. Et si la radicalité en est une caractéristique, elle se voit adoucie par un pragmatisme certes tout politique, mais bien réel.”

ailleurs. Ailleurs : la politique, la franc-maçonnerie, l'éloge de l'instituteur, la *foi* laïque, la République, le Progrès, la Raison...

“La religiosité, il ne l'a pas abandonnée, il l'a proprement réinvestie ailleurs : la politique, la franc-maçonnerie, l'éloge de l'instituteur, la foi laïque, la République, le Progrès, la Raison...”

Le transfert a beau être tout ce qu'il y a de plus classique, il prend, à propos du “*petit père*”, une dimension autrement intéressante. On ne passe pas du cœur à la Raison sans apporter avec soi un peu de la ferveur passée. C'est d'autant plus vrai que ce réinvestissement du sens s'opère aussi dans la vie la plus privée de Combes, dans sa propre façon d'être au monde et de se fondre dans son environnement. D'ailleurs, Combes n'est nullement hostile à l'idée religieuse, il ne s'en prend rigoureusement qu'au clergé, sorte d'épine douloureuse plantée dans le talon de la République... et de l'Eglise elle-même. Reste le plus troublant, et qui nous semble révéler complètement l'ambiguïté fondamentale du personnage : des amitiés, des soutiens, tous *théoriquement* improbables ; une fascination ; un sens de la connivence ; une certaine forme de quête ; un certain goût de la mission. Émile Combes, *à la lisière de l'esprit*. ❖





PREMIERE PARTIE

Un anticlerical à l'orée du siècle

De si mauvais que toi, il n'y a personne, et certes il n'y en aura jamais
Tison de l'enfer, allumé par le diable,
Tout le bien qui est parmi nous, tu voudrais qu'il fût brûlé.
Vilain animal, sale insecte, crapaud mauvais et venimeux,
Bave sur nous, voilà ton plaisir !
Bave tant que tu voudras, et en travers et en long.
Ton espèce n'aime que le mal.

La Croix de Côtes du Nord
21 décembre 1902



1-Ce qui est à soi et ce qui l'est moins

Ce qui est à soi : ce qui, chez Emile Combes, dans sa vie, dans le lent cheminement de sa pensée, dans son tempérament, l'a poussé vers l'anticlérisme. Il est certes difficile de faire le tri dans tous ces déterminismes, d'isoler chaque ingrédient et d'en mesurer la densité. C'est bien d'une *réaction* qu'il faudrait parler, au sens chimique du terme, où s'agrègeraient, comme dans un tube à essais, toute une série de molécules diverses qui formeraient au final cette espèce de *précipité* que serait l'anticlérisme combiste.

Ce qui l'est moins : ce qui, dans cette France à cheval sur deux siècles, fait de cette société une société en quête d'elle-même. Les *pères fondateurs* ne verront pas l'achèvement de leur œuvre, car la République n'est pas devenue stable du moment qu'elle se proclamait République. Autrement dit, il y a des causes objectives à l'anticlérisme d'Emile Combes : si le mythe de la défense républicaine rend parfois de bons services aux hommes politiques, quitte à en

user et à en abuser, nul doute qu'à l'époque de Combes, ce type de considérations n'a pas de prise, car la société républicaine est encore en cours de construction, qui voit alterner soubresauts euphoriques et spasmes contre-révolutionnaires.

Sommes-nous en République ?

Depuis Sedan, ou au moins depuis la promulgation des grandes lois de 1875, la France est censément républicaine. On ramène le siège des pouvoirs publics à Paris en 1879, et la même année voit l'adoption officielle de *La Marseillaise* comme chant national ; l'amnistie est accordée aux Communards ; Gambetta est un héros de son vivant ; l'obligation légale des prières publiques au début de chaque session parlementaire est supprimée, le caractère confessionnel des cimetières aboli : Marianne prend possession de son domaine. C'est l'époque aussi où l'Amérique célèbre le génie français en inaugurant la célèbre statue de Bartholdi. Et c'est dans ce climat de ferveur républicaine qu'ont lieu les obsèques de Victor Hugo, qui resteront dans les mémoires comme les plus belles obsèques que la République n'ait jamais offertes à l'un des siens.

Voilà pour les symboles. Car il y a aussi des avancées très concrètes. Toute une série de libertés républicaines prennent corps, sur lesquelles on ne reviendra (presque) plus : la liberté de réunions publiques, celle de la presse, du droit à l'existence des syndicats professionnels ; c'est toute une convivialité nouvelle qui s'invente, qu'illustre la loi de 1880 sur l'ouver-

(13) Sade, *Français, encore un effort...*, 1795, Editions Mille et une nuits, 1995.

ture des débits de boissons. C'est aussi les grandes lois municipales de 1882-1884 et l'avancée formidable que constitua la loi Naquet sur le divorce. C'est enfin l'époque des grandes lois sur l'école, laquelle devient gratuite, obligatoire et laïque. Seule reste la liberté d'association, qui devra attendre le 20^{ème} siècle : elle bute encore sur les congrégations religieuses.

Deux faits *objectifs* semblent conforter l'anticléricalisme de Combes en cette toute fin du 19^{ème} siècle. Le cléricalisme, tout d'abord, qui ne perd pas une occasion de saborder les fondements du pacte républicain; c'est l'époque du Syllabus et de l'infailibilité pontificale. Quant au Ralliement, si une bonne partie des catholiques l'accepte sans rechigner, il n'en provoque pas moins un petit schisme au sein des croyants et durcira par là même l'attitude des plus réfractaires. Au sein même de ce cléricalisme, il y a en outre une stratégie politique, cette *alliance du sabre et du goupillon* que dénonce Clémenceau, celle du *sceptre* et de l'*encensoir* dont parle, plus joliment encore, le *divin marquis*.⁽¹³⁾ Enfin, il faut compter avec la popularité incontestable de l'anticléricalisme. Combes est loin d'être le plus véhément : c'est le *petit peuple* dans son entier qui semble se dresser contre les objurgations morales et politiques de l'Eglise.

Puissance du cléricalisme : le sabre, le sceptre, et le goupillon

“Un peuple athée, ça ne se gouverne pas, ça se mitraille”. Ainsi parlait Touchet, évêque d'Orléans, à la fin du 19^{ème} siècle.⁽¹⁴⁾ Léon XIII lui-même, ce même Léon XIII qui prônera le ralliement et encou-

(14) Cité par Louis Rousselle, *Cahiers laïques du Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement* mai-juin 1953, n°15.

ragera le catholicisme social, disait déjà : “ Je veux que les catho - liques entrent dans la République comme une

cohue. Quand ils y seront, ils feront ce qu'ils voudront... ”.⁽¹⁵⁾ La position de l'Eglise ne peut certes pas se réduire à ce type d'assertions, pour le moins sommaires. Cela reflète néanmoins assez bien ce qui fut celle des catholiques que l'installation d'un régime républicain inquiétait.

Leur situation durant cette période est il est vrai singulière. Ils vivent l'établissement de la III^{ème} République comme le recommencement de la Révolution, soit comme l'annonce d'un régime sans religion, donc largement corruptible. “Il est temps de revenir au Père commun”, clamait déjà Joseph de Maistre. Et pendant que celui-ci flétrissait cette “calamité” que fut 1789, Lammenais, qui n'était pas encore le flamboyant hérétique qu'il deviendra, stigmatisait “l'Etat athée”.

Dans un discours prononcé le 4 septembre 1904 à Auxerre, Combes prend une fois pour toutes position en faveur de la séparation.

“La République de 1870 a débarrassé la France de la dernière forme de la monarchie. Le ministère actuel entend que la République de nos jours l'affranchisse absolument de toute dépendance, quelle qu'elle soit, à l'égard du pouvoir religieux”.⁽¹⁶⁾

Émile Combes a bien conscience que ni le roya-

“Combes est loin d'être le plus véhément : c'est le petit peuple dans son entier qui semble se dresser contre les objurgations morales et politiques de l'Eglise.”

(15) Cité par Louis Rousselle, op. cité.

(16) CL2, p. 303.

“Aucune des oppositions anti-républicaines : le royalisme, le bonapartisme, le nationalisme, le cléricanisme, n’ont de chances de renverser la République. C’est de la conjonction de ces oppositions que peut venir le danger .”

lisme, ni le bonapartisme, ni le nationalisme, ni même le cléricanisme, n’ont de chances de renverser la République. Aucune de ces oppositions anti-républicaines, prises isolément les unes des autres, ne lui font peur. C’est de la conjonction de ces oppositions que peut, selon lui, venir le danger. Il nous faut citer le discours qu’il prononce le 12 juin 1902, lors de la toute première interpellation sur la politique générale. Après avoir minimisé “*le péril césarien*”, il montre que ce n’est pas tant le cléricanisme qui fait danger que cette partie du clergé qui profite des libertés républicaines :

Je suis bien loin de croire que le cléricanisme fasse courir à la République un danger immédiat. Passe encore, si tout se bornait à un enseignement dogmatique restreint au domaine de la conscience ; mais une trop grande portion du clergé, - je dis une portion, rendant hommage à la sagesse de l’autre, que je voudrais espérer, sans trop y croire, être la plus forte, - une portion du clergé, devenue d’autant plus entreprenante que la République s’est montrée jusqu’à présent plus débonnaire, n’entend pas se renfermer dans son église. (17)

Le cléricanisme politique fut le fait d’une minorité ; la masse des fidèles était soit insouciant, soit indifférent aux implications politiques des rapports entre l’Église et la République. Le plus souvent, elle obéis-

sait *instinctivement* aux sermons des curés de village ou aux gazettes militantes, effectivement désireuses de dévêtir Marianne. Et pour le républicain de

cet entre-deux siècles, le danger était précisément là, dans cette ataraxie du catholicisme populaire, en ce qu’elle signifiait une perméabilité très grande au discours cléricale officiel. Les heurts qui jalonnèrent la période des fermetures de couvents ou d’établissements d’enseignement congréganiste montreront bien à quel point ce n’est pas contre l’idée politique de séparation que les fidèles se soulèveront, mais bien plutôt par un réflexe organique de conservation de soi. La vulgate cléricale aidant, la société catholique interprétait la politique républicaine initiée depuis Waldeck-Rousseau comme une menace pesant sur la possibilité même d’expression de sa foi.

L’on ne peut toutefois disconvenir que l’ardente ferveur des républicains de combat trouvait quelque justification. Le clergé, l’armée, et ce qui restait du monarchisme, ne s’étaient-ils pas largement compromis lors de la convulsion boulangiste ? Ces trois composantes demeuraient indéfectiblement à droite. Et ni les débuts gambettistes du général - ou encore les débuts boulangistes de Gambetta - ni ses succès initiaux dans les milieux populaires, n’en font une force de gauche.

Quant à l’affaire Dreyfus, elle fut à sa manière une

“L’ardente ferveur des républicains de combat trouvait quelque justification. Le clergé, l’armée, et ce qui restait du monarchisme, ne s’étaient-ils pas largement compromis lors de la convulsion boulangiste ?”

(17) CL1, p. 47.

divine surprise pour tous ceux que la République importunait. On n'a plus idée, aujourd'hui, de ce que fut le climat politique de ce moment. Sa haine. La violence inouïe de ses polémiques. Ses familles fracturées. Les recoupements politiques inédits auxquels elle obligeait. L'antisémitisme de *La France Juive*, que la gauche se garda bien, du moins au début, de condamner, car il s'agissait aussi d'un antisémitisme social, anticapitaliste. Jaurès, en 1895 : "*Pourquoi n'y a-t-il pas en Algérie un mouvement antijuif sérieux, tant que les juifs appliqueraient, surtout au peuple arabe, leurs procédés d'extorsion et d'appropriation?*". Combien de leaders de l'extrême gauche ne justifient-ils pas l'antisémitisme par leur défiance des institutions parlementaire et bourgeoise ? Toussnel parlant de l' "*insolente fortune*" des ces "*rois de la République*", Blanqui mettant en garde devant "*l'intronisation définitive des Rothschild*", et Proudhon, bien sûr, stigmatisant ce "*juif, ennemi du genre humain*", et poursuivant sur un registre terrible : "*il faut renvoyer cette race en Asie ou l'exterminer*".⁽¹⁸⁾ Ce "*socialisme des imbéciles*", comme l'appela August Bebel, n'en demeurerait pas moins rigoureusement circonscrit. L'antisémitisme n'est pas *naturellement* à droite ; il puise dans tous les mécontentements, dans toutes les frustrations et les rancœurs, sociales ou spirituelles. Cela ne saurait disculper ni Drumont, ni Barrès, ni plus tard Drieu ou Brasillach - ni, a fortiori, Le Pen ou Mégret - mais cela ne saurait en aucun cas faire oublier le caractère *cosmopolite* (!) de cet antisémitisme de la toute fin du 19^{ème} siècle.

“L’Affaire” déchaînera une charge terrible des

anti-républicains de tous bords. La mission de Waldeck et de son gouvernement de défense nationale sera précisément de sauver la République ; celle de Combes se situera dans son prolongement naturel. Jamais l'alliance objective entre le sabre, le sceptre, et le goupillon ne se sera faite aussi pressante que lors de cette période. Et lorsque Combes parvient au pouvoir, le cléricisme semble bien faire office de "*trait d'union*" entre les différentes "*réactions*". C'est d'autant plus vrai que depuis les élections de 1885 et la poussée de fièvre boulangiste, les laïques se sont pris à douter du bien-fondé de leur militantisme. En 1889, l'air du temps est à la *pacification des esprits*. Le mot dans le vent, c'est "*l'esprit nouveau*", fruit du Ralliement. Il arrive à Jules Ferry lui-même de faire son autocritique et d'en appeler à la "*tolérance au maire*" et à la "*tolérance au curé*". Tout cela débouche naturellement sur un certain retour au sentiment religieux, que l'on peut retrouver notamment dans la littérature romanesque. C'est l'époque de la conversion de Huysmans ou de la prise de conscience par Paul Bourget de ses dispositions chrétiennes. Brunetière aussi est sur le chemin de la conversion : "*C'est par la grande porte qu'il faut que Dieu rentre dans les écoles*", écrit-il le 1^{er} février 1895 dans *La Revue des deux Mondes*.⁽¹⁹⁾ En outre, le ralliement prôné par Léon XIII dans l'encyclique *Inter Innumeras Sollicitudines* divise la communauté des croyants, durcissant les positions et l'audience des plus irréductibles, tels qu'on les trouve à *La Croix* ou chez les Assomptionnistes. Combes ne pouvait pas ne pas avoir tout cela en tête.

(18) Ces citations sont extraites de Bernard-Henri Lévy, *Les aventures de la liberté*, Grasset, 1991. Le livre, comme le film, de Bernard-Henri Lévy, furent raillés, comme de coutume, par nombre de commentateurs. Ceux-ci oubliaient, dans leur obsession à faire scientifique, qu'il ne s'agissait là que d'une "histoire subjective des intellectuels", et que les réserves de Lévy à l'endroit de tel ou tel écrivain (réserves stigmatisées par lesdits commentateurs, qui y voyaient la preuve d'une propension excessive à l'analogisme et/ou de l'orgueil de l'auteur), n'étaient que l'autre face, inévitable, de son admiration.

(19) Cité par Mona Ozouf, dans son excellent livre sur *L'Ecole, l'Eglise et la République, 1871-1914*, Editions Cana / Jean Offredo, 1982.

La France catholique, soutien du combisme ?

Qui connaît Emile Combes lorsque celui-ci parvient à la présidence du Conseil ? Celui-ci va pourtant déclencher une vague d'enthousiasme et d'espoir. On aime à se reconnaître dans ce petit homme à la tenue sobre mais soignée, à la gouaille populaire mais pudique, on aime son intégrité, la simplicité de son existence, son dédain des mondanités, on aime surtout ce parcours exemplaire, preuve des meilleures armes de la méritocratie républicaine. La France est lasse de ses guerres intestines, de ses coups d'Etat à répétition, et aspire à un peu de repos après les années mouvementées du ministère Waldeck-Rousseau et les spasmes évoqués plus haut. C'est un des aspects les plus enracinés du tempérament français que de vouloir toujours concilier les inconciliables, et désirer à la fois l'alternance et la continuité, le changement et la constance, la révolution et son contraire.

La France catholique, soutien du combisme ? Par "France catholique", il faut bien sûr entendre, non pas la communauté des fidèles - même si certains de ses membres seront d'authentiques combistes - mais cette France qui demeure catholique en son fond, et dont l'existence quotidienne ne cesse d'être rythmée aux sons du beffroi romain. Les marques de soutien

arriveront par dizaines de milliers de toutes les provinces, de tous les comités républicains, de toutes les loges, de municipalités, de socié-

“Combes a le soutien du plus populaire des tribuns socialistes, Jaurès, précisément parce que la lutte contre les congrégations est perçue comme un préalable nécessaire au progrès social.”

tés diverses, de l'étranger. Anatole France, dans la Préface qu'il donne à *Une Campagne Laïque*, exprime finalement assez bien l'anticléricalisme populaire du temps. "Le peuple est avec vous. Demandez-lui des armes. Il vous en donnera".

La dimension sociale de l'anticléricalisme sera sans doute un des éléments qui jouera le plus en faveur d'Emile Combes. On s'interrogera longtemps sur l'amitié entre Combes et Jaurès. "Ah ! comme ils s'aiment ces deux hommes!", pouvait-on lire dans *Le Temps*.⁽²⁰⁾ Mais tout est là : Combes a le soutien du plus populaire des tribuns socialistes, précisément parce que la lutte contre les congrégations est perçue comme un préalable nécessaire au progrès social. Les marques quotidiennes de sympathie et d'encouragement, doublées de cet anticléricalisme populaire autrement virulent que le sien, n'ont pu que conforter Emile Combes. Mais cela ne saurait suffire. Combes avait également conscience d'un type d'anticléricalisme tout différent, car issu de la droite ou du clergé lui-même. Quand certains clercs mettaient sur le compte de la déchristianisation les malheurs de la France, d'autres étaient sincèrement convaincus que le malheur de l'Eglise n'avait pour unique cause que le propre désordre de son clergé. Un certain nombre d'archives nous ont dévoilé, non sans surprise, l'âpreté de cet anticléricalisme de l'intérieur.

Émile Combes sera très sensible à tous ces signes : l'anticléricalisme du peuple, qui n'était pas forcément le sien, mais qu'il ne pouvait manquer de prendre comme une marque de consentement à sa politique ; celui

(20) Cité par Jacques Risse, op. cité, p. 212.

“Emile Combes sera sensible à tous les signes : à l’anticléricisme du peuple, qui n’était pas forcément le sien ; à celui de la maçonnerie, qui lui était déjà sans doute plus proche ; puis à celui de l’intérieur, cet anticléricisme de soutanes aigries par les crispations de leur cler gé.”

de la maçonnerie, qui lui était déjà sans doute plus proche, baigné du spiritualisme hérité des Lumières ; celui de l’intérieur enfin, cet anticléricisme de soutanes aigries par les crispations de leur clergé.

Objectives, ces explications de l’anticléricisme d’Emile Combes ? Le cléricisme n’était-il pas violent ? Les formes les plus crues de l’anticléricisme n’étaient-elles pas amplement répandues dans la population ? N’y avait-il pas quelques craintes *raisonnées* d’un retour conservateur ? N’y avait-il pas aussi une contestation, même minoritaire, au sein du clergé ? En bref, tout, dans l’air du temps, ne poussait-il pas Combes à être ce qu’il fut, soit un anticléric méthodique et décidé ? Sans doute. Mais tous les soutiens, tous les encouragements, tous les signes de bienveillance qu’on lui montrait, aussi conséquents fussent-ils, n’expliquent pas complètement la détermination du *petit père*.

Combes fut anticléric à sa façon. Comment peut-on être anticléric lorsqu’on s’appelle Emile Combes et que l’on a approché le divin d’aussi près ? Quid de sa pensée intime ? De ce soliloque qu’il mena sa vie durant ? Autrement dit, qu’est ce qui, dans sa vie privée, l’a *fatalement* conduit à l’anticléricisme ?

Comment peut-on être anticléric ?

Les circonstances de la rupture d’Emile Combes avec le catholicisme restent incomplètement connues. Et il est malaisé de faire le tri entre ce qui relève de drames intérieurs, personnels, et parfois anodins, et ce qui dépend de l’apprentissage intellectuel pur. En l’espèce, opérer ce tri relève de la gageure. Et c’est avec beaucoup (trop) de partialité que nous allons distinguer la vie privée et ses aléas de sa formation intellectuelle. Pourtant, si l’enchevêtrement des causes et des déterminations ne facilite pas l’analyse, il a au moins ce mérite de redonner une vraie complexité au personnage, trop souvent réduit à ce vieux barbichu indécrottablement teigneux dont André Tardieu dénoncera “*l’accent de renégat*”. (21)

Nous suggérons plus haut d’en appeler à la métaphore d’une opération chimique. L’image d’un chaudron sulfureux, bouillonnant, un chaudron de Pandore pourrait-on dire, s’impose naturellement. Un chaudron dans lequel fusionneraient tout un ensemble d’éléments disparates, se mêlant et se séparant au gré des événements et des réactions, et dont on pourrait extraire un précipité imprécis : l’anticléricisme du Dr. Combes.

Peut-être alors pourrions-nous y déceler deux éléments distincts. Le premier, *l’élément liquide*, fluctuant, serait constitué des menus faits de la vie privée de Combes, de ses rencontres, de ses doutes, de toutes ces petites mesquineries et oscillations exis-

(21) André Tardieu, *La révolution à refaire*, Tome 1 : *Le souverain captif*, Flammarion, 1936, p. 141.

tentielles qui emplissent le quotidien. Le second, *l'élément solide*, serait plus noble : il ne serait constitué que de la seule Raison.

L'élément liquide : les (mauvaises) raisons du cœur

Et d'ailleurs, pourquoi ces *raisons du cœur* seraient-elles *mauvaises* ? Sans doute parce que pour les républicains de cette toute fin du XIX^{ème} siècle, le cœur, nonobstant "*ses raisons*", n'en finit pas d'être un prétexte à *l'obscurantisme*. La vision de l'homme est alors furieusement prométhéenne, et les déterminations sentimentales ont quelque chose d'inavouable. On est alors républicain par choix, décision, ou volonté, quand ce n'est par science. Pourtant, il semble bien y avoir chez Emile Combes quelques unes de ces traces *inavouables* - et heureusement, ajoutons-nous dans la foulée.

Emile Combes avait de l'ambition. Il s'en défend à longueur de tirades républicaines, mais qui ne comprendrait qu'un tel homme issu d'un tel milieu social soit pourvu d'ambition ? Le problème est qu'il n'est pas toujours facile, notamment au début de sa vie, de dissocier ce qui relève d'un sentiment religieux réel ou d'un souci proprement carriériste.

Emile Combes cultivait aussi la rancune. Ce n'est pas bien méchant, mais il n'est pas interdit de penser que ses démêlés avec des hommes d'Eglise ont bien dû orienter ce vilain penchant. Et les soucis permanents du clan Combes eu égard au fait religieux n'ont pu que conforter Emile dans son sentiment anticlérical.

Nous touchons là à ce que l'homme n'a pas dit explicitement ou fait consciemment. Il importe donc d'avoir en tête que tous ces déterminismes ont joué en complexité, et qu'aucun n'est isolable ou irréductible.

Premier péché véniel : l'ambition

On a dit déjà qu'Emile Combes ne cesse de mettre en avant l'idée de hasard d'une part, qui aurait présidé à sa vie, celle du sentiment du devoir d'autre part, qui justifierait son acceptation de postes à responsabilités. Combes fut effectivement un républicain dévoué, et il n'est nullement question de lui retirer cette qualité. "*Périsse ma mémoire, pourvu que la République triomphe*", déclara-t-il un beau jour devant les parlementaires. (22) Et il n'y avait pas là qu'un effet de tribune. Toutefois, un retour en arrière laisse filtrer une indéniable ambition personnelle, qui ne serait pas plus gênante que cela si elle ne risquait de transformer sa ferveur religieuse d'alors en prétexte.

Le 13 mai 1857, Emile Combes quitte donc le grand séminaire d'Albi et rejoint le collège de l'Assomption à Nîmes. Après ce départ fracassant, il chercha à faire revenir le supérieur sur sa décision. Insuccès total. Il envisagea alors son ordination par d'autres voies. Nouveaux échecs. Et l'on ne sait plus très bien, dès lors, si c'est la quête spirituelle qui l'anime ou la quête d'une carrière. Il nous reste de cette époque nîmoise une quinzaine de lettres adressées à l'abbé Calvayrac, lettres qui s'étendent de 1859 à 1861. (23) Tous deux

"Périsse ma mémoire, pourvu que la République triomphe." (E. Combes)

(22) Interpellation du 17 octobre 1902, CL1 p. 118.

(23) Chanoine Marcel Bécamel, *Lettres d'Emile Combes à l'abbé Calvayrac*, Revue du Tarn, septembre 1958.

étaient-ils très amis, “*copains*” comme le dit Jacques Risse ? Toujours est-il que Combes se confie à Calvayrac avec une confiance émouvante, ou puérole, c’est selon. Ces échanges, en tout cas, montrent clairement qu’il ne renonça pas à être homme d’Eglise au moins avant 1861.

Émile dit clairement que son désir absolu est de trouver “*la liberté dans le sacerdoce*”. Mais où donc est passée la ferveur des premiers temps ? Car ce souhait d’une *liberté dans le sacerdoce* révèle, au mieux, une méconnaissance étonnante des contraintes inhérentes à la hiérarchie catholique, au pire la recherche à tout prix d’une porte de sortie qui satisfasse ses ambitions. Et c’est à ce moment béni qu’arrive la proposition d’un poste - on n’ose dire une offre d’emploi... - tout à fait avantageux. Direction : Pons.

Sans doute faut-il voir dans ces contorsions de début de parcours les manifestations d’un jeune homme de vingt-cinq ans qui cherche tout bonnement sa voie, qui a vu sa foi, même “*ordinaire*”, se heurter à des contraintes qu’il n’imaginait pas, et qui a surtout pris peu à peu conscience de son absolu désir de liberté. Si la perspective d’une ascension sociale ne pouvait que motiver le jeune fils d’artisan ruiné, il n’est pas possible, sans tomber dans un moralisme pour le moins sourcilieux, de stigmatiser ces attermoissements. En revanche, il n’est pas impossible que ce *péché d’ambition* dont nous avons eu l’audace de l’incriminer, en trébuchant sur tant d’aléas, lui ait fait éprouver une once de colère contre le clergé. C’était la première hypothèse.

Second péché véniel : la rancune

La seconde hypothèse, c’est celle d’un *péché de rancune*. Il y a ici deux pistes à suivre : celle du départ contraint du monastère, que l’on négligera : ceux qui ont pu – ou voulu – voir dans cet échec carriériste l’acte fondateur de l’anticléricalisme d’Emile Combes en exagèrent singulièrement la portée. Qu’il y ait eu de la rancœur, de l’amertume, une raison ou un prétexte supplémentaire à ses dispositions anticléricales ultérieures, c’est possible, sans doute probable. Du moins dans un premier temps. Car ce serait faire preuve d’une complaisance pour le moins obstinée dans la rumination d’un échec personnel que d’en faire l’événement initiateur du combat de sa vie. On ne peut croire que le tempérament de Combes, si chrétien finalement, ait pu le porter à de telles dispositions. Une seconde piste nous semble plus prégnante, celle qu’a pu tracer son parrain, l’abbé Jean Gaubert. À Gaubert, on obéit. Il a pour lui le prestige de l’autorité du sacerdoce et de l’instruction. Peut-être faut-il d’ailleurs voir dans cette fermeté l’origine de cet impératif moral qu’il ressentit et qui le poussa à être “*cette ombre à la fois protectrice et pesante*”, comme l’écrit Gabriel Merle. Toujours est-il que son insistance à vouloir qu’un de ses petits cousins devienne prêtre est étonnante de pugnacité. On peut y voir un légitime souci de prosélytisme, mais pas seulement. Il faut voir en Gaubert un lutteur qui déteste l’échec. La confrontation des deux hommes était de ce fait inévitable.

Croyant que c’était Maria qui éloignait Emile de l’Eglise, Gaubert redouble d’attention pour elle. Il la confesse, lui prescrit son menu de carême, lui fait fai-

re ses Pâques. Se rendant compte un jour qu'aucun des enfants Combes n'est baptisé, il les baptise sur-le-champ. Quant à Edgard, il le gardera une pleine année avec lui, et le mènera au niveau d'une troisième année en latin et en grec. Puis ce sera le tour d'André. Gaubert croit avoir réussi, et la greffe semble prendre : le jeune André écrit des lettres mystiques à la maison, veut entrer au séminaire et devenir prêtre. Lorsqu'il décédera, le 18 octobre 1891, le jeune adolescent mystique était entre-temps devenu résolument anticlérical. À sa demande, il sera enterré civilement.

L'ombre de Gaubert semble vouloir peser sur la vie de chacun des membres du clan Combes. Emile, de moins en moins présent à la maison, sent bien que l'abbé y fait passer à peu près ce qu'il veut. Et sans doute voit-il dans cette ubiquité spirituelle de "*l'oncle*" une méthode qu'il n'aura de cesse de dénoncer par la suite : celle du congréganiste.

Son monde est le couvent, déclare-t-il à propos de celui-là. Les enfants et les jeunes gens qu'il est chargé d'instruire, il les instruit contrairement aux idées qui ont cours dans leur monde, et conformément aux idées qui sont celles de son monde. Tout son enseignement tend à les détacher des doctrines morales qui prévalent dans la société dont ils sont membres. (24)

Mais Gaubert n'est pas qu'un moraliste. Il est - lui aussi - un ambitieux, et ne s'en cache pas. Gaubert suivait avec attention la carrière d'Emile. Et pour cause : il espérait bien en récolter quelques miettes. Professionnellement - si l'on peut dire -, il est frus-

tré. Il se plaint régulièrement de sa situation, de ses supérieurs, de son manque de perspectives. Philomène tente d'intercéder. Il demande une mitre ou, à défaut, un poste de vicaire général. Emile tente le *forcing*, fait intervenir le baron de Salignac, mais rien n'y fait : l'archevêque, surpris du mécontentement récurrent de Gaubert, refuse toute promotion. Finalement, il devra se contenter du titre de chanoine honoraire. Emile s'est prêté au jeu, mais non sans réticence : il tient cette pratique en horreur. Voilà donc ce que devenaient les relations entre Combes et son parrain. De simples relations d'affaires.

Puis se greffa le décès de Gaubert, le 30 octobre 1891. Ou plutôt se greffa le problème du légataire universel. Car le décès n'atteint guère Emile. Le 23 juin 1893, Gaubert fait de son confrère l'abbé Isidore Quintin son légataire universel ; évidemment, les Combes ne le savent pas. C'est l'abbé Quintin lui-même qui en informa la famille, laquelle flaira la capitation d'héritage. Mais on en resta là, suivant les sages recommandations du notaire. A partir de là, Emile Combes extirpe Jean Gaubert de sa mémoire.

Émile est *pêcheur*. Oubliant tout dans sa colère, il n'aura plus une seule pensée pour Gaubert, ou alors elle sera mauvaise. Et lorsque, vieillard, il retourne à Biot, c'est pour aller sur la tombe de Philomène, pas sur l'autre. L'affaire du légataire universel, vingt-

“Dans la méthode Gaubert, dans cette façon de tisser sa toile et d'étendre son influence, quelque chose qui nous rappellera ce que Combes dénonçait dans “l'invasion monacale”. ”

(24) Discours du 18 mars 1903, CL1 p. 187.

quatre années plus tard, n'était toujours pas digérée. La vision d'horreur que lui inspirera toujours Gaubert ressemble à s'y méprendre à celle que lui inspirera celle de ces curés réfractaires qu'il affrontera avec force lorsqu'il sera au pouvoir. Et il y a effectivement, dans la *méthode Gaubert*, dans cette façon de tisser sa toile et d'étendre son influence, quelque chose qui nous rappellera ce que Combes dénonçait dans "*l'invasion monacale*".

Un *élément liquide* donc, agrégat de sentiments disparates qui contrarient l'existence et révèlent la part ombrageuse - mais finalement assez belle - de l'homme. Point d'*actes fondateurs* ici. On n'explique pas une existence d'homme par ses déchirures internes. Elles contribuent à dessiner un caractère, à façonner une attitude, mais elles ne font précisément qu'y contribuer. Car il y a un autre élément, cette fois-ci généralement revendiqué, qui se caractérise par l'émergence de la Raison : c'est *l'élément solide*.

L'élément solide : les (meilleurs) arguments de la Raison

L'entre-deux siècles. L'époque de ces grands systèmes sociologiques globaux, celle du positivisme et de ses avatars, celle du marxisme, celle où les enseignements d'Auguste Comte font autorité - même si chacun a bien à l'esprit la dimension *essentiellement* religieuse du comtisme. Bref, nous sommes là au cœur d'une époque qui a cru pouvoir remplacer la *foi religieuse* par *l'espérance matérialiste*. La Science ouvre des horizons qui donne à l'homme l'illusion que le Bonheur, cette idée (jamais totalement) neuve, est

à portée de luttes. Optimisme obligatoire. Combes va de découvertes en découvertes ; il côtoie les maîtres ; fait preuve, parfois, d'une certaine audace ; prend des risques ; se rebelle, non sans grandeur. Il se construit, tout bonnement, une pensée. C'est l'histoire d'un mariage de Raison.

“À Emile Combes, Michelet - comme Quinet - apportera l'espérance, en formulant la loi du progrès indéfini de l'humanité.”

Il est loin, le temps où le jeune Emile pouvait philosopher sur ses mélancolies adolescentes en découvrant Lacordaire dans les revues de son parrain. Il faut à Emile, qui aime tant son temps, des nourritures plus terrestres. Les premiers doutes apparaissent lorsqu'il est à l'école des Carmes. Emile a dix-sept ans. Des Carmes à la Sorbonne, il n'y a pas loin ; tous les jours ou presque, il s'y rendait. Il y voyait des élèves enflammés et des maîtres prestigieux. On parlait de ces professeurs proscrits qui avaient dû abandonner leur poste, soit parce qu'ils étaient suspects, soit parce qu'ils avaient refusé de prêter serment. Quinet, Lamartine, Lacordaire, étaient de ceux-là. Ainsi que Michelet, chassé du Collège de France et des Archives Nationales. Michelet, qui fit de l'écriture son gagne-pain, et en qui l'Empire trouva un de ses adversaires les plus éloquents. À Emile Combes, Michelet - comme Quinet - apportera l'espérance, en formulant cette *loi du progrès* indéfini de l'humanité.

Edgar Quinet était un républicain convaincu, allergique à l'Empire, tout à la fois anticlérical et spiritualiste. Il jouissait d'une aura considérable parmi les

étudiants. Il déconstruisait, arguant que le catholicisme n'était pas compatible avec les idées modernes, que le pape n'était pas infaillible - or, vingt ans plus tard...-, que l'idéal était de séparer Eglise et Etat. Voilà le genre de leçon que pouvait entendre l'élève des Carmes dont le destin est encore, à ce moment-là, la prêtrise. Lamartine était un républicain généreux, désintéressé, talentueux, un poète rare qui eut, sur les jeunes générations, une énorme influence. Quinet s'exila à Bruxelles, lui se retira dans sa Bourgogne natale. Quant à Lacordaire, député en 1848, il était proche de Lammenais, même s'il ne le suivra pas dans sa rupture avec Rome et rétablira même l'ordre des Dominicains en France. Il ne considérerait pas pour autant que la séparation de l'Eglise et de l'Etat serait une catastrophe.

Il faut, pour comprendre Emile Combes, concevoir l'admiration qu'il porta à ce quatuor prestigieux. On imagine aisément ce jeune homme ambitieux mais peu sûr de lui, infatigable et curieux de tout, devoir faire le tri entre les différentes nourritures spirituelles qu'il ingurgitait chaque jour. D'un côté la belle austérité du séminaire, ce parfum méditatif que l'on devine pouvoir subjugué l'adolescent dans sa quête ; de l'autre, l'enthousiasme des prêches de Michelet et des catéchismes républicains de Quinet. Un véritable travail de sape s'opérait en Combes ; on peut le qualifier de révolution spirituelle, même s'il ne voit alors aucune raison déterminante de quitter l'Eglise.

Tout en enseignant, Emile Combes continuait de préparer ses thèses. La première - dédiée à Gaubert-, traite, en latin, de la querelle entre Saint-Bernard et

Abélard. Sans conteste, le jeune philosophe est du côté de Saint-Bernard. Cela peut surprendre, Abélard voulant raisonner et comprendre, Saint-Bernard étant plutôt du côté de ce que Jacques Risse appelle, non sans exagération, "*l'intégrisme théocratique*". Émile Combes, dès son introduction, considère que trop de commentateurs ont été injustes envers Saint-Bernard : celui-ci n'est pas ennemi de la raison, la place qui lui est assignée est seulement inférieure. Accéder à la foi peut se faire par la raison, pense Abélard ; pour Saint-Bernard, c'est rigoureusement l'inverse : la raison ne peut qu'étayer certains articles de foi. Orthodoxe, Emile Combes ? Sans doute, oui ; la rupture n'est pas encore pour maintenant. Mais elle s'annonce. Ne se dit-il pas impressionné par la puissance du raisonnement d'Abélard, lequel avait finalement de pieuses intentions en voulant donner à sa foi chrétienne de nouveaux arguments ? Mieux encore, voici ce qu'écrit Combes : "*Il est légitime pour un chrétien de s'interroger sur la compétence de celui qui enseigne, sur le droit qu'il a de dire ce qu'il faut croire*". (25) La brèche est bien ouverte.

La deuxième thèse porte sur Saint-Thomas d'Aquin, dont Combes fait une critique balancée. La thèse est thomiste, mais non sans distanciation. Émile raisonne en philosophe, non plus en théologien. Ainsi peut-il écrire :

Comme on l'a dit avec beaucoup de raison, il n'existe point, il ne peut pas exister de philosophie catholique. L'Eglise est la gardienne et l'interprète des dogmes révélés. La qualification de catholique

(25) Cité par Gabriel Merle, op. cité, p. 53.

convient indistinctement à toute philosophie qui place le dogme en dehors et en dessus de ses investigations. Si pour mériter ce beau titre (celui de catholique), il fallait qu'une psychologie fût pure de toute erreur, les admirateurs exclusifs de Saint Thomas devraient les premiers y renoncer pour leur idole.⁽²⁶⁾

(26) Cité par Jacques Risse, op. cité, p. 18.

Arrêtons-nous maintenant sur le discours de distribution des prix que Combes est chargé de faire au terme de sa troisième année d'enseignement à l'institution de Pons. Nous sommes en 1863. L'orateur traite "de la littérature des Pères et de son rôle dans l'éducation de la jeunesse".⁽²⁷⁾ C'est un moment important dans l'évolution intellectuelle de Combes, qui soulèvera à cette occasion quelques accents d'indignation dans son auditoire. Les textes sacrés peuvent receler des "pièges tendus à l'innocence" contre lesquels les adolescents ne sont pas nécessairement prévenus. En outre, "les apôtres oubliaient, ignoraient même, ils auraient dédaigné, s'ils l'eussent connu, ce culte du beau qui crée les grands siècles et les grandes générations". Tressaillements prévisibles dans l'assistance : cette supériorité affirmée du culte du beau ne minore-t-elle pas la grandeur des lectures sacrées ? Et l'orateur de citer Platon : "Le beau est la splendeur du vrai". L'œuvre d'art n'a donc plus à être morale, elle est indépendante de la morale et de la religion. Puis vint le coup de grâce : "A l'âge de l'éducation, Dieu et la vertu ne sauraient être intéressants objets d'imagination. L'imagination et la sensibilité des écrivains profanes l'emportent donc en influence sur la sensibilité et l'imagination des auteurs ecclésiastiques". Et l'estocade : "L'amour de Dieu naît d'en-

(27) De la littérature des Pères et de son rôle dans l'éducation de la jeunesse, Montpellier, Grollier, 1864, 51 p.

seignements précis, qui tolèrent seulement une certaine sensibilité. L'amour de l'infini, vague dans son objet, est par là même plus profond, plus étendu, plus passionné, parce que sous l'image indistincte et voilée de l'infini, l'homme donne carrière à toutes ses aspirations".

Combes ne pouvait finir ainsi. Il montra donc qu'il fallait utiliser la littérature profane avec beaucoup de discernement et de prudence, faute de quoi les risques seraient incalculables. *L'Indépendant* loua ce "travail remarquable de franchise et de hardiesse".⁽²⁸⁾ C'était peu dire, pour un homme qui s'était promis à l'Eglise et qui affirmait là une foi parallèle : son credo culturel.

(28) *L'Indépendant de la Charente-Inférieure*, 18 octobre 1864, ADCM 13 J 53.

Soutenue le 21 mars 1868, donc un an plus tard, sa thèse de médecine avait pour titre "Considérations contre l'hérédité des maladies". Les conclusions scientifiques de ce travail sont aujourd'hui dépassées, mais cela importe peu, et le discours de l'expertise ne saurait nous apporter sur ce qui motiva notre thésard. Ce que cette thèse démontre, et outre l'étonnante modernité d'une pensée très hygiéniste, c'est l'inextinguible volonté d'indépendance de Combes, son souci de ne se laisser dominer par aucun argument d'autorité, son esprit frondeur pourrait-on dire, mais aussi son respect véritable et sincère pour les grands maîtres, auxquels il ne veut néanmoins jamais donner une absolue de principe.

On ne compte plus le nombre de médecins qui s'engageront en politique à cette époque. L'engouement

“C’est l’époque où naissent la sociologie, l’ethnologie, l’anthropologie, bref toutes les sciences qui vont écarter les lois divines et chercher dans l’homme et son environnement les réponses à l’angoisse du vivre.”

est grand pour toutes les sciences qui cherchent à comprendre les origines de l’homme - quoiqu’on n’espérait pas encore “*déchiffrer le grand livre de l’homme*”... C’est l’époque où naissent la sociologie, l’ethnologie, l’anthropologie, bref toutes les sciences qui vont écarter les *lois divines* et chercher dans l’homme et son environnement les réponses à l’angoisse du vivre.

Qu’est-ce qui prédomina ? *L’élément solide* ? C’est vraisemblable. Pour cette raison simple que ce jeune homme volontaire accordait bien plus d’importance aux découvertes intellectuelles et à ce sentiment enivrant de la construction de soi par la fréquentation des grandes œuvres, qu’aux petits déterminismes triviaux et quotidiens. Mais, bien sûr, comment aurait-il eu conscience de son *inconscient* ?

L’anticléricalisme de Combes fut-il à proprement parlé une *doctrine* ? Qu’il le devint au fil des ans, cela est indéniable. Mais il ne le devint pas pour autant de façon linéaire ; cette supposée doctrine fut évolutive, incertaine, et s’exprima avec autant de radicalité que de pragmatisme et de méthode. C’est ce qu’il nous faut maintenant examiner. ❖

2- Une campagne laïque et méthodique

On a beaucoup glosé sur le *combisme*, le plus souvent d’ailleurs pour le railler ou le dénoncer. C’est le signe, soit dit en passant, d’une des forces de ce *système*, car si l’on peut résumer une politique par un mot, ou mieux : par un *isme*, c’est que celle-ci aura au moins eu le mérite de la cohérence. Sans doute dirait-on qu’il s’agit là d’une définition par défaut... Pas seulement. Les plus grandes politiques, celles du moins qui laisseront le plus de traces - ou de séquelles - donnent toujours naissance à de nouvelles classifications, à de nouveaux *types idéaux*. Et ce n’est pas la moindre victoire pour un homme politique que de laisser en héritage un système qui fasse référence. Jamais nous n’avons parlé de millerandisme, de poincarisme, ou de pinayrisme. Non que les hommes n’eussent point de valeur ; mais, simplement, ils n’avaient attaché à leur pratique du pouvoir aucune méthode spécifique, aucun titre qui puisse faire école. Cela peut sembler

injuste parfois ; et ça l'est effectivement. En revanche, le bonapartisme, le pétainisme, le gaullisme, le miterrandisme, ou le combisme, font aujourd'hui partie de toute une sémantique qui signifie bien l'importance qu'ont pu revêtir certaines pratiques de pouvoir à un moment donné du temps politique.

Ce que nous voudrions montrer maintenant, c'est ce qui a pu être suffisamment important aux yeux des contemporains comme des historiens d'aujourd'hui pour que l'on puisse effectivement parler de *combisme*. Autrement dit, il s'agit donc d'engager une réflexion sur l'expression de la doctrine. Nous nous demandons d'ailleurs si *doctrine* il y a bien, car il est peu sûr que, derrière ses postures déterminées, Combes ait vraiment eu une ligne de conduite très claire ; ce qui en fera le succès, peut-être est-ce alors une méthode, faite de radicalité et de pragmatisme, de mouvements d'humeurs et d'appels à la patience.

Donner du temps au temps : radicalité et pragmatisme

Ce qu'on a retenu du combisme ? Une obsession: l'anticléricalisme. Une méthode : un maillon serré et organisé de soutiens locaux qui forment ce que Daniel Halévy appellera la République des Comités . Tout cela est vrai, mais insuffisant. L'anticléricalisme ne se résume pas au combisme, ni même l'existence de Comités. Lorsqu'André Tardieu déplore la "guerre méthodique contre le libre exercice d'une religion",⁽²⁹⁾ c'est à toute la III^{ème} République qu'il pense, et non au seul combisme.

(29) André Tardieu, op. cité, p. 139.

Une méthode radicale

L'objectif d'Emile Combes est clair : en finir avec les congrégations pour passer au progrès social généralisé. Il a maintes fois exposé sa méthode :

Nous sommes de cette école pratique qui a pour méthode absolue de sérier les questions, afin de les mieux résoudre. Le péril congréganiste disparu, l'équilibre budgétaire consolidé, la question des retraites ouvrières arrivera à son heure, et, pour avoir attendu son moment, elle s'offrira dans des conditions rassurantes pour sa réalisation . C'est même pour être en situation d'aborder, sans autre retard, cette question si intéressante, ainsi que les diverses réformes comprises dans notre programme, que nous avons poussé rapidement et sans discontinuité la lutte contre les congrégations. ⁽³⁰⁾

(30) Banquet de Laon, 10 avril 1904, CL2, p. 234-35.

Rappelons qu'à gauche même, certains doutaient de la volonté réelle de Combes de mettre un terme à la multiplication des congrégations ; le programme électoral avait d'ailleurs dû être revu à la baisse afin d'obtenir le soutien de l'Union Démocratique. Émile Combes se fit fort de rassurer d'emblée son électorat, et la lutte contre les congrégations trouva une application immédiate. Qu'on en juge par les quelques chiffres qui suivent. Il y a en France, en juin 1902, 1 371 congrégations et 20 823 établissements, qui se répartissent comme suit : 16 904 établissements d'enseignement, et 3 919 établissements mixtes (c'est-à-dire ensei-

“L'objectif est clair : en finir avec les congrégations pour passer au progrès social généralisé.”

“La séparation des Eglises et de l’Etat n’est nullement un accident de notre histoire, le caprice d’un gouvernement autoritaire ; c’est un simple résultat, le terme fatal d’une évolution mettant les principes fondamentaux de la société en concordance avec les faits.”

gnants et hospitaliers ou contemplatifs, ou purement hospitalier ou contemplatif). En outre, certaines congrégations avaient ouvert des écoles sans autorisation après le vote de la loi de 1901. Dès le 27 juin 1902, Emile Combes demande au président Loubet de signer un décret ordonnant la fermeture de cent vingt-cinq établissements. Loubet signe. Bien entendu, il y eut des protestations. Combes invoquera le droit pour lui, et notamment la loi de 1901. Mais c’est l’esprit surtout qui compte, et la séance du 9 juillet semble être pour les députés de l’opposition l’occasion de saisir que le programme de Combes sera bel et bien appliqué. Le message de Combes, inlassable, ne variera pas d’un pouce. Tout est clair pourtant, dès le début :

Il s’agit de savoir si le Gouvernement, qui est armé par la loi d’un droit de dissolution à l’égard des congrégations autorisées, restera désarmé à l’égard des établissements non autorisés. Répondre par l’affirmative à cette question, ce n’est pas seulement contredire le texte de la loi, c’est livrer à la risée publique la loi et le législateur qui l’a faite.

Au 4 septembre 1904, soit au jour de son discours d’Auxerre où Combes annonce officiellement son désir de parvenir à la séparation, 13 904 établissements d’enseignements auront été fermés, sur les 16 904 évoqués plus haut.

Quant à la Séparation, Combes se fait fort de démontrer qu’elle n’est que la suite logique de tout un processus historique.

La séparation des Eglises et de l’Etat n’est nullement un accident de notre histoire, comme la presse d’opposition s’ingénie à le soutenir, le caprice d’un gouvernement autoritaire, l’acte d’emportement d’un parti vindicatif ; c’est un simple résultat, le résumé d’une doctrine procédant par développements successifs, le terme fatal d’une évolution mettant les principes fondamentaux de la société en concordance avec les faits.⁽³¹⁾

Émile Combes n’est pas celui qui a fait la séparation, il n’est que le maillon d’une longue chaîne républicaine. Et il est certain que Waldeck-Rousseau, en dépit de ses ambiguïtés, en dépit des jugements critiques qu’il formulera sur la politique religieuse de Combes, n’a pas pu ne pas penser que sa propre politique avait rudement accéléré le processus séparatiste. Tout se passe donc pour Combes le plus naturellement du monde : il n’est que le continuateur d’une lignée de grands hommes que la République célèbre régulièrement.

Tout cela aurait-il aussi bien fonctionner si Emile Combes n’avait fait preuve que de radicalité et de fermeté ? Sans doute pas. Si Combes a été autoritaire, il ne l’a pas été plus que n’importe quel chef

“Waldeck-Rousseau, en dépit de ses ambiguïtés, n’a pas pu ne pas penser que sa propre politique avait rudement accéléré le processus séparatiste. Combes n’est que le continuateur d’une lignée de grands hommes que la République célèbre régulièrement.”

(31) CL2, Préface, p. VII.

“Jamais aucune liberté fondamentale ne fut atteinte ; le très légaliste Combes mit même un soin scrupuleux à les respecter et à les faire respecter. Sa volonté était politique et légaliste, nullement policière.”

de gouvernement dans une passe difficile. Mais jamais aucune liberté fondamentale ne fut atteinte ; le très légaliste Combes mit même un soin scrupuleux à les

respecter et à les faire respecter. Quant à sa responsabilité dans *l'affaire des Fiches*, qui annoncera sa chute, il est difficile de dire que Combes manqua à l'honneur ; que le système ne l'ait pas plus choqué que cela, c'est probable, mais jamais il ne l'encouragea, et il se laissa plutôt déborder par un système administratif qu'il ne croyait pas lui-même aussi étroitement cadenassé. Cela ne le dispense pas pour autant, car c'est bien par sa volonté et quelques unes de ses circulaires que l'administration fut *épurée*, mais sa volonté était politique et légaliste, nullement policière.

Ce que nous avons appelé sa *radicalité*, ce n'est pas autre chose que l'application à la lettre de son programme et des textes juridiques disponibles. La question qui reste en suspens, c'est de savoir si cette radicalité était nécessaire. Si l'on s'en tient à l'efficacité des mesures prises, il est indéniable que le *combisme* a donné une impulsion nouvelle au principe de séparation. Ceci étant dit, fallait-il à ce point bousculer les croyants ? Ne serions-nous pas allés, de toutes les façons, vers la séparation ? C'est le problème de toute politique décidée : elle stimule et décuple des énergies qui deviennent incontrôlables. Et le jeu frontal qui a opposé deux blocs dans cette France du début du siècle n'a pas toujours été reluisant. Si nous avons

pris le parti de défendre *malgré tout* le passage d'Emile Combes au pouvoir, ou du moins de rendre ce passage moins inintéressant que ce que l'on a pu en dire communément, ça n'est pas pour autant sans quelques réticences. Car on ne dresse pas impunément une population contre une autre. On ne lance pas d'un ton badin quelques bons mots sur l'Eglise sans avoir en tête que cela en fera des slogans, et qu'aucune politique digne de ce nom ne peut se satisfaire d'être réduite à quelques sentences, même bien frappées.

Le symbole était sans doute nécessaire. Sans doute la Séparation se serait-elle faite tout naturellement - quoiqu'on se demande quand, par qui, et comment, lorsque l'on connaît la suite de l'histoire de France - tant le clergé freinait une certaine forme de l'essor démocratique. Mais il y aurait manqué le symbole. Le *mot*, le *geste*, et l'*occasion*, voilà ce à quoi on reconnaissait les grands politiques dans la cité athénienne. Disons qu'Emile Combes aura su avoir le mot, faire le geste, et profiter de l'occasion.

Hâte-toi lentement...

Le jour de son accession au pouvoir, beaucoup se sont interrogés sur l'expérience politique de Combes. Saura-t-il seulement ce qui est bon pour la France, user de tous ces *trucs* politiques qui sont la marque de l'homme de pouvoir, naviguer entre les impatiences et les résistances ? Bref, sera-t-il *à la hauteur* ? La seule durée parle pour Combes : trois ans, pour un ministère, c'est déjà long sous la III^{ème} République. Combes témoignera d'un pragmatisme que l'on oublie souvent. Alternant menaces et main tendue, mises en

demeure et appels à la patience, il va montrer que la détermination n'est pas incompatible avec une conscience nette du temps politique, lequel ne permet pas tout. *Festina lente...*

Le sens de la menace

Émile Combes cultive cet art propre à l'orateur de ne pas dire les choses tout en les faisant bien comprendre. C'est ainsi que le mot *séparation* n'apparaît que très peu dans ses discours. Combes aime parfois durcir le ton, rappeler qu'il ne tient qu'à lui de lever le petit doigt et que l'emploi de méthodes plus expéditives est toujours dans l'ordre du possible.

Reportons-nous à la toute première interpellation sur la politique générale. Après avoir déploré que le clergé ait cherché à prendre une part active aux dernières élections, Combes attaque ⁽³²⁾ :

Je le dis franchement, la République ne peut endurer plus longtemps un état de choses qui, s'il devait subsister indéfiniment ou se poursuivre encore, entraînerait à titre de représailles des mesures radicales que vous sembleriez provoquer, mais que vous seriez les premiers à regretter vivement, si la nécessité s'en faisait sentir.

Tout y est : le seuil de tolérance, la menace de représailles, et l'irresponsabilité de ceux qui prennent le risque de les provoquer (ce

n'est pas le gouvernement qui veut la guerre, ce sont les cléricaux).

A l'égard du clergé, notre conduite s'inspirera de principes analogues [sang-froid, modération, fermeté]. Des professions de foi seraient ici fort déplacées ; d'ailleurs nous n'avons pas à rechercher en ce moment, comme m'y invitaient quelques orateurs de ce côté de l'Assemblée (l'extrême gauche), si les rapports de l'Etat avec l'Eglise catholique, tels qu'ils ont été définis par les lois concordataires, sont ceux qui répondent le mieux à nos opinions individuelles. Tant que les lois qui les établissent n'auront pas été abrogées ou modifiées, elle devront être appliquées.

Là encore, bel exemple, plus subtil encore. Emile Combes rappelle que la séparation n'est pas au programme, ce qui permet de rassurer l'auditoire en montrant que l'extrême gauche n'a pas complètement prise sur lui ; il rappelle également son légalisme en ne remettant nullement en cause la prééminence du Concordat - même si l'on n'en sait pas plus sur son "*opinion individuelle*" - ; enfin, il n'exclut pas que les lois puissent évoluer, quand le besoin s'en fera sentir. En résumé : rien n'a changé mais tout peut changer.

Nous présumons assez de vos sentiments d'équité, de votre esprit politique, de votre largeur d'idées pour croire et pour dire que vous saurez faire la part des nécessités politiques de notre temps et des besoins inhérents à l'âme humaine. Vous saurez distinguer entre les associations religieuses qui ouvrent des

(32)
Interpellation
sur la politique
générale, 12 juin
1902, CL1.

“Combes va montrer que la détermination n'est pas incompatible avec une conscience nette du temps politique, lequel ne permet pas tout. Festina lente...”

retraites volontaires aux consciences éprises d'idéal ou tourmentées par quelque douleur secrète, et celles qui recrutent des adhérents pour un apostolat quelconque contre les principes fondamentaux de la société moderne.

Le distinguo qu'il fait entre les *bonnes* et les *mauvaises* congrégations (celles des *moines ligueurs* et des *moines d'affaire* dont parla Waldeck-Rousseau) est tout à fait sincère. C'est donc toujours avec un pragmatisme revendiqué qu'Emile Combes aborde les questions difficiles ; ainsi en va-t-il des demandes d'autorisation des congrégations :

C'est avec l'estime et le respect qui sont dus aux sentiments généreux de la nature humaine que nous apprécions les demandes des institutions hospitalières et charitables. Outre que l'Etat s'est malheureusement, trop malheureusement, laissé distancier sur ce point par l'initiative privée et qu'il aurait mauvaise grâce à décourager dans autrui des efforts dont il s'est montré jusqu'à présent incapable, on peut penser que le devoir d'assistance s'étend à trop de personnes et à trop de situations pour qu'on ait quelque raison de croire qu'il y ait double emploi et surabondance de bien. (33)

Combes montre à quel point il ne raisonne pas par système : sa détermination politique ne s'applique pas à tous avec la même force, selon les circonstances. Finalement, n'est-ce pas le peuple lui-même qui indiquera la voie ? N'est-ce pas lui qui, lassé des ingérences cléricales dans le domaine politique et des vio-

lations répétées du Concordat, fera pencher la balance vers l'ultime décision ?

L'opinion publique déconcertée s'interroge avec inquiétude pour savoir ce qu'elle doit augurer d'un tel spectacle inconnu des régimes antérieurs. Pour peu que le spectacle se prolonge encore, elle sera fatalement amenée à rejeter sur le Concordat la responsabilité d'un ordre de choses où les écarts de conduite et les intempérances de langage du clergé s'enhardissent par l'insuffisance même des moyens de répression. (34)

Ce n'est jamais Combes qui menace, c'est le clergé lui-même, lequel finira par lasser l'opinion publique, qui pourrait bien inciter le Gouvernement à durcir ses positions... Voilà le schéma type que suit Combes. Mais celui-ci n'aurait pu fonctionner s'il n'y avait pas eu tout de même dans les propos de Combes, quelque clémence véritable, et un certain sens de l'intérêt bien compris.

Le bon sens stratégique

Citons-le à nouveau, dans son discours du 19 juin 1902, afin de mettre en valeur le pragmatisme de sa méthode, l'insistance qu'il met à calmer les impatiences, et la distinction - sincère et politique - qu'il fait entre les clergés régulier et séculier.

On s'est étonné - ou du moins on a feint de s'étonner - que la déclaration [gouvernementale] ne renfermât pas l'ensemble de ce qu'on appelle le programme de l'ancien parti radical. Que sont devenues,

(34)
Interpellation sur la politique religieuse, 20 mai 1903, CL1, p. 272.

(33)
Interpellation sur la politique religieuse, 15 janvier 1903, CL1, p. 272.

semblait-on dire, vos revendications traditionnelles ? L'impôt progressif sur le revenu global, la séparation des Eglises et de l'Etat, le rachat des chemins de fer et d'autres ? Je demande à mon tour : Pour qui nous prenez-vous ? Nous sommes simplement des hommes de gouvernement, qui ont à tenir compte du milieu où il vivent, des conditions inhérentes aux hommes et aux choses de ce moment. Sans renier le moins du monde les opinions, les doctrines que nous avons professées, nous sommes bien contraints cependant de n'en réaliser que ce qui est immédiatement réalisable.

Nous nous trouvons là dans les toutes premières heures du ministère Combes. Dès le début donc, Combes tient à ne pas donner l'impression d'une intransigeance bornée, et à bien signifier qu'il a le temps pour lui. Cela ne contredit nullement la *radicalité* des mesures prises, dès le décret du 27 juin. Il sait attendre, ce qui explique à la fois son ton menaçant et ses appels répétés à la patience.

Je ne dis pas que la rupture des liens qui existent entre l'Etat et l'Eglise catholique ne se produira pas à un jour donné. Je ne dis même pas que ce jour n'est pas prochain ; je dis simplement qu'il n'est pas arrivé.⁽³⁵⁾

En clair, il y a ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, ce qui est souhaitable et ce qui ne l'est pas, et il y a aussi un certain nombre de limites apportées à la lutte contre les congrégations. Au nombre de ces limites, figure la clémence accordée aux missions catholiques en Orient et en Extrême-Orient.

Je n'ai jamais contesté que les traités du protectorat aient procuré à la France auprès des nations qui les ont signés un certain ascendant, un certain prestige, l'ascendant et le prestige d'une nation forte et redoutée. Ai-je jamais proposé de leur [les grandes communautés chrétiennes] retirer notre protection ? Sans doute j'aimerais mieux que nos subventions aillent à des maîtres laïques. Malheureusement les maîtres laïques sont trop rares là-bas. Ce n'est pas d'un cœur chrétien ni d'un esprit soumis aux dogmes de la foi que nous mettons en œuvre, le cas échéant, les clauses du protectorat. C'est par les maximes d'une philosophie plus humaine, plus haute et plus libérale que nous nous laissons guider. En allant au secours des chrétiens d'Orient, nous allons au secours de la liberté de conscience ou de toute autre liberté essentielle violée en leur personne. ⁽³⁶⁾

Que s'agit-il de mettre en valeur ici ? Nullement bien sûr cette "*philosophie plus humaine*" dont Combes se revendique. Il s'agit simplement d'apporter à nouveau la preuve que le combisme n'incarne pas unilatéralement l'esprit de système. C'est l'intérêt bien compris de Combes que de tolérer ces missions : on manque d'instituteurs laïques, et la "*grandeur*" de la France est en jeu. En bref, il applique toujours la même méthode : il est légitime que les congrégations puissent agir à leur guise, dès lors que l'Etat est défaillant dans certains domaines. C'est le principe même de la *subsidiarité*.

“Il applique toujours la même méthode : il est légitime que les congrégations puissent agir à leur guise, dès lors que l'Etat est défaillant dans certains domaines. C'est le principe même de la subsidiarité.”

⁽³⁶⁾ La France républicaine et le protectorat des missions, Discours à la Chambre, 25 novembre 1904, CL2, p. 409 et suivantes.

⁽³⁵⁾ Discours au Sénat sur le budget des Cultes, 21 mars 1903, CL1, p. 200.

“Combes va s’appliquer à pour fendre le clergé régulier, en l’opposant notamment au clergé séculier. La méthode est éprouvée : *Divide ut regnes*. Un véritable fanatique n’aurait peut-être pas pris de tels gants.”

Combes va s’appliquer à pour fendre le clergé régulier, en l’opposant notamment au clergé séculier. La méthode est éprouvée : *Divide ut regnes*. Pourtant c’est

chez Combes une vraie raison, et son but déclaré n’est pas la lutte contre le clergé séculier, auquel il trouve même quelques grandeurs. “ *Nous ne reconnaissons à personne le droit de s’introduire dans une église pour en troubler les cérémonies. Nous avons donné les ordres les plus formels pour empêcher ou réprimer ces troubles, autant qu’il dépend du Gouvernement* ”, (37) déclare-t-il en suscitant les sarcasmes de la droite. En dépit des exclamations, tout indique que Combes est sincère. De même lorsqu’il s’insurge contre les agissements du clergé régulier à l’égard du clergé séculier :

L’épiscopat ne s’est pas contenté d’ouvrir des chapelles sans s’être concerté préalablement avec le Gouvernement. En une foule d’endroits, il a confié ces chapelles aux congrégations non autorisées, au grand détriment des églises paroissiales. Il aurait voulu appauvrir la paroisse et enrichir la communauté religieuse, qu’il n’aurait pas imaginé un moyen plus sûr de réussir.

On peut tergiverser longtemps pour savoir si cette défense du *bas clergé* est sincère ou pas. Ce qui est certain en tous cas, c’est que cela atténue fortement l’image du *petit père*. Un véritable *fanatique* n’aurait peut-être pas pris de tels gants.

“Un divorce entre époux mal assortis”

Il s’agit maintenant de savoir si Combes avait une *doctrine* claire et prête à l’emploi en parvenant au pouvoir. L’idée la plus communément admise est celle d’un homme profondément concordataire qui se serait laissé entraîner dans le sillage de son aile gauche. Et le fait est que la Séparation ne figurait pas au programme du ministère, pour des raisons toute politiques. Cela ne signifie pas pour autant que lui-même, à titre individuel, n’y souscrivait pas ; il est même très vraisemblable que l’idée ait commencé à faire son chemin chez lui autour des années 1885-1890. Au demeurant, la dialectique coups de semonce/appels à la patience qu’il déploie rend mal aisé le discernement d’une doctrine ferme. De deux choses l’une, donc. Soit que cette dialectique fut l’expression d’un sens extrêmement fin de la chose politique : en ce cas il ne s’agit plus d’une simple tactique mais d’une véritable stratégie, et auquel cas la tâche que Combes se donne est bien de préparer la société française à un bouleversement majeur ; soit que cette tactique sinieuse et déconcertante fut le signe de ce que l’on a déjà crû discerner comme étant celui d’une indécision fondamentale, ceci expliquant peut-être en partie la fermeté de sa pratique du pouvoir - étant bien entendu qu’on applique d’autant plus vigoureusement une idée que l’on s’y est rallié avec difficulté, comme pour s’auto-convaincre du bien-fondé de son choix ultime.

(37)
Interpellation
sur la politique
religieuse, 20
mai 1903, CL1,
p. 260.

Le tocsin malgré lui ?

Quand Emile Combes est placé à la tête du pouvoir, c'est avec un objectif bien précis : la lutte contre les congrégations. A-t-il véritablement choisi ce combat ? Sans doute. Mais on peut aussi largement considérer qu'il lui fut imposé en tant que *priorité*. Autrement dit, on l'a mis au pouvoir pour cela, et on ne se privera pas de le lui rappeler.

La grande affaire du moment, c'est la loi de juillet 1901 sur les associations et son application ; on attend du ministère Combes qu'il prenne la suite de Waldeck-Rousseau, lequel avait sciemment rédigé cette loi pour lutter contre l'influence congréganiste.

Il s'agit de faire face au péril qui naît du développement continu, disait Waldeck-Rousseau, dans une société démocratique, d'un organisme, qui, suivant une définition célèbre, dont le mérite revient aux anciens Parlements "tend à introduire dans l'Etat, sous le voile spécieux d'un institut religieux, un corps politique dont le but est de parvenir d'abord à une indépendance absolue, et, successivement, à l'usurpation de toute autorité". Sous la même action et la même influence, dans un pays dont l'unité morale a fait, à travers les siècles, la force et la grandeur, deux jeunesses, moins séparées encore par leur condition sociale que par l'éducation qu'elles reçoivent, grandissent sans se connaître, jusqu'au jour où elles se rencontreront si dissemblables qu'elles risquent de ne plus se comprendre. (38)

Que Waldeck-Rousseau se soit par la suite mordu les doigts d'avoir conseillé Emile Combes comme

président du Conseil au président Loubet ne change rien à l'affaire : il lui aura amplement montré la voie.

Il faudra attendre 1904 pour que Combes commence à s'exprimer clairement au sujet de la séparation. Ainsi lors de son discours d'Auxerre :

Le pouvoir religieux a déchiré le Concordat. Il n'entre pas dans mes intentions de le rapiécer. Ce serait perdre son temps et duper l'opinion publique que de l'essayer. La seule voie restée libre aux deux pouvoirs en conflit, c'est la voie ouverte aux époux mal assortis, le divorce et, de préférence, le divorce par consentement mutuel. Je n'ajoute pas, remarquez-le, pour cause d'incompatibilité d'humeur. Car il ne saurait être question dans l'espèce d'accès d'irritation et de mauvaise humeur. Il s'agit d'une chose bien autrement sérieuse et grave ; il s'agit d'une incompatibilité radicale de principes. (39)

Mais à ce moment-là de la législature, tout est déjà largement prévisible. Combes, à ce moment, ne fait qu'exhaler l'air de son temps. Et ce que l'on voit, c'est plutôt un homme politique qui s'est donné comme ligne de conduite de n'agir que s'il se sait en étroite osmose avec la majorité du corps électoral. C'est le temps où Clémenceau répète qu'il faut en finir avec "la politique des bras croisés", où Jaurès en appelle à la rupture, où l'aile gauche de Combes le presse d'en venir

"Le pouvoir religieux a déchiré le Concordat. La seule voie restée libre aux deux pouvoirs en conflit, c'est la voie ouverte aux époux mal assortis, le divorce et, de préférence, par consentement mutuel." (E. Combes)

(39) Discours d'Auxerre, 4 septembre 1904, CL2, p. 331.

(38) Discours de Toulouse sur "les deux jeunesses", cité... un peu partout, et notamment ici dans : Jean Cotereau, *Anthologie des grands textes laïques*, Volume 2 : *Laïcité... Sagesse des peuples*, Librairie Fischbacher, Paris, 1963, p. 309.

enfin à ce pour quoi il a implicitement été élu, et où certains modérés s'agacent même de l'attitude insultante du Vatican à l'égard de la République. Au lendemain de la visite de Loubet à Rome, *La Lanterne* va plus loin : “*Si le gouvernement n'agit pas, les républicains auront le droit de dire que l'anticléricalisme de Combes est de la frime, et que le cabinet a capitulé devant le pape*”.⁽⁴⁰⁾ Il faut ajouter que Jaurès porte une grande responsabilité dans ce climat survolté. C'est lui en effet qui publia, le 17 mai 1904, dans *L'Humanité*, la protestation rédigée par le cardinal Merry del Val adressée aux autres chefs d'Etat catholiques, et jusque là restée confidentielle. La réaction ne se fit pas attendre : Nisard, ambassadeur à Rome, est rappelé immédiatement, et la Chambre approuve la conduite du gouvernement par 427 voix contre 95. Ce qui n'empêche pas Combes de renouveler ses appels à la patience :

Fallait-il pousser plus loin notre protestation légitime contre l'attitude prise par le pape et, par exemple, retirer tout le personnel de l'ambassade ? Nous ne l'avons pas pensé car il ne faut pas perdre de vue qu'en vertu d'un traité qui nous lie, tant qu'il conserve force légale, en vertu du Concordat, nous sommes obligés d'entretenir auprès du Vatican un fondé de pouvoirs de notre Gouvernement pour l'expédition des affaires.⁽⁴¹⁾

La séparation est sur les rails. Et Combes le sait bien. Combes est rarement celui qui donne l'impulsion. Il rebondit avec aisance, profite de toutes les occasions, se joue des rivalités, mais attend l'événement.

C'est le cas pour la circulaire du Vatican, on vient de le voir, c'est le cas aussi pour les affaires des évêques Geay et Le Nordez, de Dijon et de Laval, accusés par le Vatican d'être trop loyaux envers leur gouvernement (du moins est-ce la raison véritable du courroux pontifical). “*Pie X est devenu mon meilleur collaborateur*”⁽⁴²⁾ s'écrie-t-il.

Il est étonnant de constater le soin que met Combes à respecter les clauses concordataires. “*Je ne suis jamais sorti de la plus stricte légalité. C'est le Concordat à la main que j'ai combattu le cléricisme dans ses deux forces principales : les ordres religieux et le clergé séculier*” rappelle Combes dans un article de la *National Review*⁽⁴³⁾. De fait, dès la première interpellation sur la politique générale, il répond Concordat à qui lui parle Séparation. Le 24 juillet suivant, dans un message qu'il fait transmettre au pape, il affirme sa volonté de respecter le Concordat, tout en espérant que le Vatican soit dans les mêmes dispositions, faute de quoi... Mais en 1903, lors d'une discussion à la Chambre, il s'oppose à la suppression du budget des cultes, en bon concordataire : “*Si vous supprimez le budget des cultes par un vote improvisé, vous jetteriez ce pays dans le plus grand embarras qui se puisse imaginer*”.⁽⁴⁴⁾

Progressivement, il brandit la séparation comme un spectre qu'il semble parfois lui-même vouloir rejeter. A la fin du mois de juillet 1904, il rappelle qu'un certain nombre d'incidents “*sont de nature à favoriser une solution qui est dans les vœux de tout le parti républicain*”.⁽⁴⁵⁾ Un mois plus tard, c'est le dis-

(40) Cité par Gabriel Merle, op. cité, p. 331.

(41) Discours à la Chambre sur la Circulaire du Vatican, 27 mai 1904, CL2, p. 238.

(42) Cité par Jacques Risse, op. cité, p. 118.

(43) Numéro de mars 1905, retranscrit dans CL2, Introduction.

(44) Discours du 26 janvier 1903 sur le Budget des Cultes, CL1, p. 168.

(45) Banquet démocratique de Carcassonne, 24 avril 1904, CL2, p. 284.

cours d'Auxerre, qui enfonce le clou. “ *Vainement, au début de notre ministère, y déclare-t-il, avons-nous annoncé que nous nous placions sincèrement sur le terrain du Concordat. Vainement, avons-nous déclaré que nous ferions l'essai loyal de ce régime, estimant qu'il serait prématuré et impolitique de l'abandonner avant de l'avoir soumis à une dernière et décisive expérience*”.

Ce dernier passage suggère plusieurs remarques. Combes y dit tout d'abord qu'initialement il se plaçait “ *sincèrement*” sur le terrain du Concordat. Le terme est fort ; il ressemblerait presque à un acte manqué : autrement dit, Combes avoue lui-même qu'il était dans ses vues de respecter le contrat de 1801, non seulement par légalisme, mais aussi par adhésion, “ *sincèrement*”. Il y parle d'un “ *essai loyal*” ; là encore, et sans chercher à amplifier ou orienter les mots, on peut s'en étonner : qu'il ait parlé de respect de la loi, voilà qui n'aurait nullement surpris de la part de ce vieux légaliste ; mais qu'il parle de *loyauté*, c'est déjà autre chose : on n'est loyal qu'envers ce que l'on respecte, voire ce que l'on approuve. Poursuivons. Lorsque Combes estime qu'il serait “ *prématuré et impolitique*” d'abandonner le Concordat, nous retrouvons cette idée selon laquelle il faut avant tout préparer l'opinion à une décision fondamentale. Mais songeons que nous sommes tout de même en août 1904, et que voilà précisément deux ans que Combes ne cesse de répéter qu'il faut préparer le pays... Mais que fait-il d'autre depuis le début ? Autrement dit, n'est-il pas en train d'essayer de repousser au maximum une solution qui, en son for intérieur, ne lui convient qu'imparfaitement ?

D'autant que l'on peut s'étonner de l'entendre ainsi appeler à “ *une dernière et décisive expérience*”, comme s'il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'il y a effectivement une vie après le Concordat.

Un processus, donc. Un processus, et non un projet. Voilà l'idée. Et si une chose est sûre, c'est que Combes lui-même ne revendique pas du tout la paternité du processus en cours. Il le fait bien entendu remonter à Waldeck, et avant lui aux grands précurseurs, Gambetta, Ferry, ou Bert. Et il nous reste cet humble mot :

Si c'est préparer une rupture que de la prévoir, je l'ai préparée puisque je l'ai prévue. Mais je n'en suis pas plus responsable que ne le sont tous les hommes impartiaux et réfléchis qui l'ont entrevue comme inévitable.⁽⁴⁶⁾

L'apparente modestie de Combes ne doit pas faire illusion. Car s'il ne s'est pas résolu d'emblée à la séparation, si un certain nombre de réflexes concordataires semblent ancrés en lui, son rôle dans la séparation ne peut se résumer au simple accompagnement d'une rupture “ *inévitabile*”. Sa *campagne laïque* fut *méthodique*.

Fin de conciliabule entre irréconciliables

Les Français ont retenu une équation simple : Combes = Séparation. À la lettre, c'est inexact, puisque celle-ci ne sera votée qu'en décembre 1905, sous le ministère Rouvier, ancien ministre des Finances d'Emile Combes, et sous la forte impulsion de Jaurès et de

(46) Discours à la Chambre, 22 octobre 1904, CL2, p. 359.

“Combes = Séparation. À la lettre, c’est inexact, puisque celle-ci ne sera votée qu’en décembre 1905, sous le ministère Rouvier, et sous la forte impulsion de Jaurès et de Briand.”

Briand. Mais s’il n’a pas fait la Séparation, au moins en a-t-il été un moteur puissant. Et si nos réflexions nous ont conduits à mettre en

avant le processus proprement mécaniste de la logique séparatiste, cela ne doit pas obstruer la dimension volontariste, et vraisemblablement préméditée, de sa politique.

Trois points vont retenir notre attention.

Les attitudes politiques de Combes tout d’abord, lequel saisit toutes les occasions pour durcir les relations avec le Vatican. Ensuite, comme nous le suggérons, Combes va attendre que l’opinion soit prête, et les invitations croissantes de son entourage politique à entrer dans le processus ne lui laisseront plus de doute sur le bien-fondé d’une solution que tout le monde a sur le bout de la langue. Enfin, nous nous pencherons sur son projet de séparation, dans lequel se retrouvent nombre des ambiguïtés du personnage. Au total il s’agit bien de montrer que le poids des événements n’explique pas tout, qu’un autre que Combes aurait peut-être échoué, et que la volonté politique du personnage est dans une large mesure responsable du divorce qui s’annonce.

Les bonnes occasions du larron

On a vu qu’il faut attendre 1904 pour que Combes cesse de laisser planer le doute sur ses intentions. Pourtant, il avait probablement, dès 1902, une conscience assez nette de ce qu’il voulait faire et de

ce pour quoi il était au pouvoir. Ses contorsions, son jeu de cache-cache avec ses propres soutiens politiques, son goût parfois immodéré de surprendre son monde, tout cela peut bel et bien apparaître comme une stratégie. “*J’ai tout prévu et tout accepté*”, lança-t-il au début de son mandat à une Chambre. On ne lance pas un tel mot sans avoir effectivement prévu de bousculer certaines habitudes et sans avoir projeté certaines avancées décisives. Combes va se jouer des vicissitudes, se démener dans l’adversité, en subordonnant ses sentiments, ses doutes et ses fatigues à la décision politique majeure qu’il s’était résolu à prendre un jour ou l’autre.

Souvenons-nous des premières mesures du ministère Combes. Dès les premières semaines, il fait fermer par décret 125 écoles, ouvertes au mépris de la loi du 1er juillet 1901. Il n’y eut alors que peu de débats, l’infraction constatée étant manifeste. Mais c’était tout de même une singulière façon d’ouvrir un mandat gouvernemental. Le 10 juillet, il fait fermer les établissements non autorisés ouverts antérieurement à la loi. Cette fois-ci les débats furent plus houleux ; les premières violences apparurent lors de l’apposition des scellés, ce qui n’empêcha pas Combes de recueillir 100 voix de majorité. Le 4 décembre, il fait voter une loi qui prévoit des sanctions envers les récalcitrants. Les congrégations furent ensuite visées, Combes s’attaquant d’abord aux 54 congrégations d’hommes non autorisées. Elles devaient se dissoudre et s’expatrier ; la dernière le faire fut celle des Chartreux, expulsés le 29 avril 1903.

“Qui pourra croire qu’il n’envisageait pas autre chose qu’une simple lutte quotidienne contre le clergé réfractaire ? Lorsqu’il se plaît à répéter que la Séparation ne figure pas au programme, cela ressemble fort à un truisme. ”

L’explication de la fermeté de Combes par un effet de système, ou par la nécessité de donner consistance à la loi sur les associations, n’est pas suffisante. C’est

bien lui qui mena le combat en premier, et les quelques mesures évoquées ci-dessus jouaient un rôle bien compréhensible d’avertisseur. Qui pourra croire qu’il n’envisageait pas *autre chose* qu’une simple lutte quotidienne contre le clergé réfractaire ? Lorsqu’il se plaît à répéter que la Séparation ne figure pas au programme, cela ressemble fort à un truisme. Est-ce à dire qu’il envisage la Séparation dès cette époque ? Non, car son attachement au Concordat est réel, et son tempérament naturellement indécis demeure prégnant ; nous en concluons seulement qu’il avance sur un chemin qu’il contribue à tracer, mais sans avoir véritablement conscience des parages où cela le mènera. Le paradoxe n’est d’ailleurs qu’apparent. Il n’est pas rare de voir un homme au pouvoir se révéler beaucoup plus déterminé qu’il ne le laissait paraître, d’une part pour prouver - au public mais aussi à lui-même - qu’il est à la hauteur de sa mission, d’autre part pour trouver dans sa propre pratique des éléments de réponse à ses questions doctrinales.

Excepté Antoine Prost, ⁽⁴⁷⁾ aucun observateur ne s’engage à dire que Combes voulait la Séparation. En revanche, tous admettent que s’il fallut attendre 1904 pour qu’il s’y rallie franchement, c’est que les conditions pour y parvenir n’étaient pas réunies plus tôt.

(47) Antoine Prost, *L’enseignement en France, 1800-1967*, Seuil, 1975.

En outre, il est certain que Combes n’aurait pu mener de front à la fois la lutte contre les congrégations et leurs établissements, et le combat pour la Séparation. Le choc eût été trop rude. On a souvent mis l’accent sur les violences de l’époque, non sans exagération. Qu’il y ait eu, ici ou là, quelques échauffourées, quelques charges de cavalerie, quelques bagarres villageoises et quelques arguments bien frappés, nul n’en disconvient. Il est difficile, au demeurant, de s’en étonner, et nous aurons le cynisme de penser qu’il n’y a là rien de vraiment dramatique. On oublie souvent de dire que la plus grande majorité des manifestations, d’une part n’étaient pas des émeutes, d’autre part se dénouaient plutôt pacifiquement, curés et maires trouvant toujours quelque arrangement pour pacifier les âmes des ouailles et administrés dont ils avaient respectivement la charge. En outre, et comparaison pour comparaison, les heurts qui se produiront plus tard, lors de l’inventaire des biens de l’Eglise, seront, eux, bien plus conséquents.

Combes a volontairement attendu que la Séparation apparaisse à la fois inéluctable en tant que processus et acceptée en tant qu’idée nécessaire. Toutes les occasions de durcissement - d’aucuns parleront de *pourrissement* - de la situation lui semblent bonnes. Chaque attaque ou erreur du clergé lui permettra de répondre un ton au-dessus. On le verra prendre une défense véhémement des évêques de Dijon et de Laval. On le verra tenir ferme et gagner la bataille du *nobis nominavit*. On le verra redoublant de colère à chaque violation du Concordat. On le verra jouer avec grand art des aléas du voyage du président Loubet à Rome,

lequel voyage lui donnera le feu vert pour accélérer la mise sur agenda de la Séparation. On le verra enfin jouer avec ce même art des crispations et aveuglements de Pie X.

L'élection de Pie X au mois d'août 1904 sera une véritable aubaine. Cela peut surprendre au premier abord, tant Pie X est réputé pour son intransigeance et pour la détestation qu'il voue à Combes. Mais ce sera une autre occasion de se saisir de ce durcissement, et Pie X se montrera si imperturbablement aveugle qu'il sera aisé de montrer que le Vatican ne cultive guère qu'une seule et unique politique : celle de la provocation.

Ainsi le 6 janvier 1904, date de la lecture solennelle du décret proclamant l'héroïcité des vertus de Jeanne d'Arc. La procédure est banale, et la canonisation de Jeanne ne regardait guère que l'Église. Le malheur est que Mgr Touchet d'abord, Pie X ensuite, se crurent obligés de faire quelques déclarations politiques fracassantes. Le premier se mit en tête d'obtenir la bénédiction du Saint-Père pour une France impie ; quant à Pie X, il encouragea les catholiques français à entrer dans une résistance non seulement salutaire, mais obligatoire. Il faut dire que ce dernier était persuadé que les Français refuseraient majoritairement la rupture du Concordat, malgré le scepticisme de son entourage. Le Saint-Père n'étaient d'ailleurs pas le seul à douter de la perspective d'une séparation : Rouvier lui-même, alors nouveau président du Conseil, disait au député Zévaès : *“Vous y croyez, vous, à la séparation ? Eh*

bien, dans dix ans nous en parlerons encore”. Nous sommes pourtant en janvier 1905, et quelques mois plus tard, le même Rouvier... On peut dater sans trop de risque son ralliement définitif au 27 mai 1904, lors de la discussion sur la circulaire du Vatican, à la suite de laquelle le Parlement lui donne 332 voix de majorité. Ce jour-là, il sait que la majorité est en marche, et que rien ne l'arrêtera.

Finis les tergiversations, les jeux de cache-cache, les retours en arrière, les hésitations et les bruits de couloir. Il le dira d'ailleurs avec beaucoup d'éloquence quelques semaines plus tard, dans un de ses plus beaux discours : *“Messieurs, ira à Canossa qui voudra. C'est un voyage que ni mon âge ni mes goûts ne me permettent d'entreprendre”*. (48)

L'année 1904 voit les républicains de tous bords s'unir dans un même élan séparatiste. Le congrès de la Ligue de l'Enseignement acclame Emile Combes ; on lui vote des félicitations au congrès du parti radical, aux assises du Grand Orient et le congrès international de la Libre Pensée lui adresse de Rome un télégramme de sympathie. La presse y va de son couplet. Le 6 septembre, Jaurès écrit dans *La Dépêche* : *“Ne redoutez pas la séparation”*. Le 7, Clémenceau prend le relais : *“La raison d'être du*

“Cette année 1904 voit les républicains de tous bords s'unir dans un même élan séparatiste. Jaurès écrit dans La Dépêche : “Ne redoutez pas la séparation”. Le 7, Clémenceau prend le relais : “La raison d'être du ministère Combes aux yeux du pays tout entier est dans l'œuvre de sécularisation”.

(48) Discours sur la politique religieuse, 22 octobre 1904, CL2, p. 359.

ministère Combes aux yeux du pays tout entier est dans l'œuvre de sécularisation". Et L'Aurore du lendemain publie un discours véhément de Buisson. Les encouragements socialistes se font plus pressants encore. Jaurès, dans une séance à la Chambre le 3 mars 1904, martèle qu' "il est temps, que ce grand mais obsédant problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat soit enfin résolu pour que la démocratie puisse se donner tout entière à l'œuvre immense et difficile de réforme sociale et de solidarité humaine que le prolétariat exige". (49)

(49) Cité par Jacques Risse, op. cité, p. 112.

La gauche donc, quasi-unanime, presse Combes d'en finir une bonne fois pour toutes, excepté le Parti Ouvrier Français de Jules Guesde, qui voit dans l'anticléricalisme forcené du moment le nouvel opium du peuple. L'affaire des Fiches allait venir ébranler cette belle mécanique ; mais le mal était fait, et Combes savait désormais que le fruit était mûr.

Emile Combes remet sa copie

Une commission spéciale est instituée le 20 octobre 1902. Son rapporteur est Aristide Briand, qui remet son rapport le 13 octobre 1903. Mais au fur et à mesure que l'idée fait son chemin, Combes se range à l'avis de la droite, qui réclame qu'un acte d'une telle gravité fasse l'objet d'un projet gouvernemental, et non d'une proposition parlementaire. Combes s'y rallie dans un mouvement de sagesse, et remet son contre-projet le 29 octobre 1904.

Pour beaucoup, ce fut une vraie douche froide. Et il est vrai que ce texte ne manquait ni d'ambiguïtés ni de raccourcis. Certains articles ont pu être consi-

dérés comme le signe manifeste de la difficulté qu'éprouvait Combes à se rallier à la séparation. Ainsi en va-t-il de l'article 24 qui maintient la direction des Cultes ; couplé au silence de ce texte sur le maintien ou la suppression de l'ambassade du Vatican, Combes donnait l'impression de retrouver ses vieilles habitudes concordataires.

À bien des égards, Combes est plus généreux que Briand. Ainsi le clergé peut-il bénéficier de deux ans de jouissance gratuite des lieux du culte et des bâtiments d'habitation. Quant aux retraites des ministres du culte, Briand les conditionnaient à l'âge de quarante-cinq ans et à vingt ans de service ; Combes, lui, est plus large, rabaissant la limite d'âge à quarante ans et les années de service à quinze. Il n'est pas impossible que cette magnanimité soit le résultat de l'expérience de Combes, et des nombreux exemples de prêtres dans le besoin qu'il connut jadis.

Trois articles bien moins libéraux vont faire problème, les articles 3, 6 et 8. Le premier stipule que les associations cultuelles se formeront dans les anciennes circonscriptions ecclésiastiques. Le second exclut les étrangers des fonctions de ministre des cultes et d'administrateur et leur impose d'habiter le canton. Le dernier limite la possibilité d'union au département. En outre, tous les pouvoirs revenaient au Conseil d'Etat et au préfet, indice d'un jacobinisme pour le moins orthodoxe. En résumé, Combes consacrait l'éparpillement du clergé, et se proposait de le *balkaniser* pour mieux le contrôler.

Clémenceau eut des mots très durs : “ *C’est un régime tel qu’en peut concevoir une cervelle de vieux curé, non point retourné, mais simplement détourné de ses voies. Ajoutez tous les vices du Concordat à tous les inconvénients de la liberté et vous aurez le combisme napoléonien*”. Quant à Albert de Mun, il railla ce “ *mélange odieux et ridicule de gallicanisme frelaté et de bas césarisme qui, sous l’habit du jacobin, laisse voir la robe du séminariste*”. Les Libres Penseurs exprimèrent leur déception : “ *Il n’y a pas séparation. On veut tenir les Eglises dans la sujétion de l’Etat. On continue à payer.*” Mais l’opposition la plus nette et la plus étoffée venait sans doute des protestants. Car Combes pensait à l’Eglise catholique et oublia vraisemblablement que le culte protestant ne fonctionnait pas tout à fait avec les mêmes règles. Un pasteur s’en offusque dans les colonnes du *Siècle*:

L’Eglise catholique réalisera son unité à Rome, cet article [l’article 8] ne la touche donc pas. C’est là que réside son pouvoir, c’est là que peuvent être centralisés les fonds de réserve, c’est de là que partent les ordres et même les subsides. Cet article 8 n’a pas la même signification pour les autres cultes. Il porte les coups les plus cruels à l’Eglise réformée, à nous chez qui il n’y a pas de cléricisme.

Cette lettre fut relayée quelques jours plus tard par un article du grand rabbin Zadog Khan, sur le même ton et dans le même journal. Louis Lafon, pasteur de Montauban, se montra fort habile, insistant sur la volonté sincère de tous les protestants de réaliser une laïcisation complète de l’Etat, mais rappe-

lant que “ *la liberté d’association doit être complète pour les catholiques, les protestants et les juifs aussi bien que pour les libres-penseurs et les francs-maçons. La liberté qui, seule, aboutira à la formation de toutes sortes d’associations rivales de l’Eglise romaine, associations fondées sur la libre raison et la libre conscience, brisera le joug que cette Eglise fait encore peser sur la France et trop souvent sur son gouvernement*”. Voilà une argumentation à laquelle Combes n’aura pu manquer d’être sensible...

On sait que ce projet sera délaissé, et que l’on reviendra à celui de Briand. Mais qu’importe, finalement : Combes avait gagné, et le processus était trop bien avancé pour qu’il puisse s’inverser. Sa volonté sincère de “ *réconcilier l’Eglise et la République*” avait sans doute échoué, mais l’objectif était atteint. Et Combes se ralliera sans trop de mauvaises grâces au texte de Briand. La suite, même chaotique, nous enseignera que la séparation fit son chemin dans les esprits, pour rallier finalement la plus grande majorité des catholiques. C’était déjà l’avis de Mgr Le Camus, évêque de La Rochelle : “ *Le jour où l’on verra que nous n’entendons être que prêtres et évêques renonçant à toute action politique, nous serons autrement puissants sur les âmes*”. (50)



Sans doute sommes-nous bien loin d’avoir épuisé l’anticléricalisme d’Emile Combes. Il manquera à ce tour d’horizon une analyse plus fine du personnage et du contexte ; il y manquera aussi une série

(50) Ces citations sont empruntées aux ouvrages de Gabriel Merle et Jacques Risse.

“Waldeck-Rousseau, Clémenceau, Jaurès, Buisson, Loubet, Ribot, Millerand auraient mérité plus d’attention, tant ils ont contribué à façonner l’environnement politique d’Emile Combes.”

Jaurès, Buisson, Loubet, Ribot, Millerand, et d’autres, ne font ici que de brèves apparitions ; eux aussi auraient mérité plus d’attention, tant ils ont contribué à façonner l’environnement politique d’Emile Combes.

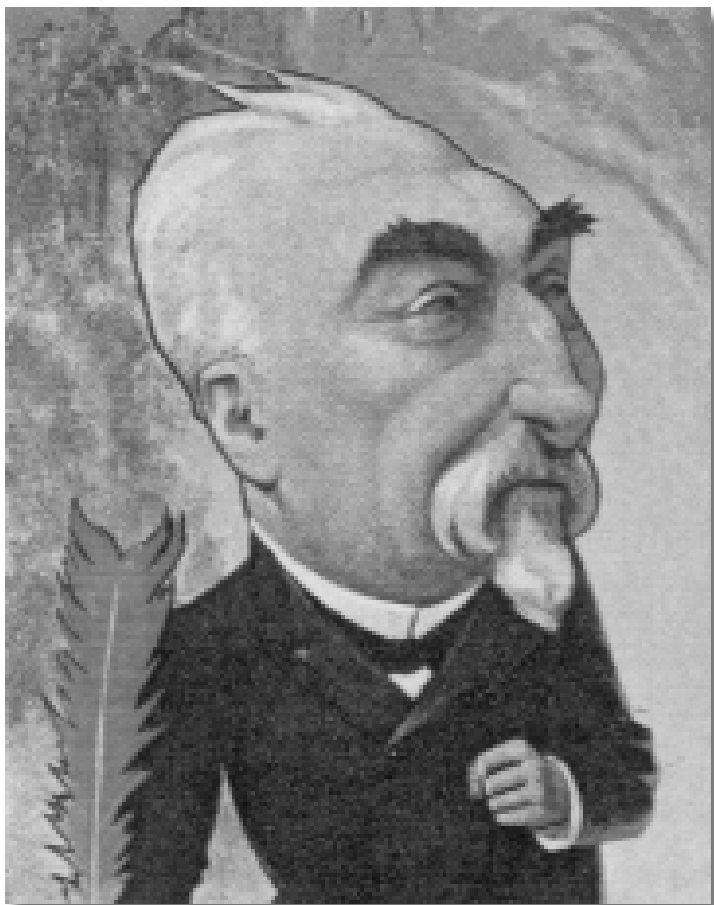
Mais le pari a été pris de tout centrer autour de Combes lui-même. Nous avons insisté sur ce qui a constitué sa périphérie large, sur la puissance d’une certaine forme de cléricisme politique, sur la popularité d’un anticléricalisme à la fois folklorique et drastique ; mais nous voulions surtout entrer plus avant dans la personnalité du président du Conseil, trop souvent réduite à quelques vieilles icônes défraîchies.

Émile Combes sort sans doute quelque peu grandi de ce portrait. Il n’est pas pour autant indemne - comment aurait-il pu l’être ? - et l’on ne pouvait taire ni ses ambiguïtés, ni ses excès, ni ses insuffisances, ni ses obsessions. Mais si l’on a pu un tant soi peu corroder le portrait officiel, lui redonner une espèce d’éclat dont il semble trop souvent dépourvu dans les propos communs, alors ce travail n’aura pas été vain.

Reste maintenant à nous immerger dans une zone de turbulences. Le terrain est incertain car Combes

de portraits. La relation à la fois fraternelle et défiante que Combes entretint avec Waldeck-Rousseau aurait mérité plus de développements. Clémenceau,

lui-même le protégeait comme un empire inexpugnable. Il s’agit de pénétrer l’homme de foi, de montrer que cet anticlérical de l’orée du siècle vivait peut-être aussi *à la lisière de l’esprit*. ❖



DEUXIÈME PARTIE

À la lisière de l'esprit

*Le diable est bien optimiste
s'il pense pouvoir rendre les humains
pires qu'ils ne sont.*

Karl Kraus

*La victoire sur la religion,
loin de nous abaisser,
nous élève jusqu'au ciel.*

Lucrèce



1-Du chœur à la Raison, ou la religiosité réinvestie

Émile Combes n'échappera pas aux croyances de son temps. Il cherchera à opérer une alchimie qui puisse conserver à la spiritualité une place sincère et qui fasse du Progrès l'indice d'une espérance. Alors certes il y a l'air du temps, lequel a proclamé la *mort de Dieu*, non sans désespérance, mais non sans grandeur non plus, et qui laisse l'homme face à son lot d'angoisses non résolues. Gérard de Nerval posait déjà la question dans un de ses très beaux textes, *Aurélia* : " *La nuit éternelle commence, et elle va être terrible. Que va t-il arriver quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil ?*"⁽⁵¹⁾ Car leur soleil éteint, leurs dieux morts, ces hommes qui font appel à leur sentiment religieux depuis le fond des âges ne se sentiront-ils pas comme nus, intégralement ? Seront-ils plus libres, plus sages, plus heureux enfin, quand ils auront vidé leurs dieux ? Gide répondra que " *la reli -*

(51) Gérard de Nerval, *Aurélia*, Collection Libro, p. 59.

gion chrétienne est essentiellement consolatrice". Oui, mais si c'était là la seule *consolation* possible ?

"**D**ieu est mort ? On en trouvera d'autres." lance, iconoclaste, le *national-républicain* Régis Debray.⁽⁵²⁾ Combes, comme ses contemporains, fit de la Science, de la franc-maçonnerie, de l'École, du Progrès, des mondes que la science politique n'appelait pas encore des *équivalents fonctionnels*. Comme ses contemporains, il mit tous ses espoirs, toute sa foi, dans ces dogmes nouveaux que 1789 avait déjà proclamés, et que cette fin de XIX^{ème} siècle va exalter. On jugera que ce *transfert* n'a rien de très original, et nous entendons bien l'objection. Mais l'a-t-on jusqu'alors explicité à propos d'Émile Combes lui-même ? A-t-on seulement tenté d'imaginer qu'il pouvait être autre chose que ce personnage cornu, fourchu, dont la longue queue écrase sur son passage *les âmes aimantes et douces* ?

Émile Combes était un "*philosophe spiritualiste*". Du moins est-ce ainsi qu'il se définissait lui-même. Et effectivement, l'anticléricisme n'est pas le contraire de la spiritualité. Mais il y a plus. Rien qui puisse nous laisser penser qu'il regrettait sa croyance passée, rien non plus qui soit le signe d'un quelconque retour en arrière ; mais se devine une certaine amertume, comme la nostalgie d'une ferveur qu'il ne retrouvera peut-être pas tout à fait ailleurs. Combes restera empreint d'une religiosité que l'on va donc retrouver dans les transferts déjà évoqués, dans une certaine morale quotidienne et dans un certain nombre d'événements qu'il aura le plus souvent à cœur de

(52) Régis Debray, *Que vive la République*, Odile Jacob, 1989, p. 123.

dissimuler. Il sera, parfois, une aide précieuse pour certains chrétiens, et l'on peut se demander, finalement, quoiqu'il n'ait jamais prononcé le mot, s'il n'était pas tout bonnement *agnostique*.

Dieu n'est jamais (tout à fait) mort

Il nous faut étudier ici ces fameux *équivalents fonctionnels* dont l'immense majorité des républicains contemporains de Combes n'avaient de cesse de clamer la nécessité : la Science, l'École, tous deux moteurs essentiels d'un Progrès que l'on n'écrivait pas alors sans majuscule. Quant à sa nouvelle famille spirituelle, c'est tout naturellement qu'il la trouvera dans la franc-maçonnerie.

Des équivalents fonctionnels

Eu égard à la science, Combes ne sera pas le plus dupe des dupés. Il la vantera bien entendu, mais non sans en éprouver les limites. Quant à l'école, il sera là dans la droite ligne de nos plus grands républicains : complimentant à qui mieux-mieux les professeurs, plaçant en eux tous ses espoirs et proclamant partout que l'école seule saura émanciper les esprits.

L'avenir d'une illusion

Science et Progrès sont étroitement liés, voilà ce qui se dit et se pense au 19^{ème} siècle. L'euphorie scientifique, la soif de découvertes, la certitude acquise que le bonheur va enfin pouvoir être partagé par le plus grand nombre, tout cela prend corps et est bien le signe

d'une véritable mutation. L'installation de la République correspond, dans le temps, à cet essor de la technique. Hasard ou nécessité ? Souvenons-nous que Combes ne croit pas au hasard : il n'y a que *des événements conformes à la nature des choses*. Et s'il y a progrès, c'est qu'il en existe une *loi*, laquelle fait bien entendu penser à Michelet, mais peut aussi nous faire remonter au postulat rousseauiste d'une *perfectibilité* de l'homme. On peut ici, même très schématiquement, remonter la chaîne doctrinale de Combes : Rousseau-Robespierre-Michelet. Rousseau et la perfectibilité. Robespierre et le déisme. Michelet et le progrès.

Il usera souvent de ce type de formule : "*Faire triompher l'esprit de la Révolution*". Inutile ici d'épiloguer sur cet *esprit*, chacun ayant bien en tête la quintessence de la métaphysique révolutionnaire. Dans la Déclaration de 1789 il est rappelé par exemple que "*L'Assemblée Nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits de l'Homme et du citoyen*". Pour Régis Debray, cette divinisation était inévitable : "*L'éviction du sacré fondateur - par un jeu de bascule - contraignait la Révolution à se draper dans le sacré*".⁽⁵³⁾ Ce qui a changé, c'est que Dieu n'est plus tout à fait au même endroit, et c'est tout un processus - la modernité et la laïcité - qui va conduire de "*l'humanisation de Dieu*" à la "*divinisation de l'homme*".⁽⁵⁴⁾ Le réceptacle élu est désormais l'homme lui-même. Combes entretenait en lui un optimisme principiel et un spiritualisme doctrinal. Car son adhésion enthousiaste aux croyances de son temps n'en comporte pas moins un

(53) Régis Debray, op. cité, p. 126.

(54) Luc Ferry, *L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*, Grasset, 1996. Notons que, dans cet ouvrage, Luc Ferry pose les questions décisives, qui disent bien l'angoisse contemporaine de vivre sans le sens. On peut néanmoins regretter qu'il se soit mû, pour l'occasion, en essayiste : la démonstration, par souci de concision et d'efficacité, laisse le lecteur un tantinet sur sa faim.

sens certain du relatif. Ainsi en va-t-il du positivisme, dont il perçoit bien certaines limites :

Le positivisme oublie trop facilement que supprimer les questions n'est pas les résoudre et qu'interdire à l'homme de se passionner pour des solutions qui devancent la science ou qui ne s'accommodent pas entièrement à ses données actuelles, c'est le livrer, sans défense aucune, à tout le moins sans autre défense qu'un principe abstrait d'obligation morale, dont le positivisme est hors d'état de démontrer par lui-même la légitimité, aux suggestions les plus mauvaises de l'intérêt le plus avide. Les générations nouvelles sortent-elles déjà de cet enseignement plus vigoureuses d'esprit, plus saines de jugement, plus accessibles aux nobles penchants, plus désintéressées, plus dévouées au bien public que les générations précédentes, celles qui ont préparé, fondé, consolidé le régime républicain ? Il est permis d'en douter. (55)

(55) MMM, p. 33.

L'esprit, le jugement, les nobles penchants, le désintéressement, le dévouement au bien public : nous avons là quelques-unes des grandes préoccupations de Combes. Et l'on voit bien les contours de ce spiritualisme dont il se réclame : il est moral et pratique ; il renvoie à l'un de ses discours fameux, lors duquel il parla des "*idées nécessaires*" de la chrétienté. Racontant dans ses *Mémoires* qu'il fut "*désabusé des leçons pieuses d'une mère ardemment croyante*", Emile Combes restera foncièrement sceptique : "*Que de fois n'ai-je pas gémi sur le sort pitoyable de notre jeunesse, demeurée sans boussole, après la perte de sa foi première, pour l'orientation morale de sa vie !*". (56) On

(56) Ibid, p. 33.

voit que si "*le scientisme a pu aisément devenir, pour le XIX^{me} siècle, l'équivalent laïc des religions défuntes*", (57)

Emile Combes est, à la fin de sa vie, beaucoup plus incrédule qu'il n'a pu le laisser paraître. Nous parvenons là aux grandes questions qui interrogent la laïcité, laquelle est historiquement consubstantielle à l'idée de modernité et de progrès. À la question de Luc Ferry : "*Que faire du déclin si la vocation de l'homme est au progrès ?*", (58) il nous faut bien répondre que c'est l'idée même de progrès qui est à interroger. La modernité vit essentiellement sur l'idée de projet, autrement dit et en extrapolant un peu - mais si peu... - d'un devenir et d'un salut envisageable et/ou souhaitable. Une laïcité véritable, sans transcendence aucune, ne devrait théoriquement pas s'en réjouir, et devrait plutôt se satisfaire d'une indécision ou d'une sagesse certes magnifique mais somme toute difficile à atteindre. Et l'on pense ici à André Comte-Sponville - lequel ne s'est pas intéressé au bouddhisme pour rien : "*Le dernier espoir, c'est de n'avoir plus à espérer*". (59) Combes ne pouvait pas, c'est entendu, pousser si loin la remise en cause. Il n'empêche que, sans le formuler avec autant de précision, il avait sans doute senti les avatars de ce que Debray appelle "*l'avatar laïc de la Providence*", (60) de ce Progrès qui n'en finis-

“L'esprit, le jugement, les nobles penchants, le désintéressement, le dévouement au bien public : nous avons là quelques-unes des grandes préoccupations de Combes.”

(57) Luc Ferry, op. cité, p. 15.

(58) Ibid, p. 14.

(59) L'idée d'un *dés-espoir* est centrale dans l'oeuvre d'André Comte-Sponville. Reprenant les leçons du Bouddha, d'Epicure, de Spinoza et d'autres, il veut montrer que toute espérance nous sépare de l'objet qu'elle s'est choisi. L'espérance du bonheur, par exemple, nous en sépare. L'on peut renvoyer ici aux premières pages du *Mythe d'Icare* : le salut sera *inespéré*. On a pu railler cette sagesse pratique, et son côté "curé" (hélas croissant au fil de ses ouvrages) peut en effet agacer ; elle a pourtant le charme de redonner l'envie de vivre dans nos temps *insensés*. Pour qui n'espère plus, l'absurde disparaît. Idée simple, mais idéal exigeant.

(60) Régis Debray, op. cité, p. 123.

sait pas de laisser le *petit père* perplexé quant à ses conséquences morales.

Homme de foi, Combes l'est indéniablement, de cette foi nouvelle que de nombreux républicains appellent de leurs vœux. Mais il ne s'en contente pas, et voilà en quoi il se distingue souvent de ses coreligionnaires. Il eut surtout une tentation déjà évoquée à propos de son discours sur la *Littérature des Pères* : celle du culte du beau. Le plus fort est qu'il l'évoque dans l'un de ses tout premiers discours à l'Assemblée, et qu'il se fait chaudement applaudir par la gauche :

Si nous ne trouvons pas au fond de nos consciences, dans un siècle et après une vie tourmentés par tant de réflexions desséchantes, les croyances lointaines de l'éducation d'autrefois, nous pouvons y sentir toujours les élans d'une raison spiritualiste qui croit à l'essence impérissable du vrai, du beau et du bien.⁽⁶¹⁾

Le spiritualisme de Combes sera cause d'incompréhensions de la part de ses propres amis, Clémenceau étant comme il se doit aux premières loges des railleurs. Il est certain que Combes ne pouvait laisser indifférent, et que son scepticisme à l'égard de tout matérialisme, sa défiance du scientisme, son spiritualisme sibyllin, le situaient un peu à la marge de ses contemporains républicains. "On s'imagine de passer pour un esprit fort en se donnant pour matérialiste, sans se douter qu'on fait preuve d'une réelle timidité d'intelligence", s'écriera-t-il dans un discours prononcé à la mémoire de Camille Pelletan.⁽⁶²⁾

Pour autant, il ne faudrait pas exagérer ce qu'il pourrait y avoir de *dissident* dans la pensée combienne. Combes fut homme de son siècle, entreprenant, modernisateur, fasciné par les perspectives qu'offraient la science et le progrès technique. Claude Nicolet rappelle à juste titre que c'est au nom de la science que Gambetta gouvernera - cette façon de sérier les problèmes, de faire précéder toute décision politique d'analyses empiriques -, et que c'est également au nom de la science que Jules Ferry justifiera l'étalement dans le temps de l'application du programme radical.⁽⁶³⁾

Un sanctuaire laïque

Dès les débuts de la III^{ème} République, école et laïcité vont s'unir dans un lien qui fera long feu. Aujourd'hui encore une tendance lourde tend à restreindre l'idée laïque au seul domaine scolaire ; sans doute abusivement, la laïcité ne pouvant s'y réduire qu'en en détournant le message authentiquement citoyen et universel. Il est vrai cependant que c'est dans la *guerre scolaire* que la laïcité trouvera ses adversaires les plus combattifs. Et il est vrai aussi que c'est notamment de la nécessité pour la République de dispenser un enseignement laïque que va émerger la bien nommée *exception française*.

Émile Combes ne sera pas en reste. Voici quelques extraits du beau discours qu'il donne au Congrès des Amicales d'instituteurs et institutrices de Marseille :

Vous serez dans l'avenir ce que vous avez été dans le passé, les apôtres de l'idée républicaine, les ministres de ce culte nouveau qui a pour autel la liber -

(63) Claude Nicolet, *L'idée républicaine en France*, 1789/1914, Gallimard 1982. Ouvrage de référence pour qui veut suivre les étapes et la mécanique de la diffusion de l'idée républicaine.

(61) Discours sur l'article 14 de la loi des Associations, 21 juin 1901, CL1, p. 28.

(62) Cité par Jacques Risse, op. cité, p. 34.

té, pour dogmes les droits et les devoirs du citoyen, pour révélation d'en haut la conscience et la raison humaines!.⁽⁶⁴⁾

(64) Discours au congrès des Amicales d'instituteurs et d'institutrices de Marseille, 8 août 1903, CL1, p. 312 et suivantes.

Nous aurions pu retranscrire intégralement ce discours, tant il est fiévreux, tant il reflète le lyrisme du moment, tant les interruptions y sont nombreuses et enthousiastes. Pour Combes, pas de doute : l'école laïque est "*la force morale de l'avenir*", qui saura bien entendu emprunter à l'ancienne, mais qui aura vocation à *émanciper les esprits* et à sceller les principes qui ont inspiré 1789.

Reste à trouver une famille qui puisse accueillir et partager avec lui sa spiritualité. Le parti radical n'y suffit pas. Il lui faut d'autres nourritures. Et c'est donc tout naturellement qu'il va *recevoir la lumière* le 1^{er} juin 1869.

La sainte famille : une Eglise sans cléricature

L'engagement de Combes en maçonnerie ne sera pas militant, pour de compréhensibles raisons de disponibilité. Ce qui nous importe ici, c'est de comprendre ce que Combes en attendait. Le doute n'est pas permis : Combes, déçu par son ancienne croyance, déçu par un clergé qui a dénaturé et avili le message du Christ, s'en va chercher ailleurs les règles morales et

éternelles qui vont fonder son passage sur terre. La maçonnerie est le lieu tout indiqué pour cela. La maçonnerie, cette Eglise sans clergé.

«L'école laïque est «la force morale de l'avenir», qui aura vocation à émanciper les esprits et à sceller les principes qui ont inspiré 1789.»

Nous avons un texte important d'Emile Combes sur la franc-maçonnerie⁽⁶⁵⁾. Il s'agit d'un discours qu'il tint en loge, sorte de profession de foi maçonnique, vraisemblablement à la fin des années 60. Combes y montre ce qui distingue la maçonnerie de la religion, mais n'hésite pas à dire ce qui l'en rapproche ; surtout, on le sent parfois pris d'une certaine hésitation, comme s'il était encore dans une phase où il lui fallait décidément se faire violence pour en finir avec son ancienne croyance. C'est le temps de la décision. C'est aussi celui des regrets. Après quelques propos convenus, Combes entreprend tout d'abord, sans surprise, un éloge de la franc-maçonnerie et donc, en creux, une critique des religions :

“ Combes, déçu par son ancienne croyance, s'en va chercher ailleurs les règles morales et éternelles qui vont fonder son passage sur terre. La maçonnerie est le lieu tout indiqué pour cela, cette Eglise sans clergé. ”

(65) ADCM 13 J 77.

A la différence des religions qui commandent au lieu d'instruire, qui révèlent au lieu de prouver, qui allèchent l'imagination par des perspectives de bonheur futur ou qui les subjugent par des tableaux effrayants, la maçonnerie traite l'homme comme un être intelligent et libre ; elle n'a recours qu'à la démonstration ; elle n'emploie ni les promesses ni les menaces.

Relevons au passage son credo scientifique - il ne s'agit que de *prouver* et de *démontrer*, au lieu de *révéler*.

Ce caractère à la fois si élevé et si humain de notre association est la sûre garantie de son triomphe à

venir. Entendez ce renouvellement d'anathèmes que l'antique oracle du Vatican lance contre nos maximes. Parce que le monde lui échappe, il se venge en nous maudissant.

Émile Combes est donc déjà en guerre. Déjà, le Vatican est l'ennemi infâme qu'il faut écraser pour voir triompher la morale véritable. Suit une tirade magnifique :

Ce qui meurt insulte ce qui vit ; ce vieil occident qu'en - vahissent déjà les ombres de la nuit verse l'injure à pleins flots sur notre Orient en pourpre de lumière.

Voilà un passage intéressant :

En vain quelques voix sages s'élèvent en son sein pour l'arrêter sur les bords de l'abîme où ses institutions et son influence vont s'engloutir : ces voix ne sont pas écoutées, elles passent pour l'écho de la pusillanimité humaine ; elles sont fortement soupçonnées de tiédeur, accusée d'hétérodoxie, à moitié convaincues de tra - hison. Elles prêchent l'entente entre l'église et le mon - de ; elles recommandent la concorde comme le remè - de aux souffrances morales de notre époque. Or l'église ne veut ni entente, ni concorde.

Comment ne pas penser que c'est à lui-même que pense Combes lorsqu'il évoque ces *voix sages* qui recommandent à l'église l'ouverture sur le monde ? N'est-ce pas lui, Emile Combes, qui jadis exhortait ses supérieurs ecclésiastiques à tenir compte des changements des temps ? N'est-ce pas lui qui, à la suite

d'Abélard, rappelait que “*la science moderne, loin d'être en opposition avec l'idée religieuse, y conduit sûrement ceux qui savent analyser et coordonner les éléments de cette idée*” (66) ? N'était-il pas, tel Saint Anselme, à la recherche d’*“une foi en quête de ses raisons”* ?

Vient ensuite tout un passage sur la science, lors duquel le message de l'église est décrit comme “*une superstition qui s'éteint*”. Combes ne s'en réjouit pas pour autant :

Comment se défendre d'une tristesse mêlée de respect devant ces ruines dont chacun de nous représente un fragment ? De ces débris de croyances qui jonchent le sol du 19^{ème} siècle, nous retrouvons les leçons pri - mitives que les lèvres de notre mère inculquaient à notre jeune âme ; c'est presque la moitié de notre vie intellectuelle qui s'est écroulée. Mais ce qui peut nous consoler, ce qui doit nous réjouir, c'est la certitude acquise que la franc-maçonnerie est destinée à recueillir l'héritage du catholicisme.

Ce passage se suffit à lui-même. Si l'hypothèse d'un réinvestissement religieux de Combes dans les loges avait besoin d'une preuve, c'est naturellement là qu'il faut la trouver. La maçonnerie est ce qui va permettre au message de la chrétienté de retrouver une nouvelle jeunesse, purifié qu'il sera de toutes les scories accumulées.

La franc-maçonnerie conserve du christianisme ce qui en a fait la force et le succès, la pensée que tous les

(66) Discours à l'Assemblée, 21 Juin 1901 p. 28.

hommes sont frères. Nous serons grands et petits, d'utiles ouvriers d'une noble entreprise. Que cette pensée nous soutienne et qu'au milieu des misères inséparables de notre nature elle nous aide à sortir prudemment de nos défaillances.

La fin de son discours figure une apothéose, qui rappelle la nécessité du message évangélique, et définit les contours de l'action maçonnique :

Mes frères, la régénération du monde a commencé il y a dix-huit siècles, par la prédication de la loi morale ; elle s'achèvera par la mise en pratique de cette prédication. Ce qui perd le catholicisme, c'est qu'après avoir enseigné le bien, il n'a pas conformé ses actes à sa doctrine. Ce qui grandira la maçonnerie, c'est qu'elle enseigne moins qu'elle n'agit, c'est qu'elle prêche plus d'exemple que de parole, c'est qu'elle est moins désireuse d'une apparente unanimité d'opinion que d'une observance commune des mêmes préceptes moraux.

Ce que nous venons de lire là, c'est une vraie prière. Les *misères inséparables de notre nature* font figure de péché originel, et seule la conscience d'être un *ouvrier vertueux* aidera l'individu à sortir de ses *défaillances* : c'est la rédemption.

Dieu ne meurt donc pas aussi facilement que cela. On y goûte, et sa saveur demeure longtemps encore. On l'approche, mais par la suite on ne s'en éloigne jamais tout à fait. Et approcher le divin pour le renier totalement, ce serait en effet ne pas vouloir recon-

naître une certaine *splendeur de la vérité*. Combes n'est pas un renégat. Il ne le dira pas - ou pas trop, et pas trop fort -, mais il ne saura jamais être un véritable apostat. *Deo gratias*, quand même.

Impératifs catégoriques et pratiques

(Emile Combes ou la morale domestique)

La religion ne détient bien entendu pas le monopole de la morale, et on ne saurait, sous prétexte que Combes pratique - et fait pratiquer - les gestes moraux avec une certaine rigueur, lier sa pratique quotidienne des vertus à un succédané ou à une réminiscence de préceptes chrétiens. Il n'empêche que la marque chrétienne semble avoir laissé chez notre ancien séminariste un certain nombre de marques, que l'on peut discerner notamment dans la pratique de sa morale quotidienne.

Petit traité de ses grandes vertus

Le sens du pardon et de la miséricorde est l'un des traits les plus notablement chrétiens des vertus combiennes.

La rancune n'a jamais été ma conseillère, même aux époques de ma vie ministérielle où j'ai été le plus injustement, le plus odieusement attaqué. Dans l'homme qui me prenait à partie, j'ai toujours fait la part de la personne et celle de la passion. ⁽⁶⁷⁾

Combes est tout à fait sincère, d'autant qu'il vécut assez mal la virulence des débats et des attaques por-

(67) MMM, p. 4.

tées contre lui. Il est d'ailleurs frappant que la dédicace qu'il trace de sa main tremblante de vieillard sur la page de garde de son recueil de discours offert à son *cher petit-fils André* porte encore les stigmates de ces jours : "Un grand-père consolé de toutes les injures et de toutes les calomnies que lui a valu l'accomplissement de ses devoirs civiques par la vive affection que lui portent ses petits-fils". Combes dira son écœurement à la Chambre même, dans son dernier, long et beau discours, le 14 janvier 1905.

Voici un court exemple de l'expression de cette vertu, appliqué aux hommes politiques :

Sur le nombre de mes adversaires politiques ou même de mes ennemis personnels, il n'en est pas, exception faite d'un tout petit nombre parmi les députés de la gauche et du centre, non, il n'en est pas dont je n'aie compris et excusé l'hostilité en mon for intérieur, grâce à un certain fonds d'indulgence naturelle, grâce aussi à des habitudes anciennes d'observation philosophique relative à l'âme humaine. (68)

Il n'est pas inopportun de penser qu'en évoquant ces "habitudes anciennes d'observation philosophique relative à l'âme humaine", c'est bien à son proche côtoiement avec la morale chrétienne que pense Combes. Ce faisant, il applique sans le savoir ce que Alain, combiste fameux, écrira plus tard à propos de l'esprit juste : "L'esprit est toujours juste à l'égard des choses dès qu'il les connaît ; et ajoutons qu'il les connaît toujours dès que son métier l'y oblige". (69) Quant à l'exception dont parle Combes, il est diffi-

cile de ne pas y voir une allusion à Millerand et à Doumer, lequel abusa de son obligeance par *petit-carriérisme*, maladroitement et sans scrupule. Combes se disculpe ainsi de toute accusation d'injustice en montrant d'emblée les limites de ses vertus.

Il s'éleva dans mon âme un sentiment involontaire de pitié pour cette attitude. J'eus même la faiblesse de lui pardonner, tout en lui marquant dans ma réponse par les termes les plus sévères ma réprobation de sa conduite. Je fis plus et je m'en confesse comme d'un fléchissement de mon cœur, où les émotions douces étouffent promptement les suggestions malveillantes. Je m'employai à arrêter le cours des attaques qui le poursuivaient à travers les mers. (70)

Combes tendait l'autre joue et venait au secours du coupable. Pardonnez-leur, Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Sagesse de patriarche. " Là où tu ne peux aimer, cesse au moins de haïr ", telle est, selon Comte-Sponville, la maxime de la miséricorde. (71) Telle est, à la lettre, l'un des impératifs catégoriques auxquels Combes s'astreignait.

L'honneur et le respect de la vérité étaient pour Combes deux qualités qu'il ne pouvait dissocier.

Je ne me départirai pas une seule minute de la vérité, écrit-il en introduction de ses Mémoires, qui fut toujours ma règle, non plus que de la franchise, qui fut en toute circonstance ma seule force, mon unique moyen d'action.

(70) MMM, p. 188.

(71) André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Puf, 1995, p. 174.

(68) Ibid.

(69) Alain, *Éléments de philosophie*, Gallimard, 1941, p. 230.

Il tenait le mensonge en horreur. “ *L’honnêteté n’est le monopole de personne* ”, répliquera-t-il à Ribot lors d’une séance à la Chambre. (72) Mais son honnêteté se transformera souvent en crédulité, perversion de ce beau geste qu’est le pardon. Ainsi lors de l’affaire des Fiches, bien sûr, où il défendra naïvement le général André, celui que Clémenceau appelait (forcément) méchamment le “ *céphalopode à plumet* ”. Combes avait sans doute une trop grande confiance en l’homme. Mais n’est-ce pas un des signes, même maladroit, d’une certaine bonté humaine ?

“ *J’avais comme souci dominant de donner de moi-même l’exemple de la droiture politique* ”, écrira-t-il. Ce souci de l’exemplarité sera l’une de ses plus constantes dispositions morales. Son sens du devoir résulte directement de ce vœu de stricte observance des principes moraux essentiels. Il y a chez Combes une *inclination à l’oubli de soi* tout à fait frappante ; tout ce qu’il fait semble devoir procéder d’un impératif de dévouement, de don de sa personne, et d’une volonté inextinguible de persévérer dans le bien.

Combes était un provincial. Il exérait solennités et mondanités. Dans les salons, il s’y perdait. Ce qu’il voulait, c’était continuer à faire du vélo dans Paris,

quitte à ce qu’on trouve cela peu convenable. Il voulait ne rien changer à sa vie d’honnête homme. Et lorsqu’il rentrait à Pons, c’est naturellement qu’il

“J’avais comme souci dominant de donner de moi-même l’exemple de la droiture politique. Son sens du devoir résulte directement de ce vœu de stricte observance des principes moraux essentiels.”

prescrivait quelque bon remède à ses anciens patients - gratuitement, cela va de soi. Persistance, donc, de ce *radicalisme de comité*, selon la forte formule de Thibaudet, ennemi du luxe et chantre des vertus communes, provinciales et françaises.

Il va de soi, répétons-nous, que cet ensemble d’attitudes ne saurait en aucun cas être imputé automatiquement à une observance de préceptes religieux. Néanmoins, peut-on ne pas voir dans son sens de la miséricorde, de la bonté et de la charité humaine, dans son goût du dépouillement et de la méditation à l’ombre de la vallée de la Seugne, dans son dédain marqué du luxe, dans son refus de l’hypocrisie et dans la haute idée qu’il se faisait de la dignité, peut-on ne pas voir, donc, quelques traces des préceptes moraux qui bercèrent son enfance et sa plus tardive adolescence ?

Petit père fouettard et chantre de la famille

Ancien ministre de l’Instruction, Emile Combes ne pouvait se désintéresser de celle de ses enfants. Il la prendra même très à cœur. Quant à la famille, ce fut autour d’elle que Combes bâtit sa vie - et non autour de la politique, pour laquelle il était convaincu ne pas être fait.

Principes d’éducation

Intéressons-nous seulement à Edgard, fils ambitieux, entreprenant, cynique parfois, et en tout cas très différent de son père. L’influence d’Edgard sur Emile sera grande. C’est lui qui le pousse à aller de l’avant, qui lui explique la façon dont il doit se comporter devant telle ou telle personne, qui l’informe

de ce qui se trame dans les coulisses parisiennes. Mais si le père porte une indéfectible admiration au fils, il n'en demeure pas moins que lui seul a le privilège de pouvoir donner des leçons. Voici une lettre qu'il lui adresse le 4 juin 1888 :

Je t'avouerai franchement que ce que je redoute pour toi, pour ton avenir, c'est le désœuvrement et l'habitude de ne rien faire. J'entends par là le dégoût ou du moins l'oubli de l'étude. Si tu t'imagines que tu peux vivre sur ton acquit et faire ton chemin, tu te trompes. Je suis trop vieux dans le métier pour ne pas me rendre compte de la nécessité de travailler sans cesse, même, que dis-je ? surtout les matières difficiles ou peu agréables... (73)

Rien ici de *mécaniquement* chrétien. Mais, tout de même, certaines vues à discuter. Ce qui inquiète le plus Emile, ce n'est pas la perspective d'un échec ou d'une carrière avortée : c'est le "désœuvrement", "l'habitude de ne rien faire", "le dégoût de l'étude". Le vieux paternaliste fait l'éloge du labeur ; seuls l'effort, le dépassement de soi, l'ardeur au travail, l'endurcissement et la peine supportée valent d'être vécus. Le travail *redempteur*. D'autant qu'Edgard est un ambitieux, indifférent aux choses de l'esprit, peu soucieux de beaux gestes. Emile le lui reproche d'ailleurs dans une lettre du 10 mai 1889 :

Défie-toi de ta gourmandise. C'est un des sept péchés capitaux, naturellement un péché aimable et engageant. Elle t'a réussi une fois ; elle te tente une seconde et probablement te réussira. Je ne réponds de rien

de la troisième. Comment croire qu'après neuf mois de sous-préfecture, tu oses demander une deuxième classe, et comment penser qu'un père sérieux ose solliciter pour un adolescent de vingt-quatre ans !

Principes domestiques

À la famille et à l'épouse Emile Combes voue un véritable culte. On le voit, en pleine séance de l'Assemblée rédiger des petits billets à Maria. Il lui écrit parfois deux fois par jour. Combes s'inquiète de tout, de la santé de Maria, de l'adolescence d'André, des relations entre Germaine et Charlotte, de la teneur des conseils de Gaubert. Gabriel Merle me suggérerait quelque chose comme un travail qui pourrait s'intituler : *Emile Combes et la famille : tyran ou esclave ?* Et il est vrai que son rapport à la vie de famille tient à la fois du *tyran* - il veut tout savoir, il veut décider de tout et n'être dépossédé de rien - et de *l'esclave* - tant les aléas domestiques le hantent et occupent son esprit.

Il faut dire que la vie politique n'a jamais été tendre pour Combes. On rétorquera qu'il en était le premier responsable, et qu'à trop exciter les consciences, il héritait de l'animosité. La raison véritable est surtout qu'il n'a jamais pris un véritable plaisir à la vie politique. Ses meilleurs souvenirs resteront les témoignages d'amitié qu'il rencontrait au fil de ses déplacements. Le récit de ces souvenirs occupe d'ailleurs une place notable dans ses *Mémoires* ; cela n'est pas - ne peut pas être, n'est-ce pas... - par *hasard*. Il se souvient des *Evviva Combes* ! que lançaient les romains sur le passage du président Lou-

(73) Lettre d'Emile Combes à Edgard, 4 juin 1888, BMP.

bet ou les madrilènes sur le quai des gares. Tout cela le consolait des ingrattitudes de l'apostolat politique. La famille aussi console, et c'était même l'une de ses grandes vertus. Il faut dire que Maria est bien bonne. Elle se sent souvent négligée, même s'il s'en défend. Ses lettres sont le plus souvent plaintives. "*Méchant de m'avoir quittée*", écrit-elle parfois. L'on se prend à sourire en parcourant ces juvéniles missives, mais la vérité est que Maria souffre, qu'elle est seule, désœuvrée, dans l'attente permanente de douceurs, mais aussi de gloire, cette même gloire dont n'a que faire Emile. Lui n'est là que *par devoir*. Le ton de ces lettres l'excède, et il redouble alors de gentillesse ; mais comment ne pas y voir quelque effort ? Tous deux forment un couple somme toute assez commun, de ces couples où l'un remue ciel et terre quand l'autre attend et se morfond. Ce n'est pas faute de vouer à Maria un véritable culte, de la mère, de l'épouse. S'il la tance parfois, il passe le plus clair de son temps à la louer. A Edgard il écrira ces lignes emplies de mélancolie et d'abnégation : "*Si vous ne pouvez vous dispenser de ressentir une préférence quelconque, je veux que ce soit pour votre excellente mère. Ton frère, tes sœurs et toi, vous ne me ferez jamais en l'aimant plus que votre père*". (74)

Peut-on donc parler, comme nous l'avons fait, de *religiosité*, sous le seul prétexte qu'un bon nombre des principes de vie quotidienne de Combes trouvaient quelque écho dans la doctrine morale de l'Eglise ? Sans doute cela serait-il prêter à cette Eglise une influence bien excessive sur un homme qui disait précisément vouloir s'en détacher. La morale, le par-

don, l'intégrité, la charité, le dévouement, l'abnégation, le sens du devoir, le goût pour un certain dénuement, ne sont heureusement pas l'apanage de l'Eglise.

Seulement voilà : on a pu voir certaines allusions fortes aux bienfaits du message évangélique, certaines connivences évidentes de Combes avec son ancienne famille spirituelle. Que ces vertus puissent être partagées par tout un chacun n'empêche pas que, compte tenu du parcours du personnage, compte tenu aussi de la volonté qu'il mit à les appliquer toutes, on ne peut pas ne pas en conclure, au moins avec précaution, que Combes n'avait pas tout à fait sécularisé son éthique.

Et nous oublions encore une de ces vertus qu'il est tentant de rapprocher de la morale de ses Pères : l'auto-flagellation, autrement dit cette propension à s'en vouloir pour n'avoir fait suffisamment le bien. Cela va dans le sens de ce souci d'exemplarité qui le hantait tant. Mais cela va aussi peut-être plus loin. Ceux qui l'ont un peu connu y ont parfois fait allusion, ainsi Paul Mathivet, préfet de Charente Inférieure, lors du discours qu'il donne à l'occasion des obsèques d'Emile Combes, le 1er juin 1921. Après avoir rappelé sa "*magnifique unité de foi et de vie*", "*sa haute probité et sa parfaite sincérité, comme aussi son absolu désintéressement*", il déclara : "*Fidèle à la religion du devoir, il se reprochait comme une faute personnelle l'impossibilité où le mettait la maladie d'exercer ses mandats*". (75)

(74) Cité par Gabriel Merle, op. cité, p. 83.

(75) Discours de Paul Mathivet, 1er juin 1921, BMP.

“La morale laïque d’Emile Combes, ne tenait pas tout à fait toute seule : elle avait vraisemblablement encore besoin de celle que lui avait enseigné sa première famille : l’Eglise.”

encore de quoi s’affermir, car celle d’Emile Combes lui-même ne tenait pas tout à fait toute seule : elle avait vraisemblablement encore besoin de celle que lui avait enseigné sa première famille : l’Eglise. ❖

Jules Ferry disait vouloir mettre sur pied une morale qui puisse “*tenir debout toute seule*”. La *morale laïque* cherchait peut-être



2-Le doute : essai d’interprétation

Il nous faut aller au bout de la démonstration. C’est le temps du doute. Celui de nos propres doutes d’abord, qui interrogent la pertinence de notre étude à ce présent stade. Nous pensons avoir montré qu’Emile Combes était fermement anticlérical, ce qui n’est pas neuf. Il combattait l’Eglise, ses méthodes, sa façon de gouverner les âmes, sa volonté d’ingérence dans les tracas du temps. Il était un laïque véritable, n’ayant d’autre message que celui de vouloir séparer rigoureusement *sphères* publique et privée, *temporel* et *spirituel*. Il disait vouloir réconcilier la République et l’Eglise. On ne le croyait guère, tant c’était l’esprit de la lutte qui culminait alors ; il le disait pourtant en toute sincérité. Et la paix relative que nous connaissons aujourd’hui peut être entendue comme le fruit de la guerre qu’il mena. *Si vis pacem, para bellum*. Lui fit plus que la préparer : il la mena. Peut-être est-ce cela qu’on lui reprocha finalement.

Nous espérons surtout avoir démontré que l'on peut mener une guerre impitoyable tout en interrogeant parallèlement sa conscience. Combes était exempt de toute passion antireligieuse, et jamais il ne voulut s'en prendre aux croyants ; mais comment ses contemporains l'auraient-ils perçu ? Et ce que Combes ne pouvait pas ne pas savoir, c'est qu'en s'attaquant à un système, celui du cléricalisme, il ne pouvait pas ne pas s'en prendre aux croyants. Pourtant son esprit, même au plus fort de la bataille, était absolument dépourvu de haine. Mais à le répéter trop souvent, on finissait par en douter ; on préférait y voir une entourloupe. Quant à son spiritualisme supposé, il sentait trop le parfum du scandale pour que l'on puisse véritablement y prêter attention.

Cela nous conduit aux propres doutes d'Emile Combes. Et à vouloir ainsi pousser la démonstration plus avant, cela va nous amener à pénétrer dans cet univers clos et protégé qu'est la spiritualité combienne. Il y a ce que disait Combes, et il y a ce qu'il ne faisait que suggérer, du bout des lèvres, et généralement - à une exception près, dont nous parlerons - à un public très restreint ou très intime. Car ce qui est frappant, après s'être plongé un peu dans son univers, c'est cette impression qu'il menait comme une double vie. Il y avait celle, officielle, qu'il menait bruyamment à la tête de son ministère et de son Bloc ; et il y avait celle, *terra incognita*, dans laquelle il semblait défaire tout ce qu'il faisait dans l'autre, et qui le rapprochait d'un véritable *homme de foi*. Comment interpréter autrement ses rapports avec certains chrétiens, l'aide qu'il leur apporta parfois, et comment

comprendre autrement certaines de ses réflexions et méditations ? Nous touchons là au mystère, insondable, de ses aspirations les plus intimes. Sans doute faudra-t-il s'y résigner : les voies de Combes sont impénétrables.

Contre l'Eglise et au secours des chrétiens

De sa plus tendre enfance à sa mort, Combes sera entouré de femmes et d'hommes d'Eglise. Tous les actes de sa vie, il les accomplira à l'aune de cet étalon que fut la religion chrétienne. D'où des sentiments contradictoires : réaction de rejet - et l'on peut penser ici à l'ombre planante de Jean Gaubert -, ou au contraire sentiment de proximité - et l'on évoquera notamment la belle et saisissante figure de la princesse Jeanne Bibesco.

Nous allons voir que Combes *intercédera* en faveur de bon nombre d'ecclésiastiques désireux d'échapper aux verdicts trop lourds des lois anticléricales, ou plus simplement d'acquiescer quelque honneur. Il faudra donc, avant d'évoquer cette aventure sans horizon avec la princesse, nous interroger sur le sens possible de cette magnanimité.

L'aimantation ecclésiale

L'idée développée ici est celle d'un Emile Combes proprement *aimanté* par les hommes ou femmes de foi. Il va en effet rendre de menus services à un certain nombre d'entre eux. Oh ! pas grand-chose, mais tout de même suffisamment pour faire plaisir et nouer

parfois des relations plus que cordiales. Et l'on voit mal quel intérêt est-ce qu'il pouvait trouver à entretenir de telles amitiés avec des hommes - et surtout des femmes - d'Eglise. Peut-être y trouvait-il quelque délectation sadique ? L'idée n'est pas aussi saugrenue qu'elle n'y paraît ; elle est notamment suggérée par Michel Mohrt, lequel soupçonne Combes d'avoir pris un plaisir pervers à entretenir une improbable idylle avec Jeanne Bibesco, l'obligeant finalement à mettre en question sa vocation de carmélite. ⁽⁷⁶⁾ Nous y reviendrons. Pour autant, on voit assez mal quels autres sentiments que la serviabilité, ou le respect, voire l'amitié pure et simple, ont pu l'inciter à nouer des relations avec certains autres ecclésiastiques. Dans l'idée d'*aimantation*, c'est l'hypothèse d'une *attirance sourde* que nous souhaiterions discuter, laquelle attirance confirmerait la difficulté qu'il eut, tout au long de sa vie, à se détacher de l'entourage qui l'avait façonné.

Combes avait gardé un vieil ami du temps où il était au collège de l'Assomption de Nîmes, le thomiste Marie-Anatole de Cabrières, directeur de l'institution. Mgr Cabrières avait demandé une promotion épiscopale pour un abbé, Paul Gervais. Trois de ses lettres, datées de 1889, semblent prouver que l'abbé avait obtenu satisfaction.

Autre cas en faveur duquel Combes interviendra avec succès : celui des communautés religieuses de Saint Joseph et de Saint Charles, à Lyon. Dans une lettre en date du 17 juillet 1904, Coullié, archevêque de Lyon, lance un appel en leur faveur. Les écoles congréganistes ayant été fermées, il adjure qu'on lais-

se l'ancien personnel disposer de ses maisons, "*ces personnes sécularisées ne faisant plus la classe*". Combes interviendra directement auprès du préfet de Lyon, au moment même où la lutte contre le clergé est à son paroxysme ! On ignore pour quelles raisons Combes a décidé d'intervenir ici, n'ayant trouvé aucune trace d'une relation quelconque avec Mgr Coullié. ⁽⁷⁷⁾

(77) BMP.

Plus intéressante est la correspondance qu'échangent Emile Combes et la marquise de Saint-Vincent Brassac, laquelle, quoique très républicaine, trouvera toute satisfaction auprès de Combes pour réaliser quelques-uns de ses projets très chrétiens. La première lettre de la marquise n'est pas datée, mais est sans doute de 1910.

Vous souvenez-vous encore de moi ? de celle qui, en 1905, vint à vous sous les auspices de M. Desmons, qui vous parla du Gard et de nos souvenirs communs. Je vous parlai aussi du Tarn où j'habite quelques mois Brassac, proche de votre Roquecourbe ; de votre archevêque d'Albi pour lequel vous fûtes si gracieux. Je vous parlai aussi de mon catholicisme qui est très proche du vôtre, et d'une vieille église que je voulais faire reconstruire. Vous souvenez-vous de cette offre aimable d'y aider par concours pécuniaire si... si la Séparation qui se votait alors ne s'était pas accomplie ?

“Mon catholicisme qui est très proche du vôtre”... N'extrapolons pas. Il ne s'agit pas de la preuve irréfragable et tant recherchée du supposé catholicisme de Combes. Mais tout de même, quel trouble ! quand

(76) Michel Mohrt, Postface aux *Lettres à Emile Combes* de la princesse Jeanne Bibesco, Gallimard, 1994.

on sait que Combes ne parlait (presque) jamais de ses interrogations métaphysiques, et que nous sommes en 1905 !

C'est sur ce ton emmiellé et caressant que la lettre se poursuit. La généreuse marquise ne perd pas le nord, et en vient enfin à ce pour quoi elle écrit :

J'ai gardé de vos paroles, de vous-même un si par - fait souvenir, que je n'hésite pas aujourd'hui à faire de nouveau appel à cette bienveillance pour une appréciation sur mon intention de reconstruire cet - te vieille église à Brassac.

Ainsi compte-t-elle sur Combes pour user de son influence, et pour s'assurer notamment que " *la loi d'impôt sur le revenu ne grèverait pas [l'église] au-delà de ses ressources* ".

La lettre qui suit date du 28 décembre 1910. Il y est question de sauver une œuvre de charité, la Maison Mère de Saint Joseph d'Oulias. La marquise a toujours quelques bons arguments dans sa gibecière :

Je crains cette reprise de la guerre religieuse dans nos montagnes. Et moi qui travaille tant ! à apaiser notre fanatisme religieux, aidée en cela par le plus saint mais le plus moderne des archevêques, vais-je voir mon œuvre détruite, alors qu'elle se réalisait ? Voyez les dernières élections de Castres souffletant le préfet....

Arrivent les arguments ultimes, pleins d'une jérémiade toute circonstanciée :

Je vous en prie, arrêtez d'un mot cette lutte qui mena - ce s'ouvrir à nouveau ; envoyez l'ordre de laisser ces pauvres nonnes achever de mourir en paix. Elles ne se recrutent plus - je le sais hélas ! - il n'y a plus qu'à attendre la fin proche de ce vieil état de choses. Elles ne sont plus un danger, je vous l'affirme !

N'ayons crainte de lasser, et prenons un courrier du 1^{er} novembre 1915. Il faut croire que durant ces années, la marquise n'avait pas eu besoin de l'aide de Combes. L'on peut regretter au passage de ne pas avoir les réponses de l'ancien président du Conseil ; ceci dit, si la marquise continue à lui présenter ses requêtes, on peut sans s'abuser en conclure que, au mieux Combes fit ce qu'il fallut faire pour la satisfaire, au pis qu'il ne chercha jamais à contrecarrer ses plans.

Recevez toutes nos félicitations pour votre élévation au ministère qui sauvera la France, et agréer nos vœux les plus parfaits ! (Combes avait été nommé ministre d'Etat dans le gouvernement Briand au mois d'octobre précédent). Laissez-moi aussi vous demander comme don de joyeux avènement, de vouloir bien signer l'acte de propriété qui rendra au Saint ar che - vêque d'Albi le séminaire de Castres. Vous m'en avez parlé la dernière fois que je vous ai vu. Donnez-lui cette joie avant qu'il meure, car il est bien malade. Et faites ainsi bénir votre nom par tous les braves gens du Tarn - de votre Tarn ! Et encore, vous qui êtes mon grand "providentiel" - le chef de ces âmes généreuses qui s'efforcent d'être providentielles sous votre ins - piration d'antan - et encore, veuillez téléphoner à notre

bon préfet du Tarn de vouloir bien m'accorder ce que je vais lui demander pour quelques petites orphelines d'Oulias qui ont froid.

Passons sur le ton de ces lettres papelardes, et à propos desquelles il n'y a guère d'illusions à se faire quant à la sincérité des sentiments qu'elles proclament à l'égard d'Emile Combes. Mais pourquoi se laisse-t-il faire ? Pourquoi semble-t-il répondre avec toujours autant de courtoisie à cette grande dame pieuse et charitable qui veut reconstruire les églises et protéger les sœurs et les orphelines ?

Un autre billet a le mérite de nous montrer que Combes se débat bien pour exaucer les vœux de la marquise. Nous sommes le 23 décembre 1915 :

Merci de tout mon cœur de la nomination de M. L'abbé Cauquil. Quelles belles étrennes vous donnez à ce brave homme et que je vous en suis reconnaissante ! Vous êtes plus qu'un Ministre qu'un homme chargé de pouvoirs et de puissance ; vous êtes, dans l'Invincible, un vrai "Providentiel", le dieu du bienfait et des destinées heureuses.

Emile Combes, dieu du bienfait et des destinées heureuses ! Le brave abbé Cauquil, par la grâce d'Emile Combes, avait été nommé aumônier militaire des armées. Il profitera d'ailleurs encore quelques années plus tard des largesses de cœur et d'esprit de l'ancien président du Conseil : celui-ci décorera en effet sa poitrine de la croix d'honneur. Il faut dire que l'abbé Cauquil était le parent d'un des amis d'enfance de Combes.

Comment comprendre ces échanges ? Comment surtout comprendre la façon d'agir de Combes qui, de toute évidence, ne va jamais à l'encontre des doléances de la marquise de Saint Vincent Brassac ? Précisons d'emblée que rien, dans leur correspondance, ne laisse soupçonner une quelconque relation galante. Précision non sans intérêt quand on sait les rumeurs diverses qui courent encore aujourd'hui à Pons sur les conquêtes féminines du *petit père*... Peut-on ici soupçonner la moindre perversité de sa part ? On se demande alors ce qu'il a bien pu y gagner ; chaque fois, c'est la marquise qui avait ce qu'elle voulait.

Donc : ni perversité ni relations galantes. On en vient à se demander alors si le grand âge de Combes ne le ramène pas tout bonnement à sa foi première, la bienfaisante et consolatrice foi catholique.

Combes, ministre de Briand, se rend à Lyon le 2 décembre 1915 pour accueillir le premier convoi de grands blessés rapatriés d'Allemagne. Il y prononce un discours remarqué, interrompu à plusieurs reprises, tant son émotion est grande. En avril il se rend au front visiter les hôpitaux. C'est là qu'il rencontrera Sœur Julie, qui dirige un précaire abri pour les survivants de Gerbéviller, chef-lieu de canton saccagé par les soldats allemands. Combes félicita "*de grand cœur*" Sœur Julie pour son courage et son dévouement. Celle-ci sera si émue des compliments de notre *bouffeur de nonnes* qu'elle lui enverra une petite carte postale au dos de laquelle était écrit qu'elle "*intercéderait*" pour lui. S'ensuit une petite correspondance qui fera grand bruit, comme un symbole de l'Union Sacrée.

“Le 5 mai commence l’histoire d’une liaison dangereuse entre un président du Conseil anticlérical et la prieure du couvent des carmélites déchaussées d’Alger. «J’étais venue pour faire votre conquête, et c’est moi qui repars conquise», aurait-elle dit en prenant congé d’Emile Combes.”

sonniers de guerre que Combes la reçut, en février 1918. Elle vient le voir pour son frère, malade en captivité, en demandant qu’il soit rapatrié. Combes ne ménage pas ses efforts ; il va jusqu’à rendre visite à la mère de Sœur Philomène, à l’autre bout de Paris, pour la rassurer et lui confier sa certitude d’une victoire finale. Sœur Philomène est sous le charme ; s’agenouillant, elle lui baise fiévreusement les mains. Elle lui écrira jusqu’à la fin, pour lui témoigner de sa reconnaissance et de sa gratitude. Combes a désormais une petite cour de sœurs autour de lui. Et Sœur Nicolaine l’assure de sa “*gratitude éternelle*”, ainsi que celle de toute sa congrégation de l’avenue Malakoff, pour la bonté qu’il leur avait témoignée.

Quant à la figure de Mgr Oury, nous préférons la laisser se dessiner en filigrane dans le portrait qui va suivre. C’est lui en effet qui permettra que se rencontrent Emile Combes et la prieure du carmel d’Alger, la princesse Jeanne Bibesco.

Et puis il y eut Sœur Philomène, infirmière-major de la Croix-Rouge, qui avait le grand avantage de porter le nom de la sœur chérie d’Emile. C’est en sa qualité de président de la commission des pri-

La carmélite aux pieds nus

M. le ministre,

Madame la Supérieure du Carmel d’Alger, désireuse de seconder Vos bonnes intentions à son égard et d’aider à leur réalisation, a pensé qu’une visite de sa part serait, dans cet ordre d’idées, d’une très grande utilité. Elle m’a donc demandé la permission de se rendre à Paris. Je la lui ai accordée d’autant plus volontiers que je suis convaincu qu’il lui sera facile de Vous fournir, dans un court entretien, tous les renseignements utiles à la parfaite connaissance d’une cause à laquelle Vous avez la bonté de Vous intéresser.

*Mgr Oury, Archevêque d’Alger,
5 mai 1903 (78)*

Ce jour-là commence l’histoire d’une liaison dangereuse entre un président du Conseil anticlérical et la prieure du couvent des carmélites déchaussées d’Alger (congrégation non autorisée), la princesse Jeanne Bibesco, en religion *Mère Bénie de Jésus*.

Mgr Oury était de ces prélats qui avaient accepté sans sourciller, et même de bon cœur, l’esprit du Ralliement prôné par Léon XIII. Oury avait fait part à Combes de son inquiétude quant au sort qui allait être réservé aux Pères Blancs et aux Trappistes de son diocèse ; il avait également défendu la cause de ce couvent de la Vallée des Consuls à Saint Eugène, que la princesse avait érigé sur ses deniers. La rencontre a lieu le lundi 11 mai. Jeanne arrive Place Beauvau dans un des plus beaux équipages de Paris. Et la voici qui monte, pieds nus dit-on, les marches du minis-

(78) Lettre d’Oury, archevêque d’Alger, à Emile Combes, ADCM 13 J 42.

(79) Rapporté par Lapaquellerie, op. cité.

tère de l'Intérieur. " *J'étais venue pour faire votre conquête, et c'est moi qui repars conquise*", (79) aurait-elle dit en prenant congé d'Emile Combes. Dix jours auparavant avait eu lieu l'expulsion mouvementée des Chartreux...

Va suivre entre ces deux êtres si dissemblables dans leurs aspirations et leurs modes de vie une correspondance qu'on ne peut lire sans un certain sentiment d'irréalité. (80) On va y rencontrer un Emile Combes jaloux - de Mgr Oury ! -, un couple qui organise des rencontres secrètes, qui code sa correspondance, qui échange ses photos, qui s'envoie des vers. Jeanne lui fait parvenir une mèche de ses cheveux, et une photo de son carmel sur laquelle elle trace une petite croix pour indiquer l'emplacement de sa chambrette.

Le ton est donné dès la première lettre de Jeanne, le 23 mai 1903. " *Une force mystérieuse nous a rapprochés, y écrit-elle, et ce qu'Elle unit nul ne le délie; je crois que je puis être le petit oasis de Votre vie laborieuse, enfin, je crois que je dois me fier à Vous comme à un ami fidèle*". Voilà ce qui s'appelle un engouement ! Une seule rencontre dans les salons dorés du ministère aura donc suffi à faire naître dans le cœur de la petite carmélite des sentiments qu'elle semble ne jamais avoir éprouvés auparavant. " *Je Vous prie de mettre en mon cœur les sentiments que Vous lui souhaitez... ils y sont*", continue-t-elle. Dans sa réponse, Combes lui signifie qu'une destinée austère enchaîne son avenir. Elle le rassure : " *Quand les clameurs des opinions et, surtout, quand les odieuses clameurs des intérêts se seront apaisées on vous jugera mieux*" (29

mai). Mais Combes est un sceptique, rien n'y fait. " *Vos plus belles intentions ont été parfois méconnues. Vous en avez souffert. Si votre philosophie n'en a rien laissé paraître, vous n'en avez pas moins conçu un peu de défiance contre tout bonheur... et vous vous défiez même de moi qui, si providentiellement, ai été mise sur votre route, et qui voudrais être "l'enchantement" et "le calme" "de votre vie"* (6 juin). Jeanne n'est peut-être pas encore tout à fait combiste, mais cela ne saurait tarder. " *Nos idées s'allient certainement, mais nos vies sèment dans des sillons différents (en apparence)*" (9 juin). Emile-Roméo lui écrira qu'elle est " *le charme*" de sa vie. " *Pourquoi, si je suis le charme de votre vie, ne pas vous abandonner à ce charme ?*", lui répondra-t-elle en toute logique (9 juillet), elle qui voudrait " *être l'oreiller sur lequel s'endormiraient toutes vos angoisses*" (16 juillet). Il y a des élans mystiques forts. " *Nous voyons maintenant "comment" l'Eternel nous a rapprochés ; nous saurons plus tard "pour quoi" "* (10 août). " *Sûre qu'on ne meurt pas tout entier*", elle sait " *qu'elle retrouvera, dans une vie meilleure, celui qu'elle aime d'une tendresse meilleure que la vie*". (février/mars 1904). Émile Combes lui dit qu'il n'est " *plus maître de lui*" (août 1903) mais, elle, est " *certaine que Vous obéirez toujours au témoignage de Dieu dans Votre conscience*" (30 août 1904). De toutes façons, " *le Tout-Puissant vous protège*" (automne 1904). Lui se laisse gagner par le doute et le sentiment ; pascalien, il sait qu'il existe " *des raisons plus profondes que la raison*" (juin 1905).

Jeanne est ébranlée par cette relation aussi épuisante qu'impossible. Combes l'interroge sur sa voca-

(80) Cette correspondance a été publiée par Gabriel Merle, *Le Diable et la Carmélite*, Gallimard. Nous n'avons guère qu'une petite dizaine de lettres de Combes. Les autres ont-elles été perdues, ou jetées, ou détruites ? Les courriers de Jeanne laisse néanmoins transpirer un portrait du président du Conseil ; elle le cite parfois par pans entiers, et fait toujours référence à ses lettres.

tion, ses motifs, et elle répond de bon cœur. Mais il distille le doute, et l'on ne peut pas affirmer qu'il ne le fait pas consciemment. Bien que souvent malade, la vie de Jeanne au monastère l'enchanté, pleine de dévouement et de piété ; mais une certaine mélancolie l'envahit. *"Il y a des choses que l'esprit ne perçoit comme il faut qu'à travers des larmes"*, écrit-elle profondément (20 juin 1905). Elle deviendra une combiste fervente, convaincue que l'Eglise dénature le message christique. *"L'Ennemi, l'Ennemi héréditaire, le seul Ennemi est à Rome"*, s'écriera-t-elle (15 août 1912). Et sa violence croît : *"Cette église qui broie ou qui flatte, n'a, au fond, qu'un seul désir, toujours le même à travers les siècles, asservir, avilir"* (16 octobre 1912).

Que cherchait donc Emile Combes dans cette impensable idylle ? Michel Mohrt le croit pervers, prenant un funeste plaisir à torturer une âme faible et à exercer son pouvoir sur une Sœur qu'il ralliera à sa cause. N'est-ce pas là la tactique ordinaire du Malin ? *"Le meilleur régale du diable, c'est une innocence"* (81) nous dit l'écrivain. Pour autant, nous ne nous rallierons pas à cette hypothèse, quoique esthétiquement séduisante. Jeanne est en effet, et dès le début, fermement républicaine. Elle l'est autant que Mgr Oury et son prédécesseur le cardinal Lavigerie, lequel avait bruyamment accepté le Ralliement. Elle se trompe certes sur les desseins de Combes, et quand elle le croit concordataire, c'est qu'elle ne voit pas qu'il agit là en stratège, attendant que l'heure annoncée soit venue. Mais Combes ne joue pas. *"Vous avez fait de moi un autre homme"*, confessera-t-il. Il sauvera le carmel

(81) Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, Editions Gallimard, 1973, p. 85.

d'Alger en mettant simplement la demande d'autorisation sous le coude, car il savait qu'elle n'entrerait certainement pas dans

"Jeanne est, dès le début, fermement républicaine ; autant que Mgr Oury et son prédécesseur le cardinal Lavigerie, lequel avait bruyamment accepté le Ralliement."

celles que l'on pût légalement autoriser. Il rendra des services à Mgr Oury - mais sans doute plus pour plaire à la belle que pour aider l'archevêque. En 1916, le ministère de la Guerre fera procéder à une enquête au sujet de l'occupation par des soldats de son habitation de Larrey, près de Dijon. Combes interviendra promptement, et Oury pourra jouir de son logement. *"La haute considération que j'ai toujours proférée pour son caractère si loyal et ses qualités si éminentes de cœur et d'esprit m'aurait déterminé à entreprendre l'impossible pour lui être agréable"*, écrit-il à Jeanne le 29 septembre. Mais la vraie raison, sans doute, est ailleurs : *"Je savais en outre qu'en agissant de la sorte je répondais à vos propres sentiments et c'était là pour moi une raison dominante"*.

Une de ses dernières lettres date du 6 janvier 1912.

Dans le fatras de lettres au caractère banal que l'usage force d'écrire à cette époque de l'année, c'est pour le cœur un épanouissement inexprimable de s'ouvrir à des sentiments aussi intimes et aussi doux que ceux qui nous unissent. Les années ont beau passer sur des souvenirs plus ou moins lointains. Elle n'en altèrent ni le charme ni la vivacité. La raison en est que le cœur les conserve dans ses replis les plus cachés. Je me plais à les tirer de cette cachette pour en savou -

*rer les douceurs. Ma vie politique a été tellement abreu-
vée d'amertume et de dégoût que c'est pour moi une
jouissance sans pareille que d'évoquer l'image de la
femme adorable que sa destinée et la mienne
avaient préparée à son insu comme au mien au rôle
de consolatrice qu'elle a si délicatement rempli. Vous
m'aimez assez pour me comprendre. Et moi, je vous
aime trop pour me gêner dans l'expression de mon
affection pour vous. Adieu, bien chère amie. Le jour
de l'an autorise les embrassades. Je vous embrasse
aussi tendrement que je vous aime.*

Nier que Combes ait senti Jeanne basculer pro-
gressivement, et qu'il en ait ressenti quelque satis-
faction serait peu honnête. N'oublions pas qu'il est
un homme politique, qui plus est en pleine activité.
Qu'il ait cherché à convaincre la pieuse princesse de
la justesse de sa cause, peut-on seulement s'en éton-
ner ? Mais l'idée d'influencer son partenaire l'avait
peut-être effleurée elle-même, comme elle le laisse
entendre le 9 juin 1903 : *“Nous nous plaisons mutuel-
lement, n'est-ce pas, Ami ; par conséquent aucun de
nous ne tient à convertir l'autre ; ce qui n'empêche
pas que, tout doucement, l'un des deux ne pren-
ne l'influence. Qui sera-ce ? Je l'ignore”*. Que faut-il
comprendre ? D'une part qu'elle était lucide, d'autre
part qu'elle-même a pu envisager de prendre un quel-
conque ascendant sur son ami. Elle s'en défend bien
entendu. Mais qui serait surpris qu'une jeune fem-
me aussi pieuse que Jeanne Bibesco, aussi éprise de
Vérité et d'Idéal, ne songe à rallier à sa cause les gens
qu'elle aime ? Lorsqu'elle écrit cela, cherche-t-elle à
dissuader Combes de tenter quoique ce soit, ou

cherche-t-elle au contraire à se dissuader elle-même
d'entreprendre toute action qui risquerait de les
brouiller ? Si vraiment il faut entreprendre un pro-
cès d'intention - ce que nous ne faisons nullement,
trouvant au contraire bien du charme à ce rapport
de force -, alors que ni l'un ni l'autre n'en soit dis-
pensé *a priori*. C'est pourquoi l'hypothèse de Michel
Mohrt, loin d'être dénuée de fondements, nous appa-
raît tout de même, au mieux insuffisante, sinon un
peu injuste. On sait bien toutefois qui, de l'un ou de
l'autre, l'emportera. Mais cela ne change rien à l'af-
faire : en ce domaine, l'intention seule suffit.

Combes était si bouleversé par la petite carméli-
te déchaussée qu'il ne pourra s'empêcher d'y faire allu-
sion en pleine séance du Sénat La scène se passe le
3 juillet 1903, deux mois après la visite de Jeanne
au ministère, lors d'un débat sur la demande d'au-
torisation des Salésiens de Dom Bosco. Combes démon-
tra que les apparences de la charité n'étaient là que
pour masquer l'exploitation et l'amour du gain. Rien
donc, qui puisse en quoi que ce soit l'inciter à évo-
quer le monde des carmélites. Mais il va s'autoriser
une longue digression, à mots couverts, que nul ne
pouvait vraisemblablement comprendre.

*Notre siècle, passablement sceptique sur la formation
spontanée des vocations religieuses, n'admet guère
la spontanéité de ces vocations que lorsqu'elles se
manifestent par des façons d'agir absolument étran-
gères aux vues de la société profane. Il sait faire la
différence entre le Carmel, qui ouvre ses portes aux
désenchantées de la vie, et la maison du Bon-Pasteur,*

qui vit et prospère par la concurrence commerciale. S'il entend les devoirs de la vie autrement que la Carmélite, qui se réfugie dans un cloître pour y prier ou pleurer, s'il s'attriste des dispositions morales qui peuvent encore de nos jours, tant de couvents, il ne méconnaît pas cependant ce qu'il peut y avoir de sincère et de pur dans l'idéal mystique qui attire les âmes aimantes et douces. Je ne suis pas de ceux qui nient la beauté des dévouements dont l'idée religieuse est la source. Je rends justice aux actes charitables que le croyant accomplit sous l'empire de sa foi.

(82) Demande d'autorisation des Salésiens de Dom Bosco, Discours au Sénat, 3 juillet 1903, CL1, p. 303.

Quelques jours plus tard, Jeanne Bibesco recevra le texte intégral de ce discours. (82)

Aimantation ? Il serait difficile de ne pas l'admettre, même si cette force d'attraction a pu jouer dans les deux sens - pas d'attraction sans un jeu complexe de répulsion. Combes ne réussira jamais à éprouver une quelconque rancœur à l'endroit des ecclésiastiques ; nous avons d'ailleurs déjà dit que là n'était pas son combat. Surtout, il aura sans doute éprouvé à leur égard une espèce d'admiration, enviant peut-être la ferveur de leur vie et la totalité de leur engagement au service d'une cause morale. Est-il permis de penser qu'il éprouvait même une certaine mauvaise conscience à lutter aussi ardemment contre le clergé ? Peut-être cherchait-il au fond à se dédouaner de ses actes politiques en aidant presque systématiquement les prêtres ou les évêques les plus nécessaires. On en a donné quelques exemples. Il y en a certainement d'autres. Tel ce vieux prêtre, ancien condisciple de séminaire, qui écrivit un jour à Combes pour

lui faire part de sa pauvreté. N'espérant probablement rien de celui qui passait alors pour la figure incarnée de l'Antéchrist, il reçut pourtant par retour une lettre écrite de la main même de Combes, pleine de souvenirs et d'émotions. Dans l'enveloppe avait aussi été glissé, sans autre cérémonie, un gros billet.

Les grands mystères sous la brume

Ce qui renforce notre doute eu égard aux tentations spirituelles d'Emile Combes, c'est qu'il n'en parla que très peu, souvent par allusions, et presque exclusivement à un entourage intime. Ce qui fait que l'on doit sans doute se résigner à de simples tentatives d'interprétation. En outre, lorsque Combes se risque à ce type de considérations, ses discours ne sont jamais absolument explicites. Ils sont trop généraux pour être expressément reliés à une doctrine précise ; trop voilés pour ne pas laisser subsister le doute.

Reste donc à pénétrer un peu plus encore ses interrogations. Après avoir montré sa connivence avec certains religieux et son attirance pour la grandeur de leur existence, nous allons maintenant essayer de le laisser parler, en rassemblant tout ce que nous avons pu trouver sur le sujet.

Voici un exemple de portrait de Combes que l'on pouvait trouver presque quotidiennement dans la presse cléricale de l'époque. Il fut choisi parmi bien d'autres - presque au hasard dirions-nous, tant le choix était grand.

Sa haine de l'Église n'est pas du cabotinage ; elle est réelle, inextinguible et atroce. Ni les ruines, ni les proscriptions n'arrivent à le satisfaire. Un peu de joie ne brille dans ses yeux que si on lui raconte l'agonie de vieux prêtres chassés de leur asile ou de religieuses réduites à la misère. Il y a du sadisme dans ce plaisir, qui est fait de la souffrance des autres. ⁽⁸³⁾

(83) De l'existence du diable, Georges Huillard, article paru dans *Le Clairon de Saintonge* du 24 septembre 1905, ADCM 13 J 53.

Précisons d'emblée qu'il s'agit là d'un portrait que l'on pourrait aisément qualifier de *courtois*, en comparaison avec ce qui nous a été donné à lire... Comment a-t-on pu s'abuser ainsi sur le personnage ? La caricature est une chose, la conviction que la caricature renvoie à la réalité en est une autre. Il faut dire qu'à cultiver le secret sur ses convictions intimes, Combes a sans doute quelques responsabilités dans la cabale qu'il a endurée des années durant. A sa décharge, il faut souligner que toute conviction un tant soit peu spiritualiste, ou du moins non strictement matérialiste, était plutôt mal vue à gauche. Il en fit l'expérience lors d'une séance orageuse à la Chambre, le 26 janvier 1903, sur le Budget des Cultes, à propos duquel le groupe socialiste a demandé l'annulation pure et simple des crédits. Par ses déclarations, Combes va s'aliéner quelques concours jusque-là dévoués. ⁽⁸⁴⁾

Si vous supprimiez le budget des cultes par un vote improvisé, vous jetteriez le pays dans le plus grand embarras qui se puisse imaginer. Cet embarras, que vous ne semblez pas prévoir, affecterait non seulement les consciences que vous auriez troublées ; mais il jetterait la République dans un véritable péril. Un peuple n'a pas été nourri en vain, pendant une longue

(84) Discours sur le Budget des Cultes, 26 janvier 1903, CL1, p. 167.

série de siècles, d'idées religieuses, pour qu'on puisse se flatter de pouvoir y substituer en un jour, par un vote de majorité, d'autres idées contraires à celles-là. Vous n'effacerez pas d'un trait de plume les quatre-vingt siècles écoulés. Avant même de les effacer, il est de votre devoir de vous demander à l'avance par quoi vous les remplacerez.

Faisons remarquer tout de suite qu'en dépit des protestations à gauche et des encouragements à droite, Combes continue sur sa lancée, imperturbable :

EMILE COMBES. - *Je respecte sincèrement les convictions de l'honorable préopinant (le député Allard), mais je ne crois pas que la majorité, que dis-je ? que la presque unanimité des français puisse se contenter, comme lui, de simples idées morales, telles que...*

FERDINAND BUISSON. - *C'est la négation de nos lois scolaires !*

M. SELLE. - *Les trois quarts des membres de cette Chambre ont été élus après avoir mis dans leurs programmes la séparation des Églises et de l'État.*

EMILE COMBES. - *C'est une déplorable habitude qui s'est introduite dans cette Assemblée d'interrompre les orateurs au milieu de leurs phrases, alors qu'on risque de dénaturer ainsi absolument ce qui est au fond de leur pensée.*

Première véritable panique depuis juin 1902 : les attaques viennent désormais de ses amis, et notamment de Buisson.

EMILE COMBES. - *Je reprends ma phrase. Je disais que notre société ne peut pas se contenter des simples idées morales telles qu'on les donne actuellement dans l'enseignement superficiel et borné de nos écoles primaires. Pour que l'homme puisse affronter les difficultés de la vie avec ces idées, il faut les étendre, il faut les élever; il faut les compléter par un enseignement que vous n'avez pas encore créé et que vous devrez créer avant de songer à répudier l'enseignement moral qui a été donné jusqu'à présent aux générations.*

Puis il enfonce le clou, employant une formule que fera florès dans la presse : celle des "idées nécessaires":

Quand nous avons pris le pouvoir, bien que plusieurs d'entre nous fussent partisans théoriquement de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, nous avons déclaré que nous nous tiendrions sur le terrain du Concordat. Pourquoi ? parce que nous considérons, en ce moment, les idées morales, telles que les Eglises les donnent - et elles sont les seules à les donner en dehors de l'école primaire - comme des idées nécessaires. Pour ma part, je me fais difficilement à l'idée d'une société, de la société contemporaine, composée de philosophes semblables à M. Allard que leur éducation primaire aurait suffisamment garantis contre les périls et les épreuves de la vie. J'aspire, comme vous tous, du côté gauche de cette Chambre à l'époque que je voudrais prochaine, que je voudrais même immédiate, mais que la constatation de l'état présent m'oblige d'ajourner à quelque temps, où la libre-pensée, appuyée sur la doctrine de la raison, pourra suffire à conduire les hommes dans la pratique de la vie.

Que s'est-il donc passé ce 26 janvier ? A en croire Maurice Sorre, l'incident n'était pas fortuit.⁽⁸⁵⁾ Il fait allusion à une déclaration de Ranc, selon laquelle Combes aurait testé ce discours en conseil des ministres, non sans provoquer des réticences.

On voit mal alors, si de telles réticences avaient été exprimées par des ministres de Combes, pourquoi celui-ci se serait évertué à maintenir son discours, lui qui allait clamant sans arrêt qu'il tirait sa seule force de l'union des gauches. En outre, Maurice Sorre est démenti par Combes lui-même dans ses *Mémoires*, lorsqu'il avoue que "c'est la première fois, c'est même la seule je crois pouvoir l'affirmer, où je perdis à la tribune un peu de mon sang-froid". Cette déclaration, "à coup sûr, fut mal comprise. En cela, s'il y eut de ma faute, il y eut aussi de la faute de mes auditeurs, que je croyais des libres penseurs plus larges d'esprit et plus tolérants".⁽⁸⁶⁾

La vérité est sans doute qu'Emile Combes avait prononcé ce jour-là des idées qui avaient toujours été les siennes. Il l'avait fait naturellement, osant pour une fois sortir un peu de sa réserve. Il n'est pas impossible que les réactions d'hostilité l'avaient piqué au vif, et qu'il ait plus ou moins consciemment décidé de jouer le tout pour le tout, négligeant alors tout bon sens politique. Il faudra que Jaurès, l'ami fidèle, vienne à sa rescousse.

“Que s'est-il donc passé ce 26 janvier ? La vérité est sans doute qu'Emile Combes avait prononcé ce jour-là des idées qui avaient toujours été les siennes. Il n'est pas impossible que les réactions d'hostilité l'avaient piqué au vif, et qu'il ait plus ou moins consciemment décidé de jouer le tout pour le tout, négligeant alors tout bon sens politique. Il faudra que Jaurès, l'ami fidèle, vienne à sa rescousse.”

(85) Maurice Sorre, Préface à MMM, note 60, p. 283.

(86) MMM p. 85.

Il remontera donc à la tribune le 4 février pour mettre fin à la polémique... et se faire applaudir par la gauche. Il expliqua, précisa, rassura son monde, et tout rentra dans l'ordre. Il s'en sortira sous les applaudissements, mais frisera par moments la mauvaise foi :

Quant à la morale de l'école laïque et aux principes essentiels qui la constituent, jamais, ai-je besoin de le dire, jamais je n'ai pensé ni dit qu'elle ne se suffisait pas à elle-même. (87)

(87) Déclaration du 4 février 1904, CL1, p. 173.

Ce à quoi le député Georges Berthoulat aura beau jeu de lui signaler qu'il s'agit là d'un "acte de contrition". Et effectivement, l'on voit mal un enseignement "superficiel et borné" se suffire à lui-même... Mais cette défense finalement assez maladroite dit beaucoup de choses. Elle dit notamment que Combes s'était bien et bien laissé aller, ce 26 janvier, qu'il souhaitait clairement dire ce qu'il pensait, et que son attachement à une certaine dimension de l'enseignement moral de l'Eglise était indéfectible. L'on peut bien dire que ses paroles avaient dépassé sa pensée ; mais cela serait alors user de sophistique. Combes n'est pas homme à manquer ses actes. Il n'est pas homme à parler sans retenue. Il pense à long terme, planifie, et sait attendre son heure. Malgré lui, il avait administré la preuve de ses doutes.

C'est un lieu commun que de le dire - et surtout à l'issue de cet essai : ce que Combes ne supportait pas, c'était le cléricalisme. Soit la religion érigée, défigurée, en enjeu de pouvoir politique. Ce qu'il ne sup-

portait pas, c'était la longue dérive de l'Eglise. "L'Eglise catholique, qui fut à ses débuts la démocratie la plus libre, la plus égalitaire, la plus fraternelle qui ait jamais été, s'est éloignée rapidement de son type primitif. Elle a tendu progressivement à se constituer en pouvoir absolu", écrit-il. (88) Souvenons-nous de ce que lui disait la marquise de Saint Vincent Brasac à propos de son "catholicisme qui est très près du vôtre". Il reconnaît bien des vertus à l'Eglise. Il lui envie sa puissance. Et s'il se montre très dur envers elle, dans un long article qu'il fait paraître le 20 janvier 1907 dans *La Nouvelle Presse de Vienne*, on peut malgré tout entrevoir sa fascination :

L'Eglise a vaincu Bismarck, comme elle a vaincu les rois et les empereurs, parce qu'elle représentait la force morale aux prises avec la force matérielle, et qu'il n'y a pas de force matérielle au monde qui ne soit usée à la longue par la force morale. (89)

Dans le même article, Combes admet que "le catholicisme représentait sans contredit l'effort le plus vigoureux qui ait été tenté pour pénétrer l'énigme jusqu'à présent indéchiffrable de la destinée humaine". Le mot est intéressant. Car si Combes parle au passé, il n'en demeure pas moins que la destinée humaine demeure, "jusqu'à présent", inexpliquée et mystérieuse. Autrement dit, Combes regarde la foi catholique comme un système d'explication qui appartient au passé, mais qui n'a pas trouvé son remplaçant. Où l'on voit que l'espérance mise dans la Science et la Raison n'est bien qu'une espérance, un acte de foi. Il serait erroné de croire que Combes voulait

(88) Préface à CL2, p. XIII.

(89) Article de *La Nouvelle Presse de Vienne*, retranscrit dans *L'Alliance Républicaine Démocratique*, 20 janvier 1907, ADCM 13 J 53.

“Le seul fait qu’il admette lui-même avoir “ essayé sans succès de plier son intelligence à la dogmatique de l’Eglise ” est symptomatique de sa blessure : il a aimé une famille qui ne lui convenait pas.”

s’en prendre à la religion. Il déclare même vouloir la défendre contre toute immixtion extérieure qui remettrait en cause le libre exercice de ses droits.

Comme ici à Tréguier, lors de ce grand discours qu’il prononce en l’honneur d’Ernest Renan :

Ce n’est pas à la religion que nous nous attaquons, c’est à ses ministres, qui veulent s’en faire un instrument de domination. La religion, en tant que sentiment inné du cœur de l’homme, échappe à notre prise, comme les autres sentiments. En tant que système de croyance, elle a droit à la liberté, qu’aucun de nous ne songe à lui dénier. Son domaine est la conscience. Nous serions les premiers à le défendre, si, par un acte législatif ou par une mesure administrative, quelqu’un faisait mine de vouloir s’y introduire de force et s’y comporter en maître. (90)

Nous ne faisons ici qu’ouvrir quelques chantiers, bien conscients que quelques citations éparses, quelques mots ou bribes de discours ne suffisent à pouvoir lui attribuer une véritable pensée en la matière. Il y a des penchants, des tendances, et c’est cela et cela seulement que nous voulons signifier.

J’ai été toute ma vie un spiritualiste fervent, écrit-il dans ses Mémoires, qui a essayé sans succès de plier son intelligence à la dogmatique de l’Eglise catholique. Dès l’aurore de ma vie intellectuelle, j’ai sucé

le spiritualisme à l’école de nos philosophes éclectiques, école réputée banale par les admirateurs de la métaphysique quintessenciée d’outre-Rhin. J’ai lu avec avidité extrême, autant vaut dire que j’ai dévoré les leçons de Cousin et de Jouffroy, en même temps que Michelet et Edgar Quinet m’initiaient à l’étude des lois morales qui régissent la marche de l’humanité et à la recherche des causes.

Le seul fait qu’il admette lui-même avoir “ essayé sans succès de plier son intelligence à la dogmatique de l’Eglise ” est extrêmement symptomatique de sa blessure : il a aimé une famille qui ne lui convenait pas. Il en appréciait la grandeur, il en comprenait le combat, il admettait ses idées nécessaires, mais il ne supportait pas ses tares, ses dérives, son dogmatisme et ses violences. Lui restait donc à vivre dans ce hiatus, cherchant refuge en des lieux inexistantes ou insuffisants, et se raccrochant à un spiritualisme flou, incertain, et presque honteux. “ Il rêve pour la France une nouvelle foi, un mélange de piété artistique, de culture de la beauté et de sentiments altruistes ”, disait de lui Max Nordau. (91) (Et effectivement, c’est dans un de ces mélanges que Combes trouvait quelques consolations à l’absurdité ou à l’insondable mystère du passage de l’homme sur la terre. Il ressentait quotidiennement la désespérance de sa situation et l’impasse où le menait son chemin de croix spirituel. Et c’est grâce à ce besoin inextinguible d’en faire part, au moins par allusion, comme pour se libérer d’un poids trop lourd, que nous avons pu interroger quelque peu sa conscience. Toutes les occasions étaient bonnes, pour qui savait l’entendre. Ainsi le 13 août 1903, lors

(90) Discours de Tréguier, 13 septembre 1903, CL1, p. 354.

91) Max Nordau, *Etude sur Emile Combes*, *Gazette de Francfort*, 25 décembre 1903, ADCM 13 J 53.

des obsèques des quatre-vingt victimes de l'accident du Métropolitain, inauguré trois ans plus tôt. Emile Combes y souligna *“l'étroite solidarité qui unit l'homme à l'homme”*. Il martela, fidèle à l'homme que l'on devine maintenant, qu'*“une force mystérieuse conduit nos destinées, (qu') aucun de nous ne peut se soustraire à son action”*. Et de conclure : *“Nous devons estimer la vie de l'homme mille fois plus que le bénéfice matériel qui naît de la science en progrès et ne reculer, pour la protéger, devant aucun travail, aucun sacrifice. La société a parfois semblé faire bon marché de la vie humaine. Ce sont surtout les vies humbles qui ont été sacrifiées à la perspective du gain”*.⁽⁹²⁾

(92) Cité par Jacques Risse, op. cité, p. 84.

En octobre 1919, âgé de quatre-vingt quatre ans, il se brise le col du fémur en chutant sur les quais de la gare de Bordeaux. Alité six mois durant, il médite : *“Plus le vide se fait autour des hommes publics dès qu'ils ne sont plus au pouvoir, plus ils doivent se sentir ouverts à des dispositions morales qui ferment leurs âmes aux bruits du dehors”*.

Le 2 novembre 1920, il ira jusqu'à évoquer l'au-delà devant les pupilles de la nation :

Depuis que la science a établi d'une manière irréfutable que rien dans la nature ne se crée ni ne se perd, une analogie absolument légitime, transportant au monde de la conscience ce que l'observation atteste du monde des corps, garantit la personnalité humaine contre l'horreur instinctive du néant et lui ouvre les horizons de l'éternelle vérité et de l'éternelle justice.⁽⁹³⁾

(93) Cité par Gabriel Merle, op. cité, p. 589.

La mort n'est peut-être pas le terme final de l'existence. Emile Combes, au soir de sa vie, inclut donc la science dans son spiritualisme. On a pu penser, après ce discours, que Combes voulait consoler les orphelins en leur laissant entendre que ces parents qu'ils n'avaient pas connus menaient peut-être une autre vie, et qu'ils pensaient sans doute à eux. On peut aussi penser que la peur du néant, très présente chez Combes, son spiritualisme très sincère, étaient le fruit de nombreux deuils. C'est sous ses yeux en effet que sa famille partira. Ses enfants s'en vont, lui reste, seul. Seul car Maria elle-même le laissera. *“Quel malheur que je n'aie pas quitté ce monde le premier !”*, confie-t-il à sa nièce Emma. De ce drame-là il ne se remettra jamais. Et l'on pourra le voir tous les jours méditer devant le caveau de famille, devant ce tombeau où il avait souhaité inscrire en épitaphe ces mots d'Edgar Quinet :

*Aimons-nous dans la mort comme dans la vie
Notre cœur nous dit qu'il n'y a pas de séparation éternelle
Nous nous quittons dans l'incertitude
Nous nous retrouverons dans la vérité.*



À l'extrémité du chemin



Conclure est un exercice difficile. On ne conclut généralement rien. Ni un livre, qui doit laisser résonner ses espaces laissés vierges dans l'âme du lecteur, ni une vie, dont la postérité échappe toujours et à son auteur et à ses commentateurs. Il ne faut pas conclure : il faut *laisser* conclure.

Un homme ordinaire déambulant des temps ébranlés. Voilà qui fut Emile Combes. Insensible aux honneurs et aux flagorneries de circonstance, imperméable aux délices avérés du pouvoir, privé de ses désirs véritables : la vie de famille, la rêverie du promeneur solitaire de la Seugne. Un républicain provincial comme on en voyait tant alors, fermement rallié à ces quelques idées fortes qui font le modèle républicain. Provincial jusque dans ses petits défauts, ces petites manies immuables, cette nostalgie du terroir, ce sentimentalisme et ce bon sens plébéien. Emile Combes n'était pas d'avant-garde ; il n'était pas non plus un nostalgique des temps anciens. Sa vie, sa pensée, montrent qu'il était un sceptique plein d'idéal, ce que l'on pourrait appeler un *conservateur de progrès*. Autrement dit, un parfait radical.

Combes devinait sans mal la portée du processus qu'il avait mis sur les rails, et qui allait conduire au vote de la séparation des Eglises et de l'Etat. Celui-

ci interviendra le 9 décembre 1905, sous le ministère d'un Rouvier qui par ailleurs s'en moquait bien. Preuve, s'il en faut, de l'intelligence d'Emile Combes, lequel savait que le divorce, quelle que soit la couleur politique au pouvoir, était inéluctable.

“Combes devinait sans mal la portée du processus qu'il avait mis sur les rails, et qui allait conduire au vote de la séparation des Eglises et de l'Etat. Il savait que le divorce, quelle que soit la couleur politique au pouvoir, était inéluctable.”

Quant à son spiritualisme, ma foi sans doute faut-il se résigner à le considérer tel qu'il était : incomplet, insuffisant, mélancolique et secret. Il était le symptôme d'une vie blessée, d'une espèce de scepticisme structurel, peut-être aussi de cette indécision propre aux gens du peuple pour qui le mythe ou l'espoir d'un Grand Architecte de l'Univers, d'une force indicible qui tirerait toutes les ficelles des destinées, donne à la vie une dimension que les difficultés matérielles quotidiennes affectent ou obstruent. Et comme Combes n'était pas tout à fait n'importe qui, comme sa chance et son courage l'avaient mené à un niveau d'instruction enviable et qu'il était par tempérament enclin à vouloir comprendre le monde, il pratiqua en son intimité une sorte de *foi en quête de ses raisons*. Edouard Herriot dira de lui, lors de l'inauguration du monument à sa mémoire qui trône encore au beau milieu de la place de la mairie, à Pons :

Aucun de ceux auxquels il accorda l'honneur de son amitié ne pourra nier qu'il fut profondément idéaliste, et peut-être même mystique. ❖



Notes

Certains noms ou mots apparaissent fréquemment dans les notes ; on leur donnera donc des initiales :

BIBLIOTHEQUE

ADCM: Archives départementales de la Charente-Maritime

BMP : Bibliothèque Municipale de Pons

ŒUVRES D'EMILE COMBES

CL.I : Une campagne laïque

CL.II : Une deuxième campagne laïque

MMM : Mon ministère, Mémoires.

COURRIER D'EMILE COMBES

EC : Emile Combes

MC : Maria Combes

EDG : Edgard Combes

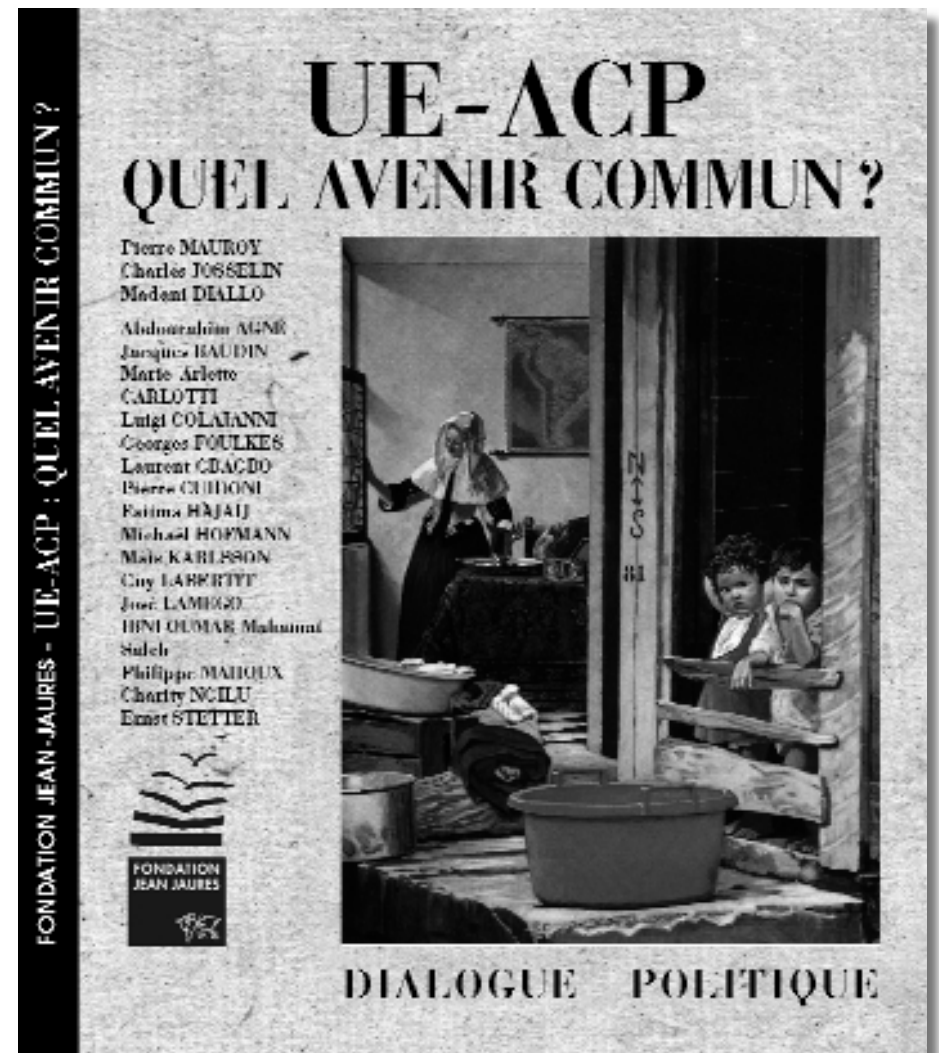


Sommaire

Présentation	1
Introduction	9
PREMIERE PARTIE : UN ANTICLERICAL A L'OREE DU SIECLE	
1 - Ce qui est à soi et ce qui l'est moins	28
Sommes-nous en République ?	29
<i>Puissance du cléricanisme : le sabre, le sceptre, et le goupillon</i>	30
<i>La France catholique, soutien du combisme ?</i>	36
Comment peut-on être anticlérical ?	39
<i>L'élément liquide :</i>	
<i>les (mauvaises) raisons du cœur</i>	40
Premier péché véniel : l'ambition	41
Second péché véniel : la rancune	43
<i>L'élément solide :</i>	
<i>les (meilleurs) arguments de la raison</i>	46

2 - Une campagne laïque et méthodique	53
Donner du temps au temps : radicalité et pragmatisme	54
<i>Une méthode radicale</i>	55
<i>Hâte-toi lentement</i>	59
Le sens de la menace	60
Le bon sens stratégique	63
“Un divorce entre époux mal assortis”	67
<i>Le tocsin malgré lui ?</i>	67
<i>Fin de conciliabule entre irréconciliables</i>	73
Les bonnes occasions du larron	74
Emile Combes remet sa copie	80
DEUXIEME PARTIE :	
A LA LISIERE DE L'ESPRIT	
1 - Du Chœur à la Raison, ou la religiosité réinvestie	88
Dieu n'est jamais (tout à fait) mort	90
<i>Des équivalents fonctionnels</i>	90
L'avenir d'une illusion	90
Un sanctuaire laïque : l'Ecole	95

<i>La sainte famille : une Eglise sans cléricature</i>	96
Impératifs catégoriques et pratiques (Emile Combes ou la morale domestique)	101
<i>Petit traité de ses grandes vertus</i>	101
<i>Père fouettard et chantre de la famille</i>	105
2 - Le doute, essai d'interprétation	111
Contre l'Eglise, au secours des chrétiens	113
<i>L'aimantation ecclésiale</i>	113
<i>La carmélite aux pieds nus</i>	121
Les grands mystères sous la brume	129
A L'EXTREMITÉ DU CHEMIN	141



juillet 1999

